

Les Muses françaises (Gérard)

Rosemonde Gérard

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Prélude

Puisqu'un livre sincère et sage
Sur les saisons et leur couleur
Collectionne à chaque page
Les vérités sur chaque Fleur ;
Puisqu'un Traité de Botanique
Présente scrupuleusement
Depuis la fleur la plus unique
Jusqu'au plus modeste sarment,
Je pense qu'une Anthologie
Devrait limiter quelquefois
Et découvrir, dans chaque vie,
La qualité de chaque voix…
Pourquoi l'injustice méchante ?
Et le parti pris persifleur ?
N'est-elle pas, la voix qui chante,
Presque aussi faible qu'une fleur ?
Et quelquefois beaucoup plus triste
Quand on sait bien l'écouter… Mais,
Aussi tendre qu'un botaniste,
Un critique ne l'est jamais.

Ceux qui font des anthologies
Ont trop souvent la volonté
De montrer leur propre génie
Et leur originalité…
Qu'importe un pauvre paysage ?
Le sanglot d'un soir ? la couleur
D'un amour ?… Mais, à chaque page,
Il faut étonner le lecteur.
Et, comme en un parc de folie
Où l'on verrait un jardinier

Qui ferait des bouquets d'orties
Et chasserait tous les rosiers,
Ils vont, pris d'un mauvais délire,
À travers les mots palpitants,
Exaltant quelquefois les pires
Pour condamner les plus charmants.
Qu'importe un rêve qui s'efface,
Pourvu qu'on fasse le malin…
Ô cher petit livre de classe
Qui parliez si bien des jardins !
Petit volume en toile grise
(Avec des planches en couleur)
Qui parliez de la moindre brise
Sur le front de la moindre fleur, —
Qui parliez du moindre brin d'herbe
Frissonnant au bord de l'été,
Dans le langage humble et superbe
Qui s'appelle la vérité,

Apprenez-moi comment vous-même,
Vous penchant au bord du gazon,
Vous résolviez le grand problème
Du mystère avec la raison,
Et donnez-moi l'intelligence
De savoir, en toute ferveur,
Préférer à mes préférences
La vérité des autres cœurs !

Marie de France

On l'appelait — par quel mystère —
Marie de France et, cependant,
Elle vécut en Angleterre,
Paraît-il, presque tout le temps.

Elle vivait à la campagne
S'inspirant, parmi ses travaux,
De tous les récits de Bretagne
Et de tous les vieux fabliaux.
D'ailleurs, des animaux aimables
L'entourant depuis le matin,
Elle aurait pu trouver des fables
Rien qu'en regardant son jardin.
Le soleil, de mille arabesques,
La suivait du matin au soir ;
Elle fut à la mode presque,
Et des seigneurs venaient la voir.
Qu'a-t-elle inventé ? Pas grand'chose
Dans ses ouvrages… Mais on dit
Qu'elle savait soigner les roses
Et sauvegarder les brebis.

Sa vie ardente et bocagère
Faisait hésiter le destin :
Elle fut presque une bergère…
Elle fut presque un écrivain.

D'euls deus fu il tut autresi
Cume del chevrefoil esteit,
Ki à la codre se preneit.
Quand il est si laciez et pris
Et tut entur le fust s'est mis,
Ensemble poïent bien durer.
Mais ki puis les volt desevrer
Li codre muert hastivement
Et chevrefoil ensemblement.
— Bele amie, si est de nus :
Ni vus sanz mei, ni mei sanz vus.

Christine de Pisan

Àvingt-cinq ans, grave et modeste,
Elle perdit son seul amour ;
À vingt-cinq ans, seule elle reste,
Seule elle restera toujours.
Elle restera sur la terre
Comme une ombre car, pour son cœur,
Le printemps n'a plus de mystère
Et l'été n'a plus de couleur ;
Le firmament n'est plus qu'un lustre
Dont tous les astres sont éteints…
Fille d'un astrologue illustre,
Elle sait même le latin ;
Mais le latin ne peut pas faire
Rentrer le bonheur au bercail…
Et, d'un cœur qui se désespère,
Elle se consacre au travail.
Sa force d'écrire est extrême ;
Le monde entier passe au travers ;
Elle écrit jusqu'à des poèmes
Qui ont six mille cinq cents vers.

On trouve tout dans ces ouvrages :
Ce qui reste et ce qui changea…
On trouve même, au gré des pages,
Des vers hermétiques, — déjà !
Mais elle a su, pâle et fervente,
— Usant d'un étrange parfum —
Tresser des guirlandes vivantes
Autour de son amour défunt…
N'ayant peut-être rien à craindre
Puisqu'elle n'avait plus d'amour,
Elle a su, sans jamais se plaindre,
Se désespérer chaque jour…

Et quand, n'ayant plus rien à dire,
Son cœur muet battit moins fort,
C'est avec un dernier sourire
Qu'un soir elle accueillit la mort !

Seulete suis et seulete vueil estre,
Seulete m'a mon doulz amy laissée,
Seulete suis sans compaignon ni maistre,
Seulete suis doulente et couroucée,
Seulete suis, en langour mesaisée,
Seulete suis plus que nulle esgarée :
Seulete suis, senz amy demourée.
Seulete suis, à huiz ou à fenestre,
Seulete suis en un englet mucée,
Seulete suis pour moy de pleurs repaistre,
Seulete suis, doulente ou appaisiée,
Seulete suis, rien n'est qui tant me siée,
Seulete suis en ma chambre enserrée :
Seulete suis, senz amy demourée.
Seulete suis partout et en tout estre,
Seulete suis, où je voise, où je siée,
Seulete suis plus qu'aultre riens terrestre,
Seulete suis de chascun délaissée,
Seulete suis, durement abaissée,
Seulete suis, souvent toute esplorée :
Seulete suis, senz amy demourée.

ENVOY

Princes, or est ma douleur commenciée :
Seulete suis, de tout deuil menaciée,
Seulete suis, plus taincte que morée :
Seulete suis, senz amy demourée.

Marguerite de Navarre

Elle était reine de Navarre
Et sœur du roi François premier.
D'une intelligence assez rare,
Elle écrivait des jours entiers.
Mais, pour saisir la vraie image
De cette reine au front charmant,
Il ne faut pas tourner les pages
Qu'elle écrivit abondamment ;
Il ne faut pas se prendre au charme
De ses petits contes badins
Ni chercher la couleur des larmes
Dans le plus doux de ses « onzains » ;
Et ce n'est vraiment pas la peine
De lire « Le miroir complet
De son âme », qu'une autre reine
Traduira plus tard en anglais…
Il vaut mieux regarder sa vie :
Il vaut mieux regarder de près
Toute l'ardente poésie
De son cœur si fort et si frais.

Son cœur parle mieux que ses livres ;
Son cœur va plus haut, plus avant ;
C'est son cœur qui veut toujours suivre
Les grands rêves, les grands savants ;
C'est son cœur courageux qui brave
Le temps, la routine et la peur ;
C'est son cœur pour qui rien n'est grave
Hormis ce qui va jusqu'au cœur.
Quand, dans une sombre campagne,
Le roi de France est prisonnier,
Marguerite part pour l'Espagne ;
Elle va même supplier

Charles-Quint d'adoucir, de grâce,
La royale captivité !...
La guerre cesse... le temps passe...
C'est le printemps... l'hiver... l'été...
Marguerite est toujours la même...
Elle écrit encor par moments...
Mais c'est sur sa vie elle-même
Qu'elle écrira le dénouement.
Pauvre reine ! pauvre petite !
C'est là qu'on peut bien l'appeler :
« Marguerite des Marguerites ! »
Où donc est le vers désolé ?
Où donc le sonnet ? le poème ?
Qui peut valoir ce tendre accord
D'une sœur si tendre qu'elle aime
Jusqu'à la porte de la mort...

Rien de moyen et rien de mièvre...
Son cœur doublera chaque émoi...
Et, quand le roi mourra de fièvre
Elle meurt de la mort du roi !

Las ! tant mal'heureuse je suis
Que mon mal'heur dire ne puis,
Sinon qu'il est sans espérance :
Desespoir est desjà à l'huis
Pour me jecter au fond du puits
Où n'a d'en saillir apparence.
Tant de larmes jectent mes yeulx
Qu'ils ne voyent terre ny cieulx,
Telle est de leur pleur abondance.
Ma bouche se plainct en tous lieulx.
De mon cueur ne peult saillir mieulx
Que soupirs sans nulle allegeance.
Tristesse par ses grants efforts
A rendu sy foible mon corps

Qu'il n'a ny vertu ny puissance.
Il est semblable à l'un des morts,
Tant que, le voyant par dehors,
L'on perd de luy la cognoissance.

Je n'ay plus que la triste voix
De laquelle crier m'en vois,
En lamentant la dure absence.
Las ! de celuy pour qui vivois,
Que de sy bon cueur je voyois,
J'ay perdu l'heureuse presence.
Seure je suis que son esprit
Regne avec son chef Jesus-Christ,
Contemplant la divine essence.
Combien que son corps soit prescript,
Les promesses du saint Escript
Le font vivre au Ciel sans doubtance.
Tandis qu'il estoit sain et fort,
La foy estoit son reconfort,
Son Dieu possedoit par créance.
En ceste foy vive il est mort,
Qui l'a conduict au tres seur port,
Où il a de Dieu jouyssance,
Mais, hélas ! mon corps est banny
Du sien auquel il fut uny
Depuis le temps de nostre enfance.
Mon esprit aussi est puny
Quant il se trouve degarny
Du sien plein de toute science.
Esprit et corps de dueil sont plains.
Tant qu'ils sont convertis en plains :
Seul pleurer est ma contenance.
Je crye par bois et par plains,
Au ciel et terre me complains,
À rien fors à mon dueil ne pense.

Mort, qui m'a faict sy mauvois tour
D'abattre ma force et ma tour,
Tout mon refuge et ma deffense,
N'as su ruyner mon amour
Que je sens croistre nuict et jour,
Qui ma douleur croist et avance.
Mon mal ne se peult révéler,
Et m'est sy dur à l'avaler
Que j'en perds toute patience.
Il ne m'en fault donc plus parler,
Mais penser de bientost aller
Où Dieu l'a mis par sa clemence.
Ô Mort, qui le frère as dompté,
Viens donc par ta grande bonté
Transpercer la sœur de ta lance.
Mon dueil par toy soit surmonté :
Car quant j'ay bien le tout compté,
Combattre te veulx à oultrance.
Viens doncques, ne retarde pas,
Mais cours la poste à bien grants pas :
Je t'envoye ma défiance.
Puis que mon frère est en tes las,
Prends moy à fin qu'un seul soulas
Donne à tous deux esjouissance.

Catherine d'Amboise

Je ne veux pas lui chercher noise…
Mais je ne peux guère admirer
Cette Catherine d'Amboise
Qui rima sous François premier.
Je sais bien qu'à ce moment même
Où les femmes écrivaient peu

Elle écrivit de grands poèmes
Sur de grands sujets sérieux ;
Je sais bien qu'elle était pudique ;
Je sais qu'elle portait, le soir,
Sur une robe magnifique
Un grand éventail jaune et noir,
Et des sachets de chèvrefeuille
Et de rares colifichets…
Mais (pourquoi faut-il que je veuille
Toujours qu'un cœur soit un archet ?)
Il me semble, hélas, il me semble
Que son cœur, sous cet éventail,
N'a pas la voix d'un cœur qui tremble ;
Il me semble, à certain détail,

Qu'elle est trop sûre d'elle-même,
De ses robes, de ses aïeux ;
Un peu trop douce en ses poèmes,
Un peu trop dure à son neveu…
D'ailleurs, ces choses que je pense
N'empêchent pas que ses écrits
Traînèrent leur magnificence
Jusqu'à nos regards d'aujourd'hui.
Mais j'ai beau lire et beau relire
Ces pages aux riches couleurs,
Je ne trouve rien qui soupire,
Rien qui sanglote, et rien qui meurt…
Et, dans ces vers de grande dame
Qui daigne accomplir un travail,
Je sens moins la brise d'une âme
Que le souffle d'un éventail !

Anges, Throsnes et Dominations,
Principautés, Archanges, Cherubins,
Inclinés-vous aux basses regions
Avec Vertus, Podestes, Seraphins.

Transvolités des haultz lieux cristallins,
Pour decorer la triumphante entrée,
La tres digne naissance venerée,
Le sainct concept par misteres tres haultz
De nostre Vierge où toute grace abonde,
Decretée par dictz imperiaulx :
La plus belle qui jamais fut au monde.
Faictes sermons et predications,
Carmes devotz, Cordeliers, Augustins.
Du sainct concept portés relacions,
Caldeïens, Hebrieux et Latins.
Roumains, chantés sur les monts palatins
Que Jouachim saincte Anne a rencontrée
Et que par eulx nous est administrée
Ceste Vierge sans amours conjugaulx,
Que Dieu créa de plaisance feconde
Sans poinct sentir vices originaulx,
La plus belle qui jamais fut au monde.

...Muses, venés en jubilacions
Et transmigrés vos ruisseaulx cristalins.
Viens, Aurora, par lucidations
En precursant les beaulx jours matutins.
Viens, Orpheüs, sonner harpe et clarins.
Viens, Amphion, de la belle contrée.
Viens, Musicque, plaisamment acoustrée.
Viens, Royne Hester, preparée de joyaulx.
Venez, Judith, Rachel et Florimonde.
Accompagnés, par honneurs spéciaulx,
La plus belle qui jamais fut au monde.
Doulx Zephyres, par sibillacions,
Sepmés partout roses et romarins.
Nimphes, lessés vos inundations,
Lieux stigieulx et Charybdes marins.
Sonnés des chors, violes, tabourins.

Que la Vierge, ma maistresse honorée,
Soit de chascun en tous lieux decorée.
Viens, Apollo, jouer des chalumeaulx.
Sonne, Panna, si hault que tout redonde.
Collaudés tous, en termes generaulx,
La plus belle qui jamais fut au monde.
ENVOY

Espritz devotz, fidelles et loyaulx,
En Paradis beaulx manoirs et chasteaulx,
Au plaisir Dieu, la Vierge pour nous fonde :
Ou la verrés en ses palais royaulx
La plus belle qui jamais fut au monde.

Pernette de Guillet

Il fut une Dame Pernette,
Vers l'an quinze cent vingt et un,
Plus tremblante qu'une alouette…
Ses cheveux, dit-on, étaient bruns,
(D'un brun presque rose à l'aurore
Et presque violet le soir) ;
On la trouvait plus belle encore
Quand elle s'habillait en noir.
Elle avait des sentiments tendres ;
Elle rêvait au bord des eaux ;
Elle aimait chaque soir entendre
De la musique et des oiseaux.
Ses deux cousins, tous deux poètes,
Avaient prétendu lui donner
Quelques leçons un peu distraites
Pour bien écrire et bien rimer ;
Mais, s'échappant des théories,
Seule entre Bonheur et Malheur,

Elle sut tracer, de sa vie,
Quelque chose qui vient du cœur…

Et c'est pourquoi sa simple histoire
D'un amour conjugal très doux,
Sans prendre un grand chemin de gloire,
Vint tout de même jusqu'à nous.

Quant vous voyez que l'estincelle
Du chaste amour soubs mon aiselle
Vient tous les jours à s'allumer,
Ne me debvez-vous bien aymer ?
Quant vous me voyez tousjours celle
Qui pour vous souffre, et son mal cele,
Me laissant par luy consumer,
Ne me debvez-vous bien aymer ?
Quant vous voyez que pour moins belle
Je ne prens contre vous querelle,
Mais pour mien vous veulx réclamer,
Ne me debvez-vous bien aymer ?
Quant pour quelque aultre amour nouvelle
Jamais ne vous seray cruelle,
Sans aulcune plaincte former,
Ne me debvez-vous bien aymer ?
Quant vous verrez que sans cautelle
Tousjours vous seray esté telle
Que le temps pourra affermer,
Ne me debvrez-vous bien aymer ?

Qui dira ma robe fourrée
De la belle pluye dorée,
Que Danæ enclose esbranla :
Je ne sçais rien moins que cela.
Qui dira qu'à plusieurs je tends
Pour en avoir mon passe temps,
Prenant mon plaisir ça et là :

Je ne sçais rien moins que cela.
Qui dira que j'ay revelé
Le feu longtemps en moy celé
Pour en toy voir si force il a :
Je ne sçais rien moins que cela.
Qui dira que d'ardeur commune,
Qui les jeunes gens importune,
De toy je veulx, et puis hola :
Je ne sçais rien mieulx que cela.
Mais qui dira que la vertu,
Dont tu es richement vestu,
En ton amour m'estincela :
Je ne sçais rien mieux que cela.
Mais qui dira que d'amour saincte
Chastement au cueur suys atteincte
Qui mon honneur onc ne foula ;
Je ne sçais rien mieulx que cela.

Louise Labé

Sa vie est un conte de fée
Vivant, véridique, et vermeil :
Les cheveux dont elle est coiffée
Sont en or comme le soleil.
Elle sait tout : la rhétorique,
Le grec, l'espagnol, le latin,
L'astronomie et la musique…
Elle est belle dès le matin.
Autour d'elle le jour, sans trêve,
Semble sourire à sa beauté…
Le mariage, comme un rêve,
L'entoure de félicités…
Son jardin réunit sans peine

Tous les châtelains d'alentour ;
Elle semble une jeune reine
Régnant sur la province… Un jour,
Voyageant au bord d'une plaine,
Elle rencontre un régiment ;
On veut la nommer « Capitaine » !
Quel capitaine plus charmant ?

Pour aller conquérir le monde,
Quel capitaine plus vainqueur
Que cette poétesse blonde
Dont les chansons troublent le cœur ?
Car déjà ses jeunes ouvrages
Émerveillent les environs :
Elle reçoit, sous des ombrages,
Tous les beaux esprits de Lyon.
Olivier de Magny arrive ;
Il est beau, fatal et bien fait :
Ce fut une amour excessive…
Et chacun trouve ça parfait !
Ils s'aiment : le printemps lui-même
Leur apporte le mois de Mai…
Et le destin dit : « Puisqu'ils s'aiment,
Leur amour ne mourra jamais »…
Amour ! éternité ! lumière !
Front vers un autre front courbé…
Et le ciel ajoute à la terre
Les sonnets de Louise Labé !
. . . . . .
Voilà, dans toutes les lectures,
Ce qu'on peut lire apparemment
Sur la merveilleuse aventure
D'où viennent ces sonnets charmants…
Mais, moi, je crois que cette histoire
À moins de secrète splendeur

Et je ne crois pas que la gloire
Se gagne avec tant de bonheur…

Dans les aveux si pleins de charme
De ces pathétiques sonnets,
Je vois des invisibles larmes
Et j'entends des sanglots muets…
Célèbre petite amoureuse
Qu'aucun drame n'a pu trahir,
Pour tant dire qu'elle est heureuse
Comme elle a dû vraiment souffrir…
Et si, traversant tant de brises,
Ce roman d'amour nous rejoint,
C'est que, seul, un cœur qui se brise
Pouvait s'entendre de si loin !

Obeaus yeus bruns, o regards destournez ;
O chaus soupirs, o larmes espandues,
O noires nuiz vainement atendues,
O jours luisans vainement retournez !
O tristes pleins, o desirs obstinez,
O tems perdu, o peines despendues,
O mile morts en mile rets tendues,
O pire maus contre moi destinez !
O ris, o fronts, cheveus, bras, mains et doits !
O lut plaintif, viole, archet et vois !
Tant de flambeaux pour ardre une femmelle !
De toy me plein, que tant de feus portant,
En tant d'endrois d'iceus mon cœur tatant,
N'en est sur toy volé quelque estincelle.

Depuis qu'Amour cruel empoisonna
Premierement de son feu ma poitrine,
Tousjours brulay de sa fureur divine,
Qui un seul jour mon cœur n'abandonna.
Quelque travail, dont assez me donna,

Quelque menasse et procheine ruine,
Quelque penser de mort que tout termine,
De rien mon cœur ardent ne s'estonna.
Tant plus qu'Amour nous vient fort assaillir,
Plus il nous fait nos forces recueillir
Et tousjours frais en ses combats fait estre ;
Mais ce n'est pas qu'en rien nous favorise,
Cil que les Dieus et les hommes mesprise,
Mais pour plus fort contre les forts paroître.

Odous regars, o yeus pleins de beauté,
Petits jardins pleins de fleurs amoureuses,
Où sont d'Amour les flesches dangereuses,
Tant à vous voir mon œil s'est arresté !

Ocœur felon, o rude cruauté,
Tant tu me tiens de façons rigoureuses,
Tant j'ay coulé de larmes langoureuses,
Sentant l'ardeur de mon cœur tourmenté !
Donques, mes yeus, tant de plaisir avez,
Tant de bons tours par ses yeus recevez ;
Mais toy, mon cœur plus les vois s'y complaire,
Plus tu languiz, plus en as de souci.
Or devinez si je suis aise aussi,
Sentant mon œil estre à mon cœur contraire.

Predit me fut que devois fermement
Un jour aymer celuy dont la figure
Me fut descrite ; et, sans autre peinture,
Le reconnu quand vy premierement.
Puis, le voyant aymer fatalement,
Pitié je pris de sa triste aventure,
Et tellement je forcay ma nature,
Qu'autant que luy aymay ardantement.
Qui n'ust pensé qu'en faveur devoit croître
Ce que le Ciel et destins firent naître ?

Mais, quand je voy si nubileus aprets
Vents si cruels et tant horrible orage,
Je croy qu'estoient les infernaus arrets
Qui de si loin ourdissoient ce naufrage.

Ne reprenez, Dames, si j'ay aymé,
Si j'ay senti mile torches ardentes,
Mile travaux, mile douleurs mordantes,
Si en plorant j'ay mon tems consumé,
Las ! que mon nom n'en soit par vous blasmé.
Si j'ay failli, les peines sont présentes.
N'aigrissez point leurs pointes violentes,
Mais estimez qu'Amour, à point nommé,
Sans votre ardeur d'un Vulcan excuser,
Sans la beauté d'Adonis acuser,
Pourra, s'il veut, plus vous rendre amoureuses,
En ayant moins que moy d'ocasion,
Et plus d'estrange et forte passion ;
Et gardez-vous d'estre plus malheureuses.

Marie Stuart

Je ne veux rien savoir encore
De tout son dernier désespoir,
Je ne regarde que l'aurore…
Et, tout le reste, c'est le soir.
Toute la suite de sa vie
Et toutes ces tristes saisons
Qui se passent parmi l'envie,
Le deuil, le drame et les prisons ;
Toutes ces choses de l'Histoire,
Je préfère les effacer
De mon cœur et de ma mémoire…
Ce que je ne peux oublier

C’est, qu’en sa robe d’innocence,
Elle fut reine — ça n’est rien —
Mais qu’elle fut reine de France :
C’est un titre presque divin !
Et quand, laissant ce doux royaume,
Elle partit sur un bateau,
Royal et si jeune fantôme
Qui tremble au tremblement de l’eau,

Il me semble — quoi qu’il arrive
Plus tard de sombre et d’alarmant —
Que celle, au bord de cette rive,
Qui chanta cet adieu charmant,
Avant d’être, en terre écossaise,
Cette héroïne au noir destin,
Était une muse française
Au bord de la Seine, un matin…

En mon triste et doux chant,
D’un ton fort lamentable,
Je jette un deuil tranchant,
De perte incomparable,
Et en soupirs cuisans
Passe mes meilleurs ans.
Fut-il un tel malheur
De dure destinée,
N’y si triste douleur
De dame fortunée,
Qui mon cœur et mon œil
Vois en bierre et cercueil ?
Qui, en mon doux printemps
Et fleur de ma jeunesse,
Toutes les peines sens
D’une extresme tristesse,
Et en rien n’ay plaisir,
Qu’en regret et désir ?

Ce qui m'estoit plaisant
Ores m'est peine dure,
Le jour le plus luisant
M'est nuit noire et obscure,
Et n'est rien si exquis,
Qui de moy soit requis.
J'ay au cœur et à l'œil
Un portrait et image
Qui figure mon deuil
Et mon pasle visage,
De violettes teint,
Qui est l'amoureux teint.
Pour mon mal estranger
Je ne m'arreste en place ;
Mais j'en ay beau changer,
Si ma douleur n'efface ;
Car mon pis et mon mieux
Sont les plus déserts lieux ;
Si en quelque séjour,
Soit en bois ou en prée,
Soit sur l'aube du jour,
Ou soit sur la vesprée,
Sans cesse mon cœur sent
Le regret d'un absent.
Si parfois vers les cieux
Viens à dresser ma veue,
Le doux traict de ses yeux
Je vois en une nue ;
Ou bien le vois en l'eau,
Comme dans un tombeau.

Si je suis en repos,
Sommeillant sur ma couche,
J'oy qu'il me tient propos,
Je le sens qui me touche :

En labeur, en recoy,
Tousjours est près de moy.
Je ne vois autre object,
Pour beau qu'il se présente,
À qui que soit subject
Oncques mon cœur consente,
Exempt de perfection
À cette affection.
Mets, chanson, icy fin
À si triste complainte,
Dont sera le refrein :
Amour vraye et non feinte
Pour la séparation
N'aura diminution.

Adieu charmant pays de France
Que je dois tant chérir.
Berceau de mon heureuse enfance…
Adieu ! te quitter c'est mourir !

Madeleine et Catherine des Roches

Deux dames, la mère et la fille,
Dans un jardin faisaient des vers.
Dans un jardin plein de jonquilles,
D'arbres fruitiers et de prés verts ;
Dans un jardin qui voyait luire
Des nénuphars sur un étang…
Il est difficile de dire
Laquelle a le plus de talent ?…
L'une a peut-être plus de style ?
L'autre a peut-être plus de cœur ?
La maison, de son péristyle,
Voyait au loin des moissonneurs

Et les toits de Poitiers qui brillent
Quand le ciel n'était pas couvert…
Deux dames, la mère et la fille,
Dans le jardin faisaient des vers.
Les rêves, les romans, les plantes,
Prenaient le reste de leur temps…
Elles étaient assez charmantes ;
Elles n'ont pas vécu longtemps.

Mais leurs ombres qui se ressemblent
Garderont, à peine effacés,
Leurs timides refrains qui tremblent
Sous les grands arbres du passé…
Et, quelquefois, une brindille
Dira peut-être au printemps vert :
« Deux dames, la mère et la fille,
Dans ce jardin faisaient des vers ! »

Ny pour nous voir tant semblables de corps,
Ny des esprits les gracieux accorde,
Ny ceste double aimable sympathie
Qui faict aymer la semblable partie
N'ont point du tout causé l'entier effect
De mon amour envers toy si parfaict :
Ny les efforts mis en moy par nature,
Ny pour autant qu'es de ma nourriture ;
Mais le penser qu'entre tant de mal-heurs,
De maux, d'ennuis, de peines, de douleurs,
Subjections, tourmens, travail, tristesse,
Qui puis treize ans ne m'ont pas donné cesse ;
Tu as, enfant, apporté un cœur fort
Pour résister au violent efforct
Qui m'accabloit, et m'offrir dez l'enfance
Amour, conseil, support, obéissance.
Le Tout-Puissant, à qui j'eus mon recours,
A faict de toy naistre mon seul secours :

Or, je ne puis de plus grands benefices
Récompenser tes louables offices
Que te prier de faire ton devoir
Envers la muse et le divin sçavoir.

Ainsy que la lumière
Dompte l'obscurité,
La science est la première,
Mais tout est vanité.
Ce qui feut vraysemblable
Selon l'antiquité
Se contera pour fable
À la postérité.
Nostre principe est songe,
Nostre maistre mal-heur,
Nostre vye mensonge
Et nostre fin douleur.
Qui dresse l'édifice,
Qui le rend plus tortu,
Qui embrasse le vice,
Qui ayme la vertu,
Qui chemine en tenebre,
Qui ayme la clarté,
Qui joinct son jour funebre
À sa nativité.

Toute chose a son terme
Et ne le peut passer :
L'inconstance est plus ferme
Qu'on ne sçaurait penser.
La seure sapience
Suit la grande union,
Et l'humaine science
N'est rien qu'opinion.

Quenouille, mon soucy, je vous promets et jure
De vous aymer toujours et ne jamais changer
Vostre honneur domestic pour un bien estranger
Qui erre inconstamment et fort peu de temps dure.
Vous ayant au costé, je suis beaucoup plus seure
Que si encre et papier se venoient arranger
Tout à l'entour de moy ; car, pour me revenger
Vous pouvez bien plus tost repousser une injure.
Mais, Quenouille, ma mie, il ne fault pas pourtant
Que, pour vous estimer et pour vous aymer tant,
Je délaisse de tout ceste honneste coustume

D'escrire quelquefois : en escrivant ainsy,
J'escris de vos valeurs, Quenouille, mon soucy,
Ayant dedans la main le fuseau et la plume.

EN LUI ADRESSANT UNE IMITATION DE SALOMON.

Je vous fais un présent de la vertu supresme,
Depeinte proprement par un roy très parfaict,
Ma mère : en vous offrant cet excellent pourtraict,
C'est vous offrir aussy le pourtraict de vous-mesme.

Madeleine de Scudéry

Madeleine de Scudéry
Est une personne étonnante :
Elle parle quand elle rit,
Elle parle quand elle chante ;
Elle vit sa vie en parlant,
Sans arrêt, sans peur, sans prudence ;
Elle parla tant, tant, et tant,
Qu'elle eut même un prix d'éloquence…
Esquissons donc, sans parti pris,

Le dessin de sa vie entière :
Madeleine de Scudéry
— N'oublions pas — avait un frère ;
Ce frère est nommé Gouverneur
De Notre-Dame de la Garde ;
Il lui dit : « Viens ! partons, ma sœur,
Partons sans que rien nous retarde… »
Mais pour rejoindre le Midi,
Ils emportèrent tant de choses,
Tant de robes en organdi,
De tableaux, de tulipes roses ;

Ils subirent tant de cahots
Dans les diligences d'usage,
Firent, prenant les coches d'eau,
Tant d'erreurs et tant de naufrages, —
Que le trajet jusque là-bas
Dura plus d'une année entière…
D'ailleurs ils ne restèrent pas
Dans le pays de la lumière :
Bientôt Paris les revoyait ;
Paris ! L'art ! La littérature !
Du grand hôtel de Rambouillet
Madeleine fut la parure,
Elle parlait incessamment…
On venait de partout l'entendre…
Elle racontait des romans…
Inventait la Carte du Tendre…
Et chacun disait à Paris,
Autour de seize cent cinquante :
« Madeleine de Scudéry
Est une personne étonnante ! »
⁂

Or, voici qu'un doux soir d'Avril
Où fleurissaient des primevères,

Pellisson la vit, paraît-il,
Et l'aima d'un amour sincère.

Quoi ! vraiment ! le vrai Pellisson
Qui, de son âme emprisonnée,
Fut assez poète, en prison,
Pour adorer une araignée ?…
Oui, Pellisson fut amoureux
De cette intarissable fille ;
Et, le sachant, je comprends mieux
L'anecdote de la Bastille :
Puisqu'il trouvait — pauvre exilé —
Lorsque son cœur voulait se fondre,
Quelqu'un qui le laissait parler,
Enfin ! sans jamais lui répondre…
(Mais ceci n'est rien en passant
Qu'une remarque personnelle
Et dont je me vais excusant
Près de la docte demoiselle) ;
D'ailleurs, le temps passait ; les jours
Dorés passaient et les nuits pâles ;
Madeleine parlait toujours…
Émerveillant la capitale.
Et Madeleine vieillissait,
Toujours jeune en son bavardage,
Car, tout le temps qu'elle parlait,
Le temps même oubliait son âge ;
Incessamment, elle parlait :
De tout, de rien, du bien, du pire.
Elle parlait comme on se tait…
Elle parlait comme on respire…

Quelqu'un même m'a raconté
— Mais ceci n'est pas historique —
Qu'un beau perroquet rapporté
Par un voyageur d'Amérique,

Un beau perroquet vert et gris
Répétait d'une voix tonnante :
« Madeleine de Scudéry
Est une personne étonnante ! »

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
Souviens toy qu'Apollon bastissoit des murailles
Et ne t'étonne point que Mars soit jardinier.

Nanteuil, en faisant mon image,
A de son art signalé le pouvoir :
Je hay mes yeux dans mon miroir,
Je les aime dans son ouvrage.

Plus vite qu'une hirondelle
Je viens avec les beaux jours,
Comme fauvette fidelle
Avant le mois des amours.
J'ay trouvé sur mon passage
Un spectacle fort nouveau ;
Pour m'expliquer davantage,
C'est le doge et son trouppeau.
— Quoi, lui dy-je, entrer en France
Et vous montrer en ces lieux !
— Oui, dit-il, par la clemence
Du plus grand des demy-dieux ;
Son cœur toujours magnanime
Ne pouvant se démentir,
Veut oublier nostre crime,
Voyant nostre repentir.
— Ah ! m'écriai-je, ravie,
Ce héros, par son grand cœur
Pardonne à qui s'humilie
Et de luy mesme est vainqueur.

Dieux ! quel bonheur est le vostre
D'aller recevoir sa loy ;
Je n'en voudrois jamais d'autre
Mais ce bien n'est pas pour moy.
C'est assez que ma maistresse
Souffre que ma faible vois
Chante et rechante sans cesse
Qu'il est le Phénix des rois.
Allez, doge ; allez sans peine
Lui rendre grace à genoux,
La République romaine
En eust fait autant que vous.

Jacqueline Pascal

Elle a fait des rondeaux, des stances,
Des sérénades, des sonnets,
Et quelques petites romances
Et des chansons qui s'envolaient ;
Elle a laissé tout un bagage
Mélodique et sentimental…
Mais, comment juger ses ouvrages ?
Elle était la sœur de Pascal.
Ses vers, son cœur, son âme blanche,
Sans doute que tout est charmant,
Mais, aussitôt que l'on se penche,
C'est comme un éblouissement :
On voit briller sur chaque rime
Le reflet d'un autre fanal ;
Car un soleil est sur la cime…
Elle était la sœur de Pascal.
Trop près de ces jardins d'enfance
Remplis de timides clartés,

La foi troublante et la science
Ont séparé leurs vérités ;

Et qu'est-ce qu'une poésie
Près du renoncement total
D'un rêve inondé de génie ?…
Elle était la sœur de Pascal.
Sur un de ses petits poèmes
Dès qu'on veut se pencher un peu,
On ne voit plus qu'un théorème
Qui s'inscrit en lettres de feu ;
Malgré leur touchante musique,
Les pieds d'un vers se comptent mal
Près du Triangle arithmétique…
Elle était la sœur de Pascal.
Toutes les puissances de l'âme,
Tous les secrets du cœur humain,
Jettent leurs aveuglantes flammes
Sur le modeste parchemin ;
La pensée où le ciel s'incline
Écrase le cœur virginal,
Pardon, petite Jacqueline…
Vous étiez la sœur de Pascal !

Un jour dans le profond d'un bois,
Je fus surprise d'une voix ;
C'était la bergère Sylvie
Qui parlait à son cher amant,
Et lui dit pour tout compliment :
« Je vous ayme bien plus, sans doute, que ma vie. »
Lors, j'entendis ce bel amant
Lui respondre amoureusement :
« De plaisir mon âme est ravie ;
Je me meurs, viens à mon secours,
Et pour me guérir dis toujours :
« Je vous ayme bien plus, sans doute, que ma vie. »

Vivez, ô bienheureux amants,
Dans ces parfaits contentements,
Malgré la rage de l'envie ;
Et que ce mutuel discours
Soit ordinaire en vos amours :
« Je vous ayme bien plus, sans doute, que ma vie. »

Sombres déserts, retraite de la nuit,
Sacré refuge du silence,
Un malheureux Amant à qui le monde nuit
Ne vient pas par ses cris vous faire violence.
Son tourment est si doux qu'il n'en veut pas guérir.
Il ne vient pas se plaindre, il ne vient que mourir !

⁂

Par son trépas dans les lieux fréquentés
On saurait les maux de son âme,
Mais, dans ces bois toujours inhabités,
Il vient cacher sa mort pour mieux couvrir sa flamme.
Ne craignez pas ses pleurs en le voyant périr :
Il ne vient pas se plaindre, il ne vient que mourir !

Marquise de Sévigné

Les lettres, autrefois, ce n'étaient pas ces choses
Éphémères qu'au jour d'aujourd'hui l'on reçoit,
Avec un timbre vert, avec un timbre rose,
Et qui presque jamais ne tremblent dans les doigts.
La nouvelle, aujourd'hui, par fil télégraphique,
Tombe comme un éclair sur nos fronts étonnés ;
Et la lettre d'amour n'est plus qu'un pneumatique,
À moins qu'elle ne soit trois mots téléphonés.
Autrefois, messagère ardente qui frissonne
Du plaisir ou du pleur qu'elle doit apporter,

La lettre voyageait ainsi qu'une personne :
Pâle de rêve et de responsabilité.
Prenant la diligence aux coussins de panthère
Avec, des deux côtés, des cortèges d'oiseaux,
Chaque lettre était seule à porter le mystère
Qui, d'une âme vivante, a passé dans des mots.

Mais jamais une lettre, en traversant la brise,
Ne sut faire voler ses rêves les plus fous
Autant que les billets de la tendre marquise
Dont les célèbres mots tremblent autour de nous.
Elle écrivait : « Je pars. Il n'y a rien à craindre.
La solitude est verte et ne me fait pas peur.
Je m'arrange de tout. Et je ne suis à plaindre
Pour rien que pour les maux qui viennent de mon cœur. »
Elle écrivait : « La vie est un pauvre supplice…
Et la route est plus sombre au cœur plus éternel.
J'aurais voulu mourir aux bras de ma nourrice,
À cette heure où l'on est encor si près du ciel. »
Elle écrivait : « Je fuis l'endroit qui représente,
À mon cruel présent, tout mon passé si doux ;
Partout je vous revois et vous m'êtes vivante…
Ma Fille !… je ne sais où me sauver de vous ! »
Partout où le voyage aurait pu la conduire,
Elle écrivait… Penchant ses boucles de cheveux,
Elle demandait « tout ce qu'il faut pour écrire »
Avant même d'avoir ôté son manteau bleu…
Bien des gens, ici-bas, s'occupent d'autres choses :
L'un va réaliser ce que l'autre rêvait ;
Les uns mangent des fruits, d'autres cueillent des roses ;
D'autres s'en vont au bout du monde… Elle écrivait !…
Elle écrivait toujours… Torturée ou ravie,
Son âme ne faisait que se recopier…
Et, ses lettres, c'étaient des gouttes de sa vie
Oui, lorsqu'elle tremblait, tombaient sur le papier !

C'est pourquoi, parmi tant d'illustres écritures
Qui gardent à jamais des rêves si divers,
C'est pourquoi j'ai voulu que ces lettres figurent,
Ces lettres qui semblaient ne pas être des vers…
Car elles sont, ces lettres simples et sublimes,
Des poèmes aussi d'une indicible ardeur,
Mais qui, superbement dédaigneux de la rime,
Ne font rimer le cœur qu'avec un autre cœur !

À Paris, lundi 15 décembre 1670.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'à aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie ; enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste ; une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourroit-on croire à Lyon ? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde ; une chose qui comble de joie madame de Rohan et madame d'Hauterive ; une chose, enfin, qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue ; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à la dire, devinez-la ; je vous le donne en trois ; jetez-vous votre langue aux chiens ? Eh bien, il faut donc vous la dire : M. de Lauzun épouse, dimanche, au Louvre, devinez qui ! Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit : « Voilà qui est bien difficile à deviner : c'est madame de la Vallière. — Point du tout, Madame. — C'est donc mademoiselle de Retz ? — Point du tout ; vous êtes bien provinciale. — Ah ! vraiment, nous sommes bien bêtes ! dites-vous ; c'est mademoiselle Colbert. — Encore moins. — C'est assurément mademoiselle de Créqui ? — Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire : il épouse, dimanche, au Louvre, avec la permission du roi, mademoiselle, mademoiselle de… mademoiselle… devinez le nom ; il épouse Mademoiselle, ma foi ! par ma foi ! ma foi jurée ! Mademoiselle, la grande Mademoiselle, Mademoiselle, fille de feu

Monsieur, Mademoiselle, petite-fille de Henri IV, mademoiselle d'Eu, mademoiselle de Dombes, mademoiselle de Montpensier, Mademoiselle d'Orléans, Mademoiselle, cousine-germaine du roi ; mademoiselle, destinée au trône ; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de Monsieur. Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer ; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison ; nous en avons fait autant que vous. Adieu ; les lettres qui seront portées par cet ordinaire vous feront voir si nous disons vrai ou non.

Madame de Villedieu

Fillette fantasque et peu sage,
Délaissant un brave cousin,
Elle quitte un soir son village
Pour suivre des comédiens.
À Paris, elle n'attend guère
Pour trouver un brillant mari ;
Mais ce mari part à la guerre,
Elle reste seule à Paris.
Elle se jette dans l'étude
Mais, rimant le jour et la nuit,
De solitude en solitude,
Elle est presque morte d'ennui !

⁂

Hélas ! de la lointaine guerre,
Son mari ne revint jamais…
Trop seule, elle ne sait que faire,
Et ne sait plus ce qu'elle fait.
Parmi d'étranges aventures,
S'aventure son cœur si doux ;

Elle loge dans des masures
Qui n'ont ni vitres ni verrous ;

Elle rencontre, sur des routes,
Des séducteurs et des voleurs…
Enfin, de déroute en déroute,
Elle est presque morte de peur !
⁂

Alors, pâle de repentance,
Vers son village elle revint,
Et, comme dans une romance,
Elle retrouve son cousin.
On se marie… et l'on espère
Vivre enfin quelques jours plus doux…
Mais, hélas, la vie est trop chère :
Un seul poulet coûte deux sous ;
Le soir, sous la pauvre lumière,
Elle rimaille encore… Enfin,
Traînant de misère en misère,
Elle est vraiment morte de faim !

Impétueux transports d'une ardeur insensée,
Douces illusions qui réduisez nos sens,
Souvenirs qui rendez mes efforts languissans,
C'est trop long-temps regner dans ma triste pensée.
Malgré tous vos appas vous serez effacée,
Fatale impression de tant d'attraits puissans ;
Mouvements indiscrets, si doux et si puissans,
Je vous immole tous à ma gloire offensée.
Mais quel trouble secret s'oppose à mes desseins ?
Quel désordre imprévu rend ces mouvements vains ?
Que me demandes-tu, cœur ingrat et rebelle ?
Si l'honneur et la foy ne te peuvent guérir,
Pour éviter les noms de faible et d'infidelle,
Lasche, montre du moins que tu sçais bien mourir.

Antoinette Deshoulières

Àtreize ans elle se marie ;
Mais ne rejoindra son époux
Que lorsque la guerre est finie ;
Elle est belle, ses yeux sont doux.
Elle écrira beaucoup de choses :
Des églogues et des chansons…
Mais on ne connaît, vers ou prose,
Que ses rimes sur les moutons.
Est-il vrai que, dans des prairies,
Sur l'herbage et près des ruisseaux,
Elle a vu des saisons fleuries
Dans les yeux dorés des troupeaux ?
A-t-elle, au gré des herbes folles,
Entendu leurs doux carillons ?…
Toujours est-il que ses paroles
Sont toujours pleines de moutons.
Parmi les blés ou sur les cimes,
Ne peut pas s'entourer qui veut
De ces petits moutons qui riment
Et qui sont tellement heureux.
Tremblante, elle les félicite
D'avoir restreint leurs passions…
Elle dit : « L'amour va trop vite…
Ignorez-le, petits moutons ! »

D'ailleurs, ce troupeau blanc de neige
Lui sied et la protègera ;
Mais quand, par un triste manège,
Un soir, elle préférera,
Au cher chef-d'œuvre de Racine,
Hélas ! la Phèdre de Pradon,
Elle aurait mieux fait, j'imagine,
De revenir à ses moutons…

Les moutons seront sa lumière :
Ils la sauveront de l'oubli.
Sitôt que l'on dit « Deshoulières »,
On voit le troupeau rétabli ;
On voit l'air, le ciel… Et, moi-même,
Malgré tous les qu'en dira-t-on,
Il y a des jours où je l'aime
À cause de tous ces moutons !

Hélas ! petits moutons que vous êtes heureux !
Vous paissez dans nos champs sans soucis, sans allarmes
Aussi-tôt aimez qu'amoureux,
On ne vous force point à répandre des larmes ;
Vous ne formez jamais d'inutiles désirs ;
Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature :
Sans ressentir ses maux, vous avez ses plaisirs.
L'ambition, l'honneur, l'intérest, l'imposture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne se rencontrent pas chez vous.
Cependant nous avons la raison pour partage
Et vous en ignorez l'usage.
Innocens animaux, n'en soyez pas jaloux ;
Ce n'est pas un grand avantage.
Cette fière raison, dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sûr remede :
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit ;
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide
Est tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuissante et sévère,
Elle s'oppose à tout, et ne surmonte rien.

Sous la garde de votre chien
Vous devez beaucoup moins redouter la colère
Des loups cruels et ravissans,
Que, sous l'autorité d'une telle chimère,
Nous ne devons craindre nos sens.

Ne vaudroit-il pas mieux vivre comme vous faites
Dans une douce obscurité ?
Ne vaudroit-il pas mieux vivre comme vous estes,
Dans une heureuse obscurité,
Que d'avoir, sans tranquillité,
Des richesses, de la naissance,
De l'esprit et de la beauté ?
Ces prétendus trésors, dont on fait vanité,
Valent moins que votre indolence :
Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels ;
Par eux plus d'un remords nous ronge ;
Nous voulons les rendre éternels,
Sans songer qu'eux et nous passerons comme un songe…
Il n'est, dans ce vaste univers,
Rien d'assuré, rien de solide ;
Des choses icy-bas la fortune décide
Selon ses caprices divers.
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.
Paissez, Moutons, paissez sans règle et sans science.
Malgré la trompeuse apparence,
Vous estes plus heureux et plus sages que nous.

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis :
J'ai fait, pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre ;
Mais son long courroux
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous,
Et vous abandonne

Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau !
Vous, de ce hameau
L'honneur et la joie,
Vous qui, gras et beau,
Me donniez sans cesse
Sur l'herbette épaisse
Un plaisir nouveau ?
Que je vous regrette !
Mais il faut céder :
Sans chien, sans houlette,

Puis-je vous garder ?
L'injuste fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le ciel par mes cris ;
Il rit de mes craintes,
Et, sourd à mes plaintes,
Houlette ni chien,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous, contentes,
Et sans mon secours,
Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis, mes amours !
Que Pan vous défende :
Hélas ! il le sait,
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui, brebis chéries
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries,
Je prends à témoins

Ces bois, ces prairies,
Que, si les faveurs
Du dieu des pasteurs
Vous gardent d' outrages
Et vous font avoir
Du matin au soir
De gras pâturages,
J'en conserverai
Tant que je vivrai
La douce mémoire,
Et que mes chansons
En mille façons

Porteront sa gloire,
Du rivage heureux
Où, vif et pompeux,
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours,
Commençant son cours,
Rend à la nature
Toute sa parure,
Jusqu'en ces climats
Où, sans doute las
D'éclairer le monde,
Il va chez Théthis
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

Aimables habitants de ce naissant feuillage,
Qui semble fait exprès pour cacher vos amours,
Rossignols, dont le doux ramage
Aux douceurs du sommeil m'arrache tous les jours,
Que votre chant est tendre !
Est-il quelques ennuis qu'il ne puisse charmer ?
Mais hélas, n'est-il point dangereux de l'entendre
Quand on ne veut plus aimer ?

Hé ! que te sert, Amour, de me lancer des traits ?
N'ai-je pas reconnu ta fatale puissance ?
Ne te souvient-il plus des maux que tu m'as faits ?
Laisse moi dans l'indifférence,
À l'ombre des ormeaux, vivre et mourir en paix.
Souvent, dans nos plaines fleuries,
Je mêle, avec plaisir, mes soupirs à mes pleurs.
Le chant des rossignols, les déserts enchanteurs,
Le murmure des eaux et l'émail des prairies,
Mon chien, sensible à mes douleurs,
Mes troupeaux languissants, ces guirlandes de fleurs
Que le temps, mes soupirs et mes pleurs ont flétries,
Don cher et précieux du plus beau des pasteurs ;
Tout nourrit avec soin mes tendres rêveries.
Éloigne-toi, cruel, de ces lieux fortunés ;
La paix y règne en ton absence :
Ne trouble plus, par ta présence,
Les funestes plaisirs qui me sont destinés.
Rassemble en d'autres lieux tes attraits et tes charmes ;
Mon cœur ne sera pas jaloux.
Non ! je n'envierai point ces secrètes alarmes
Dont tu rends, quand tu veux, le souvenir si doux.
Mon chien et mes moutons, chers témoins de mes larmes,
J'en atteste les dieux, je n'aimerai que vous !

Louise de Lavallière

Ce n'est pas dans un bal aux cent mille lumières,
Ni sur une terrasse aux célèbres splendeurs,
Que l'on peut retrouver Louise de Lavallière,
Ni même en un jardin dessiné par des fleurs ;
Et ce n'est pas non plus en feuilletant les pages
Que, sur elle, ont laissé des chroniqueurs distraits ;

Et pas même en scrutant le palpitant langage
De ses yeux bleus, si bleus encor sur ses portraits.
Pour connaître à la fois tout son rêve et son rôle,
Il faut lire en tremblant, par-dessus son épaule,
Le sonnet merveilleux qu'elle écrivit un soir…
Qui donc l'aida ? Corneille ou Racine ? Personne !
Mais on peut quelquefois, quand tout le cœur frissonne
Rencontrer le génie au bord du désespoir !

Tout se détruit, tout passe, et le cœur le plus tendre
Ne peut d'un même objet se contenter toujours,
Le passé n'a point eu d'éternelles amours,
Et les siècles suivants n'en doivent point attendre ;
La constance a des lois qu'on ne veut point entendre,
Des désirs d'un grand Roi rien n'arrête le cours,
Ce qui plaît aujourd'hui déplaît en peu de jours,
Son inégalité ne saurait se comprendre ;
Tous ces défauts, grand Roi, font tort à vos vertus :
Vous m'aimiez autrefois, mais vous ne m'aimez plus,
Mes sentiments, hélas ! diffèrent bien des vôtres…
Amour à qui je dois et mon mal et mon bien,
Que ne lui donniez-vous un cœur comme le mien,
Ou que n'avez-vous fait le mien comme les autres !

Deux grands Rois, pour m'avoir, firent un jour la guerre
Le premier l'est du Ciel, l'autre l'est de la Terre,
Le Roi du Ciel vainqueur m'a conduit en ce lieu…
Ô bonheur sans pareil sur la Terre et sur l'Onde,
D'Amante que j'étais du plus grand Roi du monde
Je me vois aujourd'hui l'Épouse du grand Dieu !

Comtesse d'Houdetot

Elle était légère et charmante ;
Elle avait, dans sa voix qui chante,
Le tremblement bleu d'un ruisseau ;
Et, dans des saisons parfumées,
On prétend qu'elle fut aimée
Longtemps par Jean-Jacques Rousseau.
Elle allait — c'était un voyage —
Jusqu'à l'immortel Ermitage
Sourire à tous les printemps verts ;
Mais, malgré voyage et sourire,
Son cœur, au fidèle délire
Ne rima que pour Saint-Lambert.
Je ne crois pas que ses poèmes
Avaient une importance extrême ;
Lorsque je cherche à « Houdetot »,
Je vois, dans le Dictionnaire,
Quelques traits de son caractère,
Un nom de ville ou de château ;

Je vois ses robes surannées,
Son amour de cinquante années
Pour Jean-François de Saint-Lambert ;
Je vois qu'avec son âme exquise,
Rousseau fera son Héloïse…
Mais peu de chose sur ses vers.
Et, comprenant de quelle sorte
Jusqu'à l'instant qu'elle soit morte
Elle aima d'un feu sans retour,
Je crois que, de toute sa vie,
Sa plus parfaite poésie,
Certainement, c'est son amour.
Cet amour qui brûle et qui dure…
Et qui, dans la Littérature,

Saura vivre éternellement
Puisque, de cet amour suprême,
Elle fait des petits poèmes
Et Rousseau fit un grand roman !

Àrendre heureux l'objet de mes amours,
Dieux, employez votre pouvoir suprême :
Pour son bonheur, faites qu'il m'aime ;
Pour le mien, qu'il m'aime toujours !

Jeune, j'aimai ; le temps de mon bel âge,
Ce temps si court, l'amour seul le remplit ;
Quand j'atteignis la saison d'être sage,
Toujours j'aimai, la raison me le dit ;
Puis l'âge vient et le plaisir s'envole ;
Mais mon bonheur ne s'envole aujourd'hui ;
Car j'aime encore et l'amour me console…
Rien n'aurait pu me consoler de lui !

L'amant que j'adore,
Prêt à me quitter,
D'un instant encore,
Voudrait profiter…
Félicité vaine
Qu'on ne peut saisir,
Trop près de la peine
Pour être un plaisir !

Comtesse de Genlis

Vous aviez un rire enchanté
Au-dessous d'un regard qui brille…
Pourtant, si je n'avais été
Votre arrière-petite-fille,
Malgré, près de vos yeux lilas,

Vos cheveux aux reflets de cuivre,
Sans doute que je n'aurais pas
Écrit votre nom dans ce livre.
Mais… votre grand portrait doré
Éclairait de mille lumières
Mes jeux d'enfance, vous étiez
La grand'mère de ma grand'mère ;
Mon père, encor très fier de vous,
Parlait souvent de vos ouvrages ;
De vos livres pédants et doux
Il feuilletait souvent les pages ;
Ouvrant les Veillées du Château,
Et même vos Œuvres Complètes,
Il lisait quelquefois tout haut ;
Moi, j'écoutais, un peu distraite…

Ah ! comme on saurait mieux parfois
Écouter la voix qui palpite,
Si l'on savait comme les voix,
Sur la terre, se taisent vite !…
Lorsque j'ai voulu réunir
Les plus fameuses poétesses,
J'ai trouvé, dans mon souvenir,
Entre la joie et la tristesse,
Parmi le familier décor
Que vit ma première existence,
Votre nom, que j'entoure encor
D'une étrange reconnaissance…
Car, autour de ce nom fameux,
On sentait flotter tant d'écharpes,
Tant de bouquets, de rubans bleus,
Tant d'accompagnement de harpes,
Tant de vieux jardins disparus,
Tant de souvenirs sans mémoire,
Tant de cœurs trouvés et perdus,

Tant de misère et tant de gloire,
Qu'il a bien fallu qu'à la fin
Je comprenne et je considère
Qu'avec cet air de n'être rien
Qu'un joli portrait de grand'mère,
C'était ce regard insensé,
Plein d'éternelle fantaisie,
Qui m'avait à jamais passé
Le frisson de la poésie !

Deux beaux arbustes d'Italie,
Le jasmin odorant et l'utile oranger,
Pour toujours arrachés de leur terre chérie,
Transplantés dans le Nord sous un ciel étranger,
Et réunis tous deux dans le même verger,
S'entretenaient de leur patrie.
Quoi ! disait le jasmin, n'oublieras-tu jamais
Les champs si fortunés de la douce Ausonie ?
Ami, pourquoi ces vains regrets ?
À quoi sert ta mélancolie ?
Beaucoup moins vieux que toi, je n'ai pas la folie
De me livrer à ce profond chagrin,
Je sais me résigner. Quoi ! faut-il qu'un jasmin
Te surpasse en philosophie ?
Ah ! reprit l'oranger, tu peux sans nul effort
Et même sans raison te soumettre à ton sort ;

Tandis que je gémis, tu parles comme un sage,
Mais tu ne souffres pas ; car à ton heureux âge
Le passé n'a laissé qu'un léger souvenir,
Le présent se confond dans un long avenir
Embelli des erreurs de la douce espérance :
Ce tems n'est plus pour moi, la triste expérience
Ne sait plus espérer et ne peut que prévoir !
Crois-moi, c'est un malheur plus grand que l'on ne pense,
Le clairvoyant voit tout en noir.

Ô ! quand perdrai-je la mémoire
De ces paisibles jours de bonheur et de gloire
Écoulés pour moi sans retour !
Alors d'un fortuné bocage,
L'utile ornement de l'amour,
J'attirais près de moi les oiseaux d'alentour ;
Pour eux de mes rameaux étendant le feuillage,
Je leur prodiguois mon ombrage,
Je leur offrois et des fruits et des fleurs.
Combien je trouvois de douceurs
Dans leur tendre et brillant ramage !...
Aujourd'hui, loin de mon pays,
Privé de sève, je languis ;
Tout arbre transplanté sèche ou devient stérile.
Je ne murmure point de l'état où je suis ;
Mais du moins qu'il me soit permis
De m'affliger d'être inutile.

Dans une rue un jeune enfant,
Suivi de près par son pédant,
S'arrête tout à coup et tressaille de joie !

Une figue à ses pieds !... ô quelle douce proie !
Une figue bien grosse et bien mûre... l'enfant
S'en saisit précipitamment ;
Lors le mentor avec sagesse
Lui tint ce discours éloquent :
Que faites-vous, quelle bassesse !
Quoi ! ne vous souvenez-vous plus
Qu'une des plus belles vertus
Est la prudente tempérance,
Et que pour tout être qui pense,
La gourmandise est un vice honteux,
Aussi plat qu'il est odieux !
Quoi ! pour vous corriger, vainement je travaille !...
Après ce beau sermon le pédant arracha

À ce pauvre enfant sa trouvaille,
Et tout aussitôt la mangea.
Combien d'instituteurs, pareils à celui-là !
Ce trait falot nous fournit matière ample
À réfléchir comme Élien le dit.
Un très grand sens se trouve en ce récit :
Que fait la leçon sans l'exemple ?

Un jeune oiseau perché sur un prunier
Vit tout à coup un amandier :
Le bel arbre ! dit-il ; et quel charmant feuillage !
Allons goûter ses fruits, je gage
Qu'ils sont mûrs et délicieux.

Àces mots, fendant l'air d'un vol impétueux,
L'oiseau bientôt, ainsi qu'il le désire,
Se trouve transporté sur l'arbre qu'il admire,
Lors aux amandes s'attachant,
Il veut les entamer, mais inutilement,
Et de son bec en vain il épuise la force.
Ce fruit, dit-il, est sec, amer et dégoûtant.
Ne nous étonnons pas de son raisonnement,
Il ne jugeait que sur l'écorce.

Faite pour Madame de Valence, dans l'année 1796, en lui envoyant une miniature représentant un emblème de l'espérance

De ma sévère patrie
Je respecte les décrets,
Ainsi que ma Pulchérie,
Je souscris à ses arrêts.
Obéissante victime
Sans plainte et non sans regrets,
Puisqu'une lettre est un crime,
Je n'en écrirai jamais.
Mais les arts chers à la France

N’ont point de nouvelles lois ;
Grâce au ciel, nulle sentence
Ne les prive de leurs droits.
Et l’aimable poésie,
L’art d’Apelle et de Zeuxis,
Les doux sons de l’harmonie
Ne peuvent être proscrits.

Quoi ! le chantre de la Thrace
Sut pénétrer chez les morts,
Pluton même lui fit grâce
En faveur de ses accords.
Son audace fut extrême,
Elle ne m’étonne pas ;
Car pour revoir ce que j’aime,
Je braverais le trépas.
Ah ! d’un destin si propice,
Puis-je espérer la douceur ?
Non, de l’époux d’Eurydice
Je n’ai point l’art enchanteur.
Mais il dut gagner Cerbère
Et l’inflexible nocher…
Français, est-on téméraire
Lorsqu’on cherche à vous toucher ?
Ô toi, chère Pulchérie,
Reçois cet emblème heureux,
Et que ton âme attendrie
S’unisse à moi par ses vœux.
Malgré la dure défense,
Dont mon cœur est si blessé,
Je puis t’offrir l’espérance,
Le seul bien qu’on m’ait laissé !
Fais-moi rendre la patrie
Où je te donnai le jour,
Dans cette terre chérie,

Presse mon heureux retour :
C'est là que je te vis naître,
J'y veux avoir mon tombeau ;
Ô mon enfant ! il doit être
Aux lieux où fut ton berceau !

Je fus victime de l'envie
Et de l'affreuse calomnie ;
Et cependant sans fiel, sans haine et sans courroux,
J'ai souffert l'injustice et terminé ma vie…
De mes travaux, objets si doux,
Vous, dont je dépeignis les jeux et l'innocence,
Vous, dont j'ose espérer de la reconnaissance,
Sur cette tombe, Enfans, arrêtez-vous ;
À vos cœurs ingénus elle doit être chère,
Jetez-y quelques fleurs, et gravez sur la pierre
Ces mots : Elle a su sans effort
Aimer et pardonner, et se soumettre au sort.

Adélaïde Dufrénoy

Sous un ciel mal ensoleillé,
D'abord sa vie est assez triste,
Car son mari, pauvre greffier,
Devient aveugle ; elle l'assiste ;
Et c'est elle, patiemment,
Qui, de son aimable écriture,
Transcrit les arrêts, jugements
Et tous actes de procédure.
Pourtant, elle trouve le temps,
Dans l'étude aux murs de tristesse,
D'écrire d'aimables romans
Pour l'enfance et pour la jeunesse.
Et puis la voici veuve un jour…

Et, dans un déjeuner champêtre,
Elle rencontre enfin l'amour
Qu'elle attendait sans le connaître.
Cet amant, qu'apporte l'été,
C'est Fontanes, le grand Fontanes,
Maître de l'Université…
L'ombre tremblante d'un platane

Rapproche leurs fronts amoureux…
Et voici qu'elle est son amie
Juste alors qu'il fait son fameux
Poème sur l'astronomie…
Un astronome pour amant
C'est un amant plein de ressource ;
Mais qui vous quitte brusquement
Pour Vénus ou pour la grande Ourse…
Près de cet amant qui rêva,
Elle est une muse suprême !
Mais, lorsque Fontanes s'en va,
Elle n'est plus rien qu'elle-même :
Adélaïde Dufrénoy,
Pauvre femme aux brusques alarmes,
Qui passait mille fois par mois
Des pleurs aux chants, du rire aux larmes…
Caprice éternel !… C'est pourquoi
Les pages des dictionnaires
Disent : « Madame Dufrénoy
Avait bien mauvais caractère. »
Et c'est le reproche toujours
Que feront les anthologies
À ce corps bien fait pour l'amour,
À ce cœur mal fait pour la vie…
Hélas ! pour avoir autrefois
Transcrit les torts, les préjudices,

Elle gardait au bout des doigts
L'encre sombre de la Justice ;

Elle savait tous les dessous
De la loi morale et morose :
Qu'on vous prend jusqu'au dernier sou
Sitôt qu'on donne quelque chose ;
Qu'on ne peut jamais se fier
Au rêve qu'on a cru construire,
Et que l'amour est un huissier
Qui prend jusqu'au dernier sourire…

Passer ses jours à désirer
Sans trop sçavoir ce qu'on désire ;
Au même instant rire et pleurer,
Sans raison de pleurer et sans raison de rire ;
Redouter, le matin, et, le soir, souhaiter
D'avoir toujours droit à se plaindre ;
Craindre quand on doit se flatter,
Et se flatter quand on doit craindre ;
Adorer, haïr son tourment ;
À la fois s'effrayer, se jouer des entraves,
Glisser légèrement sur les affaires graves
Pour traiter un rien gravement ;
Se montrer, tour à tour, dissimulé, sincère,
Timide, audacieux, crédule, méfiant ;
Trembler, en tout sacrifiant,
De n'en point encore assez faire ;
Soupçonner les amis qu'on devrait estimer,
Être le jour, la nuit, en guerre avec soi-même :
Voilà ce qu'on se plaint de sentir quand on aime,
Et de ne plus sentir quand on cesse d'aimer.

Princesse de Salm

Son mari étant botaniste,
C'est sans doute, au bord du gazon,
Où, sitôt que le rêve existe,
Il interroge la raison,
Qu'elle dut contracter, sans trêve,
Cette habitude assurément
De ne pouvoir, au bord du rêve,
Que rêver raisonnablement.
À chaque instant, la raison brille
Parmi ses ouvrages divers :
Que ce soit son drame Camille,
Ou bien ses Épîtres en vers,
Ses essais sur l'Indépendance
Ou sur la Rime, c'est toujours
Avec la raison qu'elle pense,
Et même en pensant à l'amour.
Si bien qu'un soir, sur un programme,
Un journaliste admirateur
La nomma « le Boileau des Femmes »…
Était-ce vraiment très flatteur ?

. . . . . .
Cher Boileau, je voudrais vous dire
Ce que je pense exactement :
J'adore votre bon sourire
Et votre simple jugement.
Autrefois, sur les bancs rustiques
De mon vieux couvent de Neuilly,
Votre fameux Art Poétique
Me laissait les yeux éblouis…
Vos vers me chantaient dans la tête
Avec un air de clavecin,
Je voyais le beau jour de fête…

La bergère et le pré voisin…
J'évoquais l'innocente idylle
Tremblante sous les arbres verts…
Et tous les beaux conseils utiles
Pour ceux qui s'expliquent en vers…
Mais, malgré votre bon sourire
Et votre rêve si sensé,
Et malgré tout ce qu'on peut dire,
Et tout ce qu'on pourrait penser,
Je suis sûre que vous, dont l'âme
Avait tant de grâce et de goût,
Vous préféreriez qu'une femme
Ne vous ressemblât pas du tout !

Le drame de la vie, hélas ! est peu de chose…
Au drame de la scène on peut le comparer :
Jusques au dénoûment jamais on n'y repose ;
Bien ou mal, pauvre ou riche, on doit y figurer.
Au premier acte, on naît ; avec peine on s'avance
À travers mille écueils vers un but ignoré.
Au second, on s'éclaire, on pressent l'existence ;
À de vagues désirs on est déjà livré.
Au troisième, emporté par une aveugle ivresse,
Par le monde, l'amour, les renaissants plaisirs,
On ose, on brave tout, on s'égare sans cesse,
On s'apprête souvent d'éternels repentirs.
Au quatrième, las de vaines jouissances,
Le cœur d'autres besoins, d'autres feux se remplit ;
L'orgueil, l'ambition, leurs transports, leurs souffrances
Viennent tout remplacer… Cependant on vieillit.
Au cinquième arrivé, le corps, l'esprit s'affaisse,
Chaque jour, chaque instant voit briser un lien ;
On pense, on parle encor… mais la toile se baisse…
Le spectacle finit, et l'homme n'est plus rien !

Marquise de Travanet

Elle n'a fait qu'une chanson
Mais, la chanson, c'est « Pauvre Jacques ».
Ce n'est rien qu'un tendre frisson,
Rien qu'une plainte élégiaque ;
Ce n'est rien qu'au bord d'un buisson
Un cœur que l'absence détraque ;
Elle n'a fait qu'une chanson
Mais, la chanson, c'est « Pauvre Jacques ».
D'autres chantent à l'unisson,
De leur voix paradisiaque,
Cent mille poèmes dont chaque
Semble une éternelle leçon…
Elle n'a fait qu'une Chanson !

Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi,
Je ne sentais pas ma misère ;
Mais à présent que tu vis loin de moi,
Je manque de tout sur la terre.
Quand tu venais partager mes travaux,
Je trouvais ma tâche légère.
T'en souvient-il ? tous les jours étaient beaux…
Qui me rendra ce temps prospère ?
Quand le soleil brille sur nos guérets,
Je ne puis souffrir la lumière ;
Et, quand je suis à l'ombre des forêts,
J'accuse la nature entière…
Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi,
Je ne sentais pas ma misère ;
Mais, à présent que tu vis loin de moi,
Je manque de tout sur la terre !

Marceline Desbordes-Valmore

Je crois que j'ai compris ce cœur mélancolique
Dans sa grâce parfaite et son total frisson,
Le jour où j'ai touché la petite relique
Où ce cœur chante encore un peu de sa chanson.
Un de tous ces amants qu'elle séduit quand même
Avec des yeux depuis si longtemps refermés,
Un de ces amoureux désespérés qui l'aiment
Pour la manière dont un autre fut aimé,
Me dit : « Voyez cela. Tournez ces quelques pages.
C'est un petit cahier qu'elle emporta jadis
Et qu'elle conserva tout le temps d'un voyage…
C'était probablement en mil huit cent vingt-six, —
Traversant l'Italie en vieille diligence,
Elle avait dans sa main cet humble confident :
Et ce petit cahier connut le cœur immense
Qui demeurait plus frais de rester plus ardent.
Elle notait dessus toutes sortes de choses,
C'est un effeuillement continu de son cœur ;
Tenez, voici des vers ! et voici de la prose !
Et cette tache, ici, pourrait bien être un pleur…

Regardez ! regardez !… » Pauvre cahier de toile,
Qui faisait dans mes doigts semblant de palpiter.
Je le tenais comme l'on tiendrait une étoile
Sans oser regarder trop loin dans sa clarté…
Mais, dès que je l'ouvris, la charmante écriture
M'apparut tout à coup comme un portrait vivant :
Des vers… des vers toujours… Merveilleuse lecture !…
Je tourne… un vers encor… Je tourne… et, brusquement
Je vois — fut-il jamais chanson plus émouvante
Dans sa faiblesse humaine et sa fragilité —
Entre deux vers plus beaux que deux oiseaux qui chantent
Un cheveu noir scellé d'un pain à cacheter.

Car, pour partir au loin et pour un long voyage,
Parmi l'éclair du jour et l'angoisse du soir,
— Le cœur a bien le droit de choisir un bagage —
Marceline emportait un petit cheveu noir !
⁂

Éternelle, vivante aux mains ensevelies,
Que je l'aime d'avoir eu ce geste enfantin !
D'autres emporteraient, partant pour l'Italie,
Des voiles vaporeux pour charmer le matin ;
Des escarpins pointus pour étonner les routes,
Des diamants tremblants pour éclairer le soir ;
L'une aurait un collier, l'autre une aigrette ; et toutes
Auraient deux éventails, au moins, et trois miroirs…
Mais elle ! qui ne sut jamais être coquette,
Elle qui ne daigna consentir à porter,

Comme ornements brillants sur sa pensive tête,
Que les quatre cent trente astres des nuits d'été ;
Elle qui n'éclairait ses ombrelles légères
Que de la pâle main qui les tenait au jour ;
Elle qui se faisait un chagrin de bergère
En relisant cent fois une lettre d'amour ;
Elle qui frissonnait comme une jeune plante ;
Elle qui ne mettait, comme poudre de riz,
Que la chère pâleur dont une âme brûlante
Signe sincèrement tous les mots qu'elle dit…
Le jour où cette diligence vint la prendre
Pour l'emporter au loin vers le pays des fleurs,
Comme il fallait toujours que son cœur fier et tendre
Finît par être fou pour que ce fût son cœur,
Elle voulut jeter, d'une âme encor grisée,
La possibilité d'un suprême lien
Entre les marronniers de nos Champs-Élysées,
Et les sombres cyprès des champs italiens ;
Et c'est ainsi, qu'allant vers ce grand paysage

Où quelquefois le jour a la beauté du soir,
— Le cœur a sa façon de partir en voyage —
Marceline emporta ce petit cheveu noir !
⁂

Et, lorsque je revois la folie enfantine
Qui, de ce cheveu noir, orna ce blanc feuillet,
Voici que je suis prête à pleurer, Marceline,
Devant ce petit geste où je me reconnais…

Toi, tu l'avais encor l'âme faible et ravie,
L'âme que nous avons toutes à dix-sept ans,
Mais que sévèrement nous confisque la vie
Pour ne nous la prêter que huit jours au printemps…
Et ce petit cheveu — sombre corde de lyre —
Qui s'allonge et qui semble, entre les autres vers,
Un vers écrit trop fin pour qu'on puisse le lire…
Je dis que ce cheveu toucherait l'univers.
Car il explique bien ton émoi, ta faiblesse,
Ta rage d'emporter un morceau de bonheur,
Et cette odeur d'oiseau palpitant que tu laisses
Sur tous les sentiments où se posait ton cœur.
Car c'est encor ton cœur qui crie à la Nature :
« Oui, la création, je l'adore en tous points ;
Mais, d'un plus fol amour, j'aime la créature… »
Car c'est toujours ton cœur qui va toujours plus loin.
Toi, tu voulais trouver des soupirs dans la brise,
Serrer le temporaire en goûtant l'éternel,
Et tu ne pouvais pas te passer, à Venise,
D'un petit cheveu noir pour voir le bleu du ciel !

J'ai voulu, ce matin, te rapporter des roses ;
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes
Que les nœuds trop serrés n'ont pu les contenir ;
Les nœuds ont éclaté ! Les roses, envolées,
Dans le vent, à la mer s'en sont toutes allées,

Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir.
La vague en a paru rouge et comme enflammée.
Ce soir ma robe encore en est toute embaumée.
Respires-en sur moi l'odorant souvenir.

Viens, mon cher Olivier, j'ai deux mots à te dire,
Ma mère l'a permis ; ils te rendront joyeux.
Eh bien ! je n'ose plus. Mais, dis-moi, sais-tu lire ?
Ma mère l'a permis, regarde dans mes yeux.
Voilà mes yeux baissés. Dieu ! que je suis confuse !
Mon visage a rougi ; vois-tu, c'est la pudeur.
Ma mère l'a permis, ce sera ton excuse ;
Pendant que je rougis, mets ta main sur mon cœur.

Que ton air inquiet me tourmente et me touche !
Ces deux mots sont si doux ! mon cœur les dit si bien !
Tu ne les entends pas, prends-les donc sur ma bouche,
Je fermerai les yeux, prends, mais ne m'en dis rien.

Pour trouver le bonheur, je me ferai bergère :
Le bonheur est aux champs, s'il existe pour moi.
Oui, du temps, au hameau, la course est plus légère ;
La veillée est paisible, et la nuit sans effroi ;
Le laboureur, couché sous son toit de fougère,
Ne dormirait pas mieux sur l'oreiller d'un roi.
D'un simple ajustement j'ai déjà fait l'emplette,
On ressemble au Plaisir, sous un chapeau de fleurs ;
Les prés m'en offriront pour garnir ma houlette ;
On n'y forcera point mon choix pour leurs couleurs ;
J'y mêlerai le lys à l'humble violette,
Sans crainte qu'un bouquet me prépare des pleurs.
Des moutons, un bélier, deux agneaux et leur mère,
Composeront ma cour, mon empire et mon bien ;
L'écho me distraira d'une douce chimère
Que je veux oublier, aussi je n'en dis rien ;
Et pour me suivre aux bois, où je suis étrangère,

Il me faudrait encore… il me faudrait un chien.
Que le chien d'Olivier paraît tendre et fidèle !
Sous sa garde un troupeau bondirait sans danger.
Mais des maîtres son maître est, dit-on, le modèle ;

Àle quitter pour moi je n'ose l'engager…
Ah ! pour ne pas détruire une amitié si belle,
Je voudrais qu'Olivier se fît aussi berger !

Veux-tu l'acheter ?
Mon cœur est à vendre.
Veux-tu l'acheter,
Sans nous disputer ?
Dieu l'a fait d'aimant ;
Tu le feras tendre ;
Dieu l'a fait d'aimant
Pour un seul amant !
Moi, j'en fais le prix ;
Veux-tu le connaître ?
Moi, j'en fais le prix ;
N'en sois pas surpris.
As-tu tout le tien ?
Donne ! et sois mon maître.
As-tu tout le tien,
Pour payer le mien ?
S'il n'est plus à toi,
Je n'ai qu'une envie ;
S'il n'est plus à toi,
Tout est dit pour moi.

Le mien glissera
Fermé dans la vie ;
Le mien glissera,
Et Dieu seul l'aura !
Car, pour nos amours,
La vie est rapide ;

Car, pour nos amours,
Elle a peu de jours.
L'âme doit courir
Comme une eau limpide ;
L'âme doit courir,
Aimer ! et mourir.

Sans signer ma tristesse, un jour, au seul que j'aime
J'écrivis en secret : « Elle attend, cherche-la !
Devine qui t'appelle et réponds : « Me voilà ! »
Et quand il apparut, quand j'accourais moi-même,
Quand je retins le cri d'un bonheur plein d'effroi,
Il n'a pas dit : « C'est elle ! » il n'a pas dit : « C'est toi ! »
Sans me nommer, craintive en livrant mes alarmes,
J'écrivis : « J'ai pleuré ; je pleure… C'est pour vous :
Que l'amour vous éclaire et demeure entre nous ! »
Et quand il vit mes veux encor voilés de larmes.
Quand il toucha ma main qui lui rendait ma foi,
Il n'a pas dit : « C'est elle ! » il n'a pas dit : « C'est toi ! »

Sans dire : « C'était moi ! » je m'enfuis ; je succombe.
Bientôt je n'aurai plus de secret à cacher.
S'il rêve alors au nom qui courut le chercher,
Il le devinera peut-être sur ma tombe ;
Et, soulevant enfin ma vie avec effroi.
Qu'il dise au moins : « C'est elle ! Ô pitié ! c'était toi ! »

Ne t'en va pas, reste au rivage ;
L'amour le veut, crois-en l'amour.
La mort sépare tout un jour :
Tu fais comme elle ; ah ! quel courage !
Vivre et mourir au même lieu ;
Dire : au revoir ; jamais adieu.
Quitter l'amour pour l'opulence !
Que faire seul avec de l'or ?
Si tu reviens, vivrai-je encor ?

Entendras-tu dans mon silence ?
Vivre et mourir au même lieu ;
Dire : au revoir ; jamais adieu.
Leur diras-tu : Je suis fidèle ?
Ils répondront : Cris superflus ;
Elle repose et n'entend plus.
Le ciel du moins eut pitié d'elle !
Vivre et mourir au même lieu ;
Dire : au revoir ; jamais adieu !

Mon saint amour ! mon cher devoir !
Si Dieu m'accordait de te voir,
Ton logis fût-il pauvre et noir,
Trop tendre pour être peureuse,
Emportant ma chaîne amoureuse,
Sais-tu bien qui serait heureuse ?
C'est moi. Pardonnant aux méchants,
Vois-tu ! les mille oiseaux des champs
N'auraient mes ailes ni mes chants !
Pour te rapprendre le bonheur,
Sans guide, sans haine, sans peur,
J'irais m'abattre sur ton cœur,
Ou mourir de joie à ta porte.
Ah ! si vers toi Dieu me remporte,
Vivre ou mourir pour toi, qu'importe ?
Mais non ! rendue à ton amour,
Vois-tu ! je ne perdrais le jour
Qu'après l'étreinte du retour.
C'est un rêve ! Il en faut ainsi
Pour traverser un long souci,
C'est mon cœur qui bat : le voici,
Il monte à toi comme une flamme !
Partage ce rêve, ô mon âme !
C'est une prière de femme,
C'est mon souffle en ce triste lieu,

C’est le ciel depuis notre adieu :
Prends ! car c’est ma croyance en Dieu !

« Veux-tu recommencer la vie,
Femme, dont le front va pâlir ?
Veux-tu l’enfance, encor suivie
D’anges enfants pour l’embellir ?
Veux-tu les baisers de ta mère
Échauffant tes jours au berceau ?
— Quoi ! mon doux Éden éphémère ?
Oh ! oui, mon Dieu ! c’était si beau !
— Sous la paternelle puissance,
Veux-tu reprendre un calme essor,
Et dans des parfums d’innocence
Laisser épanouir ton sort ?
Veux-tu remonter le bel âge,
L’aile au vent comme un jeune oiseau ?
— Pourvu qu’il dure davantage,
Oh ! oui, mon Dieu ! c’était si beau !
— Veux-tu rapprendre l’ignorance
Dans un livre à peine entr’ouvert ?
Veux-tu ta plus vierge espérance,
Oublieuse aussi de l’hiver ?
Tes frais chemins et tes colombes,
Les veux-tu jeunes comme toi ?
— Si les chemins n’ont plus de tombes,
Oh ! oui, mon Dieu ! rendez-les-moi !

— Reprends donc de ta destinée
L’encens, la musique, les fleurs,
Et reviens, d’année en année,
Au temps qui change tout en pleurs.
Va retrouver l’amour, le même !
Lampe orageuse, allume-toi !
— Retourner au monde où l’on aime ?…
Ô mon Sauveur ! éteignez-moi ! »

Quoi ! vous voulez savoir le secret de mon sort ?
Ce que j'en peux livrer ne vaut pas qu'on l'envie :
Mon secret, c'est mon cœur ; ma souffrance, la vie ;
Mon effroi, l'avenir, si Dieu n'eût fait la mort !

Entrez, mes souvenirs, ouvrez ma solitude !
Le monde m'a troublée ; elle aussi me fait peur.
Que d'orages encore et que d'inquiétude
Avant que son silence assoupisse mon cœur !
Je suis comme l'enfant qui cherche après sa mère,
Qui crie, et qui s'arrête effrayé de sa voix.
J'ai de plus que l'enfant une mémoire amère :
Dans son premier chagrin, lui, n'a pas d'autrefois.

Entrez, mes souvenirs, quand vous seriez en larmes,
Car vous êtes mon père, et ma mère, et mes cieux !
Vos tristesses jamais ne reviennent sans charmes ;
Je vous souris toujours en essuyant mes yeux.
Revenez ! vous aussi, rendez-moi vos sourires,
Vos longs soleils, votre ombre, et vos vertes fraîcheurs,
Où les anges riaient dans nos vierges délires,
Où nos fronts s'allumaient sous de chastes rougeurs.
Dans vos flots ramenés quand mon cœur se replonge,
Ô mes amours d'enfance ! ô mes jeunes amours !
Je vous revois couler comme l'eau dans un songe,
Ô vous, dont les miroirs se ressemblent toujours !

Qui me rendra ces jours où la vie a des ailes
Et vole, vole ainsi que l'alouette aux cieux,
Lorsque tant de clarté passe devant ses yeux
Qu'elle tombe éblouie au fond des fleurs, de celles
Qui parfument son nid, son âme, son sommeil,
Et lustre son plumage ardé par le soleil !
Ciel ! un de ces fils d'or pour ourdir ma journée,
Un débris de ce prisme aux brillantes couleurs !

Au fond de ces beaux jours et de ces belles fleurs,
Un rêve où je sois libre, enfant, à peine née !

Quand l'amour de ma mère était mon avenir ;
Quand on ne mourait pas encor dans ma famille ;
Quand tout vivait pour moi, vaine petite fille ;
Quand vivre était le ciel, ou s'en ressouvenir !
Quand j'aimais sans savoir ce que j'aimais, quand l'âme
Me palpitait heureuse, et de quoi ? Je ne sais ;
Quand toute la nature était parfum et flamme,
Quand mes deux bras s'ouvraient devant ces jours passés !

Une autre le verra, tendre et triste auprès d'elle,
Vivre de ses regards, frissonner de sa voix,
Lui demander la mort s'il la croit infidèle,
Et, s'il se croit aimé, ce qu'il fut une fois ;
Ce qu'il est, quand mes yeux lui promettent mon âme,
Quand le doute et l'espoir l'approchent de mon cœur ;
Quand il cherche un serment dans mes baisers de flamme
Quand il ne doute plus, soumis par le bonheur.
Le bonheur s'enfuira, ses ailes sont rapides ;
Le jour nous pleurerons, sans nous calmer le soir :
Cet adieu suspendu sur nos têtes timides,
Il nous aura brisés du même désespoir.
Et comme moi, longtemps malheureux et fidèle,
Quand il aura souffert tout ce qu'il peut souffrir,
Une autre le verra tendre et triste près d'elle…
Mon Dieu ! que de pensers consolent de mourir !

Ma demeure est haute,
Donnant sur les cieux ;
La lune en est l'hôte
Pâle et sérieux.
En bas que l'on sonne,
Qu'importe aujourd'hui ?
Ce n'est plus personne

Quand ce n'est pas lui !
Aux autres cachée,
Je brode mes fleurs ;
Sans être fâchée,
Mon âme est en pleurs ;
Le ciel bleu sans voiles,
Je le vois d'ici ;
Je vois les étoiles,
Mais l'orage aussi !
Vis-à-vis la mienne
Une chaise attend :
Elle fut la sienne,
La nôtre un instant ;
D'un ruban signé,
Cette chaise est là,
Toute résignée,
Comme me voilà !

N'écris pas ! Je suis triste et je voudrais m'éteindre ;
Les beaux étés, sans toi, c'est l'amour sans flambeau.
J'ai refermé mes bras qui ne peuvent t'atteindre ;
Et, frapper à mon cœur, c'est frapper au tombeau.
N'écris pas !
N'écris pas ! N'apprenons qu'à mourir à nous-mêmes ;
Ne demande qu'à Dieu… qu'à toi si je t'aimais.
Au fond de ton silence écouter que tu m'aimes,
C'est entendre le ciel sans y monter jamais.
N'écris pas !
N'écris pas ! Je le crains ; j'ai peur de ma mémoire ;
Elle a gardé ta voix qui m'appelle souvent.
Ne montre pas l'eau vive à qui ne peut la boire.
Une chère écriture est un portrait vivant.
N'écris pas !
N'écris pas ces deux mots que je n'ose plus lire :
Il semble que ta voix les répand sur mon cœur,

Que je les vois briller à travers ton sourire ;
Il semble qu'un baiser les répand sur mon cœur.
N'écris pas !

Vous aviez mon cœur,
Moi, j'avais le vôtre ;
Un cœur pour un cœur :
Bonheur et malheur !
Le vôtre est rendu,
Je n'en ai plus d'autre ;
Le vôtre est rendu,
Le mien est perdu !
La feuille et la fleur
Et le fruit lui-même,
La feuille et la fleur,
L'encens, la couleur,
Qu'en avez-vous fuit,
Mon maître suprême,
Qu'en avez-vous fait,
De ce doux bienfait ?
Comme un pauvre enfant
Quitté par sa mère,
Comme un pauvre enfant
Que rien ne défend,

Vous me laissez là
Dans ma vie amère,
Vous me laissez là
Et Dieu voit cela !
Savez-vous qu'un jour
L'homme est seul au monde ?
Savez-vous qu'un jour
Il revoit l'amour ?
Vous appellerez,
Sans qu'on vous réponde ;
Vous appellerez,

Et vous songerez !…
Vous viendrez rêvant
Sonner à ma porte ;
Ami, comme avant,
Vous viendrez rêvant.
Et l'on vous dira :
« Personne !… Elle est morte »
On vous le dira…
Mais qui vous plaindra ?

De l'ardente cigale
J'eus le destin,
Sa récolte frugale
Fait mon festin.
Mouillant mon seigle à peine
D'un peu de lait,
J'ai glané graine à graine
Mon chapelet.
« J'ai chanté comme j'aime
Rire et douleurs ;
L'oiseau des bois lui-même
Chante des pleurs ;
Et la sonore flamme,
Symbole errant,
Prouve bien que toute âme
Brûle en pleurant.
« Puisque Amour vit de charmes
Et de souci,
J'ai donc vécu de larmes,
De joie aussi.
À présent, que m'importe !
Faite à souffrir,
Devant, pour être morte,
Si peu mourir. »

La chanteuse penchée
Cherchait encor
De la moisson fauchée
Quelque épi d'or,
Quand l'autre Moissonneuse,
Forte en tous lieux,
Emporta la glaneuse
Chanter aux cieux !

Madame Amable Tastu

Ayant d'une tendresse étrange
Et qui vient peut-être de loin,
Fidèlement aimé les anges
Dont l'âme humaine a tant besoin,
Comment donc serais-je capable
De résister à la vertu
De cette poétesse aimable
Qui se nomme Amable Tastu ?
Non seulement on nous assure
Que vers neuf ans — presque un bébé ! —
Elle commença ses lectures
Par l'Homère de Bitaubé ;
Non seulement son front de nacre,
Qui pâlissait sur tant de vers,
Abrita « Les Oiseaux du Sacre »
Qui volèrent sur l'univers ;
Non seulement son âme neuve
N'épuisa jamais sa clarté ;
Et non seulement Sainte-Beuve
Désira la complimenter,

Mais c'est elle, certain Dimanche,
Qui composa pour notre bien,

La cantilène bleue et blanche
Qui s'appelle L'Ange gardien.
Dans tous les Trésors Poétiques
On voit ce poème charmant
Mêlant sa petite musique
À de grands accompagnements.
Près de Musset, de La Fontaine,
De Lamartine et de Hugo,
Il est là, respirant à peine,
Entre le Chêne et le Roseau…
Et ma mémoire la première
Avait retenu son frisson,
Car c'était presque une prière
Et c'était presque une chanson !

Veillez sur moi quand je m'éveille,
Bon ange, puisque Dieu l'a dit ;
Et chaque nuit, quand je sommeille,
Penchez-vous sur mon petit lit.
Ayez pitié de ma faiblesse,
À mes côtés marchez sans cesse,
Parlez-moi le long du chemin ;
Et, pendant que je vous écoute,
De peur que je ne tombe en route,
Bon ange, donnez-moi la main.

Déjà la rapide journée
Fait place aux heures du sommeil,
Et, du dernier fils de l'année,
S'est enfui le dernier soleil.
Près du foyer, seule, inactive,
Livrée aux souvenirs puissants,
Ma pensée erre, fugitive,
Des jours passés aux jours présents.

Ma vue au hasard arrêtée,
Longtemps de la flamme agitée
Suit les caprices éclatants,
Ou s'attache à l'acier mobile
Qui compte, sur l'émail fragile,
Les pas silencieux du temps.
Un pas encore, encore une heure,
Et l'année aura, sans retour,
Atteint sa dernière demeure ;
L'aiguille aura fini son tour.
Pourquoi de mon regard avide
La poursuivre aussi tristement,
Quand je ne puis d'un seul moment
Retarder sa marche rapide ?
Du temps qui vient de s'écouler
Si quelques jours pouvaient renaître,
Il n'en est pas un seul, peut-être,
Que ma voix daignât rappeler !
Mais des ans la fuite m'étonne ;
Leurs adieux oppressent mon cœur ;
Je dis : c'est encore une fleur
Que l'âge enlève à ma couronne
Et livre au torrent destructeur.
C'est une ombre ajoutée à l'ombre
Qui déjà s'étend sur mes jours ;
Un printemps retranché du nombre
De ceux dont je verrai le cours !

Écoutons !... le timbre sonore
Lentement frémit douze fois ;
Il se tait... je l'écoute encore,
Et l'année expire à sa voix.
C'en est fait : en vain je l'appelle,
Adieu !...
Adieu !... Salut, sa sœur nouvelle,

Salut ; quels dons chargent ta main ?
Quel bien nous apporte ton aile ?
Quels beaux jours dorment dans ton sein ?
Que dis-je ?… à mon âme tremblante
Ne révèle point tes secrets.
D'espoir, de jeunesse, d'attraits,
Aujourd'hui tu parais brillante,
Et ta course insensible et lente
Peut-être amène les regrets.
Ainsi chaque soleil se lève,
Témoin de nos vœux insensés ;
Ainsi toujours son cours s'achève,
En entraînant, comme un vain rêve,
Nos vœux déçus et dispersés.
Mais l'espérance fantastique,
Répandant sa clarté magique
Dans la nuit du sombre avenir,
Nous guide d'année en année
Jusqu'à l'aurore fortunée
Du jour qui ne doit pas finir !

Comtesse d'Aulnoy et Comtesse de Ségur

Il me semble, sous des feuillages,
Les voir, au bord d'un beau chemin,
Toutes deux tenant des images,
Toutes deux se tenant la main.
C'est elles, au bord de la vie,
Qui mirent tant de merveilleux
Et toutes ces imageries
Qui nous restèrent dans les yeux ;
C'est elles qui, dans un mensonge,
Enveloppaient tout l'avenir ;

Elles nous ont appris le songe…
Comment ne pas s'en souvenir ?
Comment effacer une branche
De ces grands bois miraculeux
Où parlait une chatte blanche ?
Où discourait un oiseau bleu ?

Quelle forêt est plus dorée
Que cette forêt de l'amour,
Où la princesse Désirée
Redevenait biche le jour ?
Quelle valse, dans l'existence,
Peut voir un si petit soulier
Que ceux de Cendrillon qui danse ?…
Et peut-on jamais oublier
La charmante philosophie
De cet univers plein de fleurs
Où l'incorrigible Sophie
Souriait sur tant de malheurs, —
Et cet âne, couvert de gloire
Qui, sous le nom de « Cadichon »,
Prétendit laisser des Mémoires
Comme le Duc de Saint-Simon !

⁂

Ces livres, qui nous faisaient vivre
Au milieu d'un monde enchanté,
C'était un peu plus que des livres :
C'était des rêves en papier…
Ces livres, sur lesquels on pense
Quand on ne pense pas encor,
C'était, au bord de l'existence,
Tout l'impossible pour décor…

Quelle auréole littéraire
Peut valoir leur geste émouvant :

Je les ai reçus de ma mère
Pour les donner à mes enfants…
Et je crois qu'à travers la vie
Ils nous accompagnent toujours
Dans les maisons, dans les prairies,
Dans les saisons, dans les amours…
C'est encore un peu de lumière,
C'est un peu du passé tremblant
Qui ne veut pas se laisser faire…
Et je crois éternellement
Que le monde de la pensée
Se divise en deux grands états :
Ceux qui croient aux Contes de Fées,
Et tous les fous qui n'y croient pas !

C'est toi, triste et funeste envie,
Qui causes les maux des humains,
Et qui, de la plus belle vie,
Troubles les jours les plus sereins.
C'est toi qui, contre Gracieuse,
De l'indigne Grognon animas le courroux ;
C'est toi qui conduisis les coups
Qui la rendirent malheureuse.
Hélas ! quel eût été son sort
Si de son Percinet la constance amoureuse
Ne l'avait tant de fois dérobée à la mort !
Il méritait la récompense
Que reçut enfin son ardeur.
Lorsque l'on aime avec constance,
Tôt ou tard on se voit dans un parfait bonheur.

(Gracieuse et Percinet.)

Si par hasard un malheureux
Te demande ton assistance,
Ne lui refuse point un secours généreux :

Un bienfait tôt ou tard reçoit sa récompense.
Quand Avenant, avec tant de bonté,
Servait carpe et corbeau ; quand jusqu'au hibou même,
Sans être rebuté de sa laideur extrême,
Il conservait la liberté ;
Aurait-on pu jamais le croire
Que ces animaux quelque jour
Le conduiraient au comble de la gloire,
Lorsqu'il voudrait du roi servir le tendre amour ?
Malgré tous les attraits d'une beauté charmante,
Qui commençait pour lui de sentir des désirs,
Il conserve à son maître, étouffant ses soupirs,
Une fidélité constante.
Toutefois, sans raison, il se voit accusé :
Mais quand à son bonheur il paraît plus d'obstacle,
Le ciel lui devait un miracle,
Qu'à la vertu jamais le ciel n'a refusé.

(La Belle aux cheveux d'or.)

Qu'est devenu cet heureux tems
Où par le pouvoir d'une fée
L'innocence était délivrée
Des périls les plus évidens ?

Par le secours puissant d'un chapeau, d'une rose,
On voyait arriver mainte métamorphose.
Voyant tout, et sans être vu,
Un mortel parcourait le monde,
Et trouvait dans les airs un chemin inconnu.
Léande possédait une rose féconde,
Qui versait dans ses mains, au gré de ses désirs,
Un métal précieux d'où naissent les plaisirs.
Par le pouvoir d'une seconde,
D'une santé parfaite il goûtait la douceur :
La troisième, à mon sens, était moins désirable ;

D'un objet qu'il aimait il découvrait le cœur,
Il savait s'il brûlait d'une ardeur véritable,
Ou si c'était un feu trompeur.
Hélas ! sur le fait des maîtresses,
Heureux qui peut être ignorant !
Telle vous comble de caresses,
Qui n'a qu'un amour apparent.

(Le Prince Lutin.)

Le ciel veille pour nous ; et lorsque l'innocence
Se trouve en un pressant danger,
Il sait embrasser sa défense,
La délivrer et la venger.
À voir la timide Rosette
Ainsi qu'un alcion, dans son petit berceau,
Au gré des vents voguer sur l'eau,
On sent en sa faveur une pitié secrette ;

On craint qu'elle ne trouve une tragique fin
Au milieu des flots abîmée,
Et qu'elle n'aille faire un fort léger festin
À quelque baleine affamée.
Sans le secours du ciel, sans doute elle eût péri.
Frétillon sut jouer son rôle
Contre la morue et la sole,
Et quand il s'agissait aussi
De nourrir sa chère maîtresse.
Il en est bien dans ce tems-ci
Qui voudraient rencontrer des chiens de cette espèce !

(La princesse Rosette.)

Lorsqu'une fée offrait son secours à Brillante,
Qui ne l'était pas trop pour lors,
Elle pouvait d'une beauté charmante
Demander les rares trésors.

C'est une chose bien tentante !
Je n'en veux prendre pour témoins
Que les embarras et les soins
Dont, pour la conserver, le sexe se tourmente.
Mais Brillante n'écouta pas
Le désir séducteur de servir des appas ;
Elle aima mieux avoir l'esprit et l'âme belle.
Les roses et les lys d'un visage charmant,
Comme les autres fleurs, passent en un moment,
Et l'âme demeure immortelle.

(Le Rameau d'or.)

Toute la journée se passa ainsi ; Rosalie souffrait cruellement de la soif.

« Ne dois-je pas souffrir bien plus encore, se disait-elle, pour me punir de ce que j'ai fait souffrir à mon père et à mon cousin ? J'attendrai ici mes quinze ans. »

La nuit commençait à tomber, quand une vieille femme qui passait s'approcha d'elle et lui dit :

« Ma belle enfant, voudriez-vous me rendre le service de me garder cette cassette, qui est bien lourde à porter, pendant que je vais aller près d'ici voir une parente ?

— Volontiers, madame, » dit Rosalie qui était très complaisante.

La vieille lui remit la cassette en lui disant :

« Merci, la belle enfant, je ne serai pas longtemps absente. Ne regardez pas ce qu'il y a dans cette cassette, car elle contient des choses… des choses comme vous n'en avez jamais vu… et comme vous n'en reverriez jamais. Ne la posez pas trop rudement, car elle est en écorce fragile, et un choc un peu rude pourrait la rompre… Et alors vous verriez ce qu'elle contient… Et personne ne doit voir ce qui s'y trouve enfermé. »

Elle partit en disant ces mots. Rosalie posa doucement la cassette près d'elle, et réfléchit à tous les événements qui s'étaient passés. La nuit vint

tout à fait, la vieille ne revenait pas ; Rosalie jeta les yeux sur la cassette, et vit avec surprise qu'elle éclairait la terre autour d'elle.

« Qu'est-ce que c'est, dit-elle, qui brille dans cette cassette ? »

Elle la retourna, la regarda de tous côtés, mais rien ne put lui expliquer cette lueur extraordinaire ; elle la posa de nouveau à terre et dit :

« Que m'importe ce que contient cette cassette ? Elle n'est pas à moi, mais à la bonne vieille qui me l'a confiée. Je ne veux plus y penser, de crainte d'être tentée de l'ouvrir. »

En effet, elle ne la regarda plus et tâcha de n'y plus penser ; elle ferma les yeux, résolue d'attendre ainsi le retour du jour.

« Alors, j'aurai quinze ans, je reverrai mon père et Gracieux, et je n'aurai plus rien à craindre de la méchante fée.

— Rosalie, Rosalie, dit précipitamment la petite voix de la souris, me voici près de toi ; je ne suis plus ton ennemie, et pour te le prouver, je vais, si tu veux, te faire voir ce que contient la cassette. »

Rosalie ne répondit pas.

« Rosalie, tu n'entends donc pas ce que je te propose ? je suis ton amie, crois-moi de grâce. »

Pas de réponse

Alors la souris grise, qui n'avait pas de temps à perdre, s'élança sur la cassette et se mit en devoir d'en ronger le couvercle.

« Monstre ! » s'écria Rosalie en saisissant la cassette et la serrant contre sa poitrine, si tu as le malheur de toucher à cette cassette, je te tords le cou à l'instant. »

La souris lança à Rosalie un coup d'œil diabolique, mais elle n'osa pas braver sa colère. Pendant qu'elle combinait un moyen d'exciter la curiosité de Rosalie, une horloge sonna minuit. Au même moment, la souris poussa un cri lugubre, et dit à Rosalie :

« Rosalie, voici l'heure de ta naissance qui a sonné ; tu as quinze ans ; tu n'as plus rien à craindre de moi ; tu es désormais hors de mon atteinte, ainsi que ton odieux père et ton affreux prince. Et moi je suis condamnée à garder mon ignoble forme de souris, jusqu'à ce que je parvienne à faire tomber dans mes pièges une jeune fille belle et bien née comme toi. Adieu, Rosalie, tu peux maintenant ouvrir la cassette. »

Et, en achevant ces mots, la souris grise disparut.

Rosalie, se méfiant des paroles de son ennemie, ne voulut pas suivre son dernier conseil, et se résolut à garder la cassette intacte jusqu'au jour. À peine eut-elle pris cette résolution, qu'un hibou qui volait au-dessus de Rosalie laissa tomber une pierre sur la cassette, qui se brisa en mille morceaux. Rosalie poussa un cri de terreur ; au même moment elle vit devant elle la reine des fées qui lui dit :

« Venez, Rosalie ; vous avez enfin triomphé de la cruelle ennemie de votre famille ; je vais vous rendre à votre père ; mais auparavant buvez et mangez. »

Et la fée lui présenta un fruit dont une seule bouchée rassasia et désaltéra Rosalie. Aussitôt un char attelé de deux dragons se trouva près de la fée, qui y monta et y fit monter Rosalie.

Rosalie, revenue de sa surprise, remercia vivement la fée de sa protection, et lui demanda si elle n'allait pas revoir son père et le prince Gracieux.

« Votre père vous attend dans le palais du prince, Rosalie.

— Mais, madame, je croyais le palais du prince détruit, et lui-même blessé et pauvre.

— Ce n'était qu'une illusion pour vous donner plus d'horreur de votre curiosité, Rosalie, et pour vous empêcher d'y succomber une troisième fois. Vous allez retrouver le palais du prince tel qu'il était avant que vous ayez déchiré la toile qui recouvrait l'arbre précieux qu'il vous destine. »

Comme la fée achevait ces mots, le char s'arrêta près du perron du palais. Le père de Rosalie et le prince l'attendaient avec toute la cour. Rosalie

se jeta dans les bras de son père et dans ceux du prince, qui n'eut pas l'air de se souvenir de sa faute de la veille. Tout était prêt pour la cérémonie du mariage, qu'on célébra immédiatement ; toutes les fées assistèrent aux fêtes, qui durèrent plusieurs jours. Le père de Rosalie vécut près de ses enfants. Rosalie fut à jamais guérie de sa curiosité ; elle fut tendrement aimée du prince Gracieux, qu'elle aima aussi toute sa vie ; ils eurent de beaux enfants, et ils leur donnèrent pour marraines des fées puissantes, afin de les protéger contre les mauvaises fées et les mauvais génies.

Dédicace :

Mon petit Maître, vous avez été bon pour moi, mais vous avez parlé avec mépris des ânes en général. Pour mieux vous faire connaître ce que sont les ânes, j'écris et je vous offre ces Mémoires. Vous verrez, mon cher petit Maître, comment moi, pauvre âne, et mes amis ânes, ânons et ânesses, nous avons été et nous sommes injustement traités par les hommes. Vous verrez que nous avons beaucoup d'esprit et beaucoup d'excellentes qualités ; vous verrez aussi combien j'ai été méchant dans ma jeunesse, combien j'en ai été puni et malheureux, et comme le repentir m'a changé et m'a rendu l'amitié de mes camarades et de mes maîtres. Vous verrez enfin que lorsqu'on aura lu ce livre, au lieu de dire : Bête comme un âne, on dira : De l'esprit comme un âne, savant comme un âne, docile comme un âne ; et que vous et vos parents vous serez fiers de ces éloges.

Hi han ! mon bon Maître, je vous souhaite de ne pas ressembler, dans la première moitié de sa vie, à votre fidèle serviteur.

Cadichon,

Âne savant.

George Sand

Ômagnifique romancière,
Mon jugement, qui s'aveuglait,
N'avait pas su, d'un feu sincère,

Vous admirer comme il fallait :
Je vous reprochais ces bizarres
Costumes un peu garçonniers…
Je n'aimais pas ces gros cigares
Qu'on assure que vous fumiez…
Je n'aimais pas, au bord des routes,
Ces séducteurs trop élégants…
Ni ces femmes qui portaient toutes
Des noms de Valses à trois temps…
Et, sévère à votre mérite,
Je déplorais, je me souviens,
Tous ces livres écrits trop vite,
Et, tous, qui finissaient trop bien…
Si bien que lorsque, dans la vie,
Quelqu'un, en citant votre nom,
Prononçait le mot de « génie »,
Je ne disais ni oui ni non…

Mais dans une heure de justice,
Une heure limpide où l'on sent
Qu'il faut vraiment qu'on abolisse
Tout ce qui n'est pas frémissant,
J'ai voulu toucher davantage
La transparente vérité :
Et j'ai lu des pages, des pages,
Et des pages, sans les compter !
J'ai lu vos pièces de théâtre,
Vos contes sombres ou fleuris,
Tous vos romans : un, deux, trois, quatre,
Cent !… vous en avez tant écrit…
Oui, j'ai tout lu : Paris… Venise…
Nohant… les lettres et les pleurs…
Comme il a fallu que je lise
Pour relire tout votre cœur.
J'ai lu… et parmi tant de choses

Que le temps ne peut oublier,
Parmi la triste odeur de rose
Qui sort toujours des vieux papiers,
Mon cœur sachant à chaque page
Effacer le malentendu,
Je vous admire davantage
Pour rattraper le temps perdu !

Venise, 12 mai 1834.

Non, mon enfant chéri, ces trois lettres ne sont pas le dernier serrement de mains de l'amante qui te quitte, c'est l'embrassement du frère qui te reste. Ce sentiment-là est trop beau, trop pur et trop doux pour que j'éprouve jamais le besoin d'en finir avec lui. Es-tu sûr, toi, mon petit, de n'être jamais forcé de le rompre ? Un nouvel amour ne te l'imposera-t-il pas comme une condition ? Que mon souvenir n'empoisonne aucune des jouissances de ta vie, mais ne laisse pas ces jouissances détruire et mépriser mon souvenir. Sois heureux, sois aimé. Comment ne le serais-tu pas ? Mais garde-moi dans un petit coin secret de ton cœur et descends-y dans tes jours de tristesse pour y trouver une consolation ou un encouragement. — Tu ne parles pas de ta santé. Cependant tu me dis que l'air du printemps et l'odeur des lilas entre dans ta chambre par bouffées et fait bondir ton cœur d'amour et de jeunesse. Cela est un signe de santé et de force, le plus doux certainement que la nature nous donne. Aime donc, mon Alfred, aime pour tout de bon. Aime une femme jeune, belle et qui n'ait pas encore aimé, pas encore souffert. Ménage-la et ne la fais pas souffrir. Le cœur d'une femme est une chose si délicate, quand ce n'est pas un glaçon ou une pierre ! Je crois qu'il n'y a guère de milieu, et il n'y en a pas non plus dans ta manière d'aimer et d'estimer. C'est en vain que tu crois te mettre à l'abri par la légèreté de l'enfance. Ton âme est faite pour aimer ardemment ou pour se dessécher tout à fait. Je ne peux pas croire qu'avec tant de sève et de jeunesse, tu puisses tomber dans l'auguste permanence. Tu en sortirais à chaque instant, et tu reporterais malgré toi sur des objets indignes de toi la riche effusion de ton amour. Tu l'as dit cent fois, et tu as eu beau t'en dédire, rien n'a effacé cette sentence-là : Il n'y a au monde que l'amour qui soit quelque chose. Peut-être est-ce une faculté divine qui se perd et qui se

retrouve, qu'il faut cultiver ou qu'il faut acheter par des souffrances cruelles, par des expériences douloureuses. Peut-être m'as-tu aimé avec peine pour aimer une autre avec abandon. Peut-être sera-t-elle plus heureuse et plus aimée. Il y a de tels mystères dans ces choses, et Dieu nous pousse dans des voies si neuves et si imprévues ! Laisse-toi faire, ne lui résiste pas. Il n'abandonne pas ses privilégiés. Il les prend par la main et il les place au milieu des écueils où ils doivent apprendre à vivre pour les faire asseoir ensuite au banquet où ils doivent se reposer. Moi, mon enfant, voilà que mon âme se calme et que l'espérance me vient. Mon imagination se meurt et ne s'attache plus qu'à des fictions littéraires. Elle abandonne son rôle dans la vie réelle et ne m'entraîne plus au delà de la prudence et du raisonnement. Mon cœur reste encore et restera toujours sensible et irritable, prêt à saigner abondamment au moindre coup d'épingle. Cette sensibilité a bien encore quelque chose d'exagéré et de maladif qui ne guérira pas en un seul jour.

. . . . . .

Pour la première fois de ma vie j'aime sans passion.

Tu n'es pas encore arrivé là, toi. Peut-être marcheras-tu en sens contraire. Peut-être ton dernier amour sera-t-il le plus romanesque et le plus jeune. Mais ton bon cœur, ton bon cœur, ne le tue pas, je t'en prie ! Qu'il se mette tout entier ou en partie dans toutes les amours de ta vie, mais qu'il y joue toujours son rôle noble, afin qu'un jour tu puisses regarder en arrière et dire comme moi : j'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui. J'ai essayé ce rôle dans les instants de solitude et de dégoût, mais c'était pour me consoler d'être seul, et quand j'étais deux, je m'abandonnais comme un enfant, je redevenais bête et bon comme l'amour veut qu'on soit.

. . . . . .

L'amour, c'est le bonheur qu'on se donne mutuellement.

Ô Dieu, ô Dieu : Je te fais des reproches à toi qui souffres tant ! Pardonne-moi, mon ange, mon bien-aimé, mon infortuné. Je souffre tant moi-

même, je ne sais à qui m'en prendre. Je me plains à Dieu, je lui demande des miracles : il n'en fait pas, il nous abandonne. Qu'allons-nous devenir ? Il faudrait que l'un de nous eût de la force, soit pour aimer, soit pour guérir ; et ne t'abuse pas, nous n'avons ni l'une ni l'autre et pas plus l'un que l'autre. Tu crois que tu peux m'aimer encore, parce que tu peux espérer encore tous les matins, après avoir nié tous les soirs. Tu as vingt-trois ans, et voilà que j'en ai trente et un, et tant de malheurs, tant de sanglots, de déchirements derrière moi ! Où vas-tu ? Qu'espères-tu de la solitude et de l'exaltation d'une douleur déjà poignante ? hélas ! me voici lâche et flasque comme une corde brisée ; me voici par terre, me roulant avec mon amour désolé comme avec un cadavre et je souffre tant que je ne peux pas me relever pour l'enterrer ou pour le rappeler à la vie. Et toi, tu veux exister et fouetter ta douleur. N'en as-tu pas assez comme cela ? Moi, je ne crois pas qu'il y ait quelque chose de pis que ce que j'éprouve.

Mais tu espères ? Tu t'en relèveras peut-être ? Oui, je m'en souviens, tu as dit que tu la prendrais corps à corps et que tu sortirais victorieux de la lutte, si tu n'y périssais pas tout d'un coup. Eh bien, oui, tu es jeune, tu es poète, tu es dans ta beauté et dans ta force. Essaye donc. Moi, je vais mourir. Adieu, adieu, je ne veux pas te quitter, je ne veux pas te reprendre, je ne veux rien, rien, j'ai les genoux par terre et les reins brisés ; qu'on ne me parle de rien. Je veux embrasser la terre et pleurer. Je ne t'aime plus, mais je t'adore toujours. Je ne veux plus de toi, mais je ne peux pas m'en passer. Il n'y aurait qu'un coup de foudre d'en haut qui pourrait me guérir en m'anéantissant. Adieu ; reste, pars, seulement ne dis pas que je ne souffre pas. Il n'y a que cela qui puisse me faire souffrir davantage, mon amour, ma vie, mes entrailles, mon frère, mon sang, allez-vous-en, mais tuez-moi en partant.

Delphine Gay

Quoi ! Delphine aux robes de tulle,
Elle était de vous la chanson
Charmante et presque ridicule

Que l'on chantait en pension ?
Elle était de vous la romance
Qui s'intitulait l'Étranger ?
Aussitôt que mon cœur y pense,
Je respire un air plus léger ;
Et, parmi les anciens ombrages,
J'entends la romance qui court :
« Il a passé comme un nuage,
Comme un flot rapide en son cours »…
Ô magnétisme évocatoire !
Rien qu'en disant ces vers légers,
Je retrouve, dans ma mémoire,
Le portrait de cet étranger…
Cet étranger, sous les charmilles,
Il troubla souvent vos leçons,
Car nos âmes de sages filles
Rêvaient de ce mauvais garçon.

Nous lui prêtions des mandolines,
Des yeux d'azur, un cœur d'acier…
Mais il n'y a que vous, Delphine,
Vous seule qui le connaissiez !
Vous le connaissiez, — et, sans doute
Que, dans un pays plein de fleurs,
Il dut passer sur votre route
Un peu trop près de votre cœur.
D'ailleurs, entre toutes les pages
De ce livre que je relis,
Je vous vois dans les paysages,
C'est vous qui peuplez les pays.
C'est vous dont la charmante flamme
Rallume tous les printemps verts,
Et l'on croit feuilleter votre âme
Sitôt qu'on feuillette vos vers !
Le cœur de Corinne en délire,

C’est le vôtre, au bord du récit ;
Et, toutes les larmes d’Elvire,
C’est vous qui les pleurez aussi…
Dans l’histoire de Napoline,
Où tremble un destin si fatal,
On vous retrouve… et l’on devine
Que c’est vous qui courez au bal…
Vous qui tracez la tendre lettre
Où parle un si vrai désespoir,
Vous qui pleurez, et vous, peut-être,
Qui voulûtes mourir un soir !

Dans ces vers aux paupières closes
Où tant de souvenirs passaient,
On retrouve l’odeur des roses
Et l’influence de Musset.
On voit des instants de folie,
Des orchestres, des oliviers…
On voit que vous étiez jolie,
Et l’on voit que vous le saviez…
Mais, dans ces jardins pleins de charmes
Qui ne demandaient qu’à fleurir,
Qui fut la cause de ces larmes ?
Qui donc vous a fait tant souffrir ?
On cherche ? on repense ? on s’arrête ?
Qui causa ce mortel danger ?
Est-ce un rêve ? est-ce un grand poète ?
Ou bien cet étrange étranger ?…

. . . . . .
Elle n’a pu dormir la nuit… Elle a pleuré.
Le matin à des soins prudents est consacré :
C’est un grand embarras qu’une mort volontaire :
Le jour où l’on se tue, on a beaucoup à faire.
Elle a revu son oncle avant de le quitter
Pour toujours. — L’aimable oncle a voulu plaisanter

Sur Alfred, la duchesse et le bal de la veille,
Napoline l'écoute en riant… ô merveille !
« Je l'avais dit : Alfred ne te convenait point ;
Et nous sommes d'accord maintenant sur ce point,
N'y pensons plus !… Enfin, te voilà raisonnable.
Va, tu ne l'aimais pas… Allons nous mettre à table ! »
En causant tous les deux, ils dînèrent gaîment.
Le soir, elle rentra dans son appartement ;
Puis, on la vit sourire en taillant une plume ;
Mais, triste, elle exhalait ces mots pleins d'amertume :
« Il a dû recevoir ma lettre ce matin…
Point de réponse !… Un mot eût changé mon destin.
Hélas ! pour s'excuser qu'aurait-il pu me dire ?
Ce soir elle l'attend… il cède à son empire.
Il est tout au bonheur d'un premier rendez-vous !
Oh ! que j'aime à troubler ce souvenir si doux !

Oui… puisque le bonheur ne m'offre plus de chance,
Que l'horreur de ma mort, du moins, soit ma vengeance
S'il me voyait mourir lentement dans les pleurs,
Il s'accoutumerait à mes longues douleurs,
Les médecins diraient : « Morte de la poitrine,
Comme sa mère ! » Et lui : « Faible, d'humeur chagrine,
Elle ne pouvait pas être heureuse ici-bas… »
Et tranquille, il lirait le Journal des Débats !
Ou bien il s'en irait, de peur d'être malade,
Faire au Bois de Boulogne un tour de promenade.
Au spectacle, il serait deux jours sans se montrer ;
Ou bien, pour se distraire, il irait s'enivrer !…
Mais, s'il me trouve un soir morte dans sa demeure,
Il faudra bien alors qu'il m'aime et qu'il me pleure !…
Sur sa couche funèbre il me verra toujours ;
Je placerai ma tombe entre tous ses amours ;
Le cœur, d'un vain regret, d'un remords se dégage,
Mais les yeux ne sauraient se sauver d'une image,

D'une image de mort qui sans cesse poursuit ;
Elle combat le jour, et triomphe la nuit ;
Elle est là, toujours là… Je connais sa faiblesse ;
Il m'oublie aujourd'hui, sans crainte il me délaisse ;
Mais, quand soudain ma mort l'aura glacé d'effroi,
Il ne m'oubliera pas… il sera tout à moi !…
Morte, je régnerai sur son âme oppressée ;
Mon souvenir constant nourrira sa pensée ;
Ah ! la douleur s'éteint ; mais, chez les gens d'esprit,
L'imagination jamais ne se guérit.
Son cœur est sec et froid, mais sa tête est brûlante… »
En se parlant ainsi, Napoline, tremblante,
Agitée, écrivait… hélas ! son dernier vœu.
Sur le papier tombaient des pleurs, des pleurs de feu,
Et l'on voyait passer sur son jeune visage
Toutes les passions : l'orgueil, l'amour, la rage,

La colère du cœur, si noble en ses excès…
Puis la douleur revint plus calme après l'accès.
Elle essuya ses yeux, acheva sa parure,
Attacha son manteau, demanda sa voiture,
Et le pas des chevaux, dans la cour retentit…
Et, comme pour un bal, légère, elle partit !

Dès l'aube on admira mon étoile sereine ;
Le chemin, devant moi, s'étendait aplani ;
Mes parents me flattaient comme une jeune reine,
Car j'étais un enfant béni !
Mon front était si fier de sa couronne blonde,
Anneaux d'or et d'argent, tant de fois caressés ;
Et j'avais tant d'espoir quand j'entrai dans le monde,
Orgueilleuse et les yeux baissés !
Toutes les vanités vinrent charmer mon âme ;
L'hommage le plus beau soudain me fut rendu ;
Oh ! les brillants succès de poète et de femme,
Succès permis et défendus !

La gloire de mon char ne s'est point retirée ;
L'écho s'émeut encore aux accents de ma voix ;
Il suit toujours mon nom, et ma tête est parée
De blonds cheveux comme autrefois.
Pourtant il est des jours où mon orgueil envie
Le nom le plus obscur, la plus pâle beauté ;
Des jours d'affreux chagrins où pèse sur ma vie
Une poignante humilité ;
Et je me désespère, et je me crois maudite,
Et je ne comprends plus ce qu'on aimait en moi…
La pensée est si pauvre, et l'âme est si petite
Sans désir, sans rêve et sans foi !
C'est que l'orgueil s'éteint quand les pleurs l'humilient
C'est qu'il n'est plus d'éclat ni d'auréole au front ;
C'est que tous les lauriers, tous les succès s'oublient
Quand le cœur a reçu l'affront !
Heureux ceux que le monde a poursuivis d'outrages,
Si des regards amis veillent sur leur tourment !
Un malheur partagé donne tous les courages :
Ils se consolent en aimant.
Mais moi… l'amour m'appelle, en vain sa voix me charme
En vain, par la prière, il veut me retenir…
Ma douleur le repousse, elle est froide, elle s'arme
D'un implacable souvenir.
L'amitié !… je la crains, je l'épie et la juge ;
Pour suivre ses conseils, j'attends au lendemain ;
Comme un héros trahi, qui soupçonne transfuge
L'allié qui lui tend la main.

Et j'envie en leur sort ces êtres que l'on pleure,
Qui, tombés de leur tige, ont fleuri sans mûrir,
Dont le cœur, plein d'amour jusqu'à la dernière heure,
Ne s'arrêta que pour mourir.
Qu'importe le destin qui pour moi se prépare,
Quand le sol poétique a manqué sous mes pas ?

Hélas ! ce feu sacré, dont le ciel est avare,
Ici ne se rallume pas.
On peut rendre la joie à l'âme qu'on afflige,
Au pauvre la fortune, au mourant la santé,
Jamais on ne rendra le sublime prestige
Au poète désenchanté !

Il m'aimait !... et mon cœur ne l'a pas deviné !
Et l'espoir à mes pas ne l'a pas enchaîné !
Je n'ai point reconnu l'amour à son silence,
Aux feux dont un regard trahit la violence,
À ces oublis, ces torts, à cet esprit distrait
Qui même au sein du monde est tout à son secret ;
À ces jaloux dépits qu'un rien calme ou rallume ;
À ces mots si flatteurs, dits avec amertume ;
À cet effroi charmant qu'il savait m'inspirer ;
Enfin sur son amour tout devait m'éclairer,

Et son trouble et le mien, et sa gaîté factice,
Ses soupçons offensants dont j'aimais l'injustice,
Sa haine pour les soins que d'autres me rendaient,
Et sa protection pour ceux qui m'obsédaient.
Que de fois j'ai souffert de cette jalousie !
Lorsque d'un peu d'orgueil je me sentais saisie
Au bruit harmonieux de ces flatteurs discours,
Qu'on sait n'être pas vrais, et qui plaisent toujours ;
Lorsqu'au bal j'arrivais élégamment parée,
Il semblait malheureux de me voir admirée ;
Et, du moindre succès qui pouvait m'éblouir,
Son absence aussitôt m'empêchait de jouir.
Mais c'est dans le malheur que l'amour se révèle ;
Et si je m'affligeais d'une triste nouvelle,
Si le sort m'accablait en frappant mes amis,
Je comptais sur des soins qu'il n'avait point promis.
L'infortune, le deuil, les regrets, la souffrance,
De le revoir soudain me donnaient l'assurance,

Et je me reprochais d'attendre sans effroi
Le malheur qui devait le ramener vers moi.
Puis, quand il revenait, par sa vue embellie,
Quand sa voix triomphait de ma mélancolie,
Quand chacun partageait ma subite gaîté,
Lui s'indignait tout bas de ma légèreté.
Dans le monde on exclut la jeunesse de l'âme ;
On veut que la langueur soit l'amour d'une femme ;
On la juge insensible alors qu'elle sourit ;
On ne croit pas qu'elle aime en gardant de l'esprit ;
Aussi, de ma gaîté soupçonnant l'apparence,
Il prenait mon bonheur pour de l'indifférence.
Sans oser l'avouer, je l'aimais cependant,
Et j'avais tant souffert la veille en l'attendant !

Ah ! je n'en puis douter au regret qui m'oppresse ;
Celui dont la douleur accuse ma tendresse,
Celui qui pour me fuir a quitté ce beau lieu
Ne serait point parti s'il m'avait dit adieu !
Mais plein de mon image, et s'affligeant de même,
Ne peut-il à son tour deviner que je l'aime ?
Éclairé comme moi par un doux souvenir,
Inspiré par l'espoir, ne peut-il revenir ?
Ne puis-je désormais lui consacrer ma vie ?…
Non… de le consoler la douceur m'est ravie ;
Non… en cédant trop tard à son charme vainqueur,
J'ai mérité qu'une autre entende mieux son cœur ;
J'ai mérité qu'il cherche à m'oublier près d'elle.
Peut-être, à ce moment, sans plaisir infidèle,
D'un lien sans bonheur il va subir la loi,
Et tout en me pleurant il est perdu pour moi.
Ainsi, las d'espérer, fatigués de s'attendre,
Deux êtres, par l'amour destinés à s'entendre,
Trouvant enfin l'objet qui peut seul les charmer,
Se quittent pour toujours quand ils allaient s'aimer.

La gloire et le bonheur, sourds à nos voix plaintives,
N'accordent à nos vœux que des faveurs tardives.
Ainsi le vieux poète à regret voit fleurir
Un laurier qu'à l'amour il ne peut plus offrir.
Après l'orage ainsi s'effeuille l'anémone,
Quand le soleil venait relever sa couronne.
Le matelot périt aux lueurs du fanal
Qui s'allume pour lui sur le rocher natal.
Le guerrier, qui pleurait une gloire flétrie,
Tombe dans le combat qui sauve sa patrie.
Ainsi se perd la vie en des jours douloureux…
Et l'on se sent mourir au moment d'être heureux !

Ange aux yeux de flammes,
Tu sais nos secrets ;
Tu lis dans nos âmes,
Dis-moi ses regrets.
Sur l'onde en furie
Cherchant le péril,
Loin de sa patrie,
À qui pense-t-il ?
Quand ses blanches voiles
Flottent dans les airs,
Quand l'or des étoiles
Brille sur les mers,
Quand seul il admire
L'onde sans péril,
Si son cœur soupire,
À qui rêve-t-il ?
Alors qu'il succombe
Au plus triste ennui,
Et qu'une colombe
Vole devant lui,
Dans ce doux présage
Sauveur du péril,

Voit-il un message ?
Et qui nomme-t-il ?

Quand l'orage gronde
Au sein de la nuit,
Qu'on entend sous l'onde
Un funeste bruit ;
Si, dans la tempête.
Un affreux péril
Plane sur sa tête…
Pour qui tremble-t-il ?
Mais, de son empire
Est-il étonné ?
Tout ce qu'il inspire
L'a-t-il deviné ?
Un jour s'il arrive
Au port sans péril,
De loin sur la rive
Qui cherchera-t-il ?

Voici l'heure où tombe le voile
Qui, le jour, cache mes ennuis :
Mon cœur, à la première étoile,
S'ouvre comme une fleur de nuit.
Ô nuit solitaire et profonde,
Tu sais s'il faut ajouter foi
À ces jugements que le monde
Prononce aveuglément sur moi.

Tu sais le secret de ma vie,
De ma courageuse gaîté ;
Tu sais que ma philosophie
N'est qu'un désespoir accepté.
Pour toi je redeviens moi-même ;
Plus de mensonges superflus ;
Pour toi, je vis, je souffre, j'aime,

Et ma tristesse ne rit plus.
Plus de couronne rose et blanche,
Mon front pâle reprend son deuil,
Ma tête sans force se penche
Et laisse tomber son orgueil.
Mes larmes, longtemps contenues,
Coulent lentement sous mes doigts,
Comme des sources inconnues
Sous les branches mortes des bois.
Après un long jour de contrainte,
De folie et de vanité,
Il est doux de languir sans feinte
Et de souffrir en liberté.
Oh ! oui, c'est une amère joie
Que de se jeter un moment
Comme une volontaire proie,
Dans les secrets de son tourment ;
Que d'épuiser toutes ses larmes
Avec le suprême sanglot,
D'arracher, vaincue et sans armes,
Au désespoir son dernier mot.

Alors la douleur assouvie
Vous laisse un repos vague et doux ;
On n'appartient plus à la vie,
L'idéal s'empare de vous.
On nage, on plane dans l'espace,
Par l'esprit du soir emporté ;
On n'est plus qu'une ombre qui passe,
Une âme dans l'immensité.
L'élan de ce vol solitaire
Vous délivre comme la mort ;
On n'a plus de nom sur la terre,
On peut tout rêver sans remords.
D'un monde trompeur rien ne reste,

Ni chaîne, ni loi, ni douleur ;
Et l'âme, papillon céleste,
Sans crime peut choisir sa fleur.
Sous le joug de son imposture,
On ne se sent plus opprimé,
Et l'on revient à sa nature
Comme à son pays bien-aimé.
Ô Nuit ! pour moi brillante et sombre,
Je trouve tout dans ta beauté :
Tu réunis l'étoile et l'ombre,
Le mystère et la vérité.
Mais déjà la brise glacée
De l'aube annonce le retour ;
Adieu, ma sincère pensée :
Il faut mentir… voici le jour !

Il a passé comme un nuage,
Comme un flot rapide en son cours ;
Mais mon cœur garde son image
Toujours.
Mais son regard, plein de tendresse,
A rencontré mes yeux ravis ;
Et, depuis ce moment d'ivresse,
Je vis !
Et ma pensée aventureuse
D'un rêve se laisse charmer ;
Je l'aime… et je me sens heureuse
D'aimer.
Mais parfois aussi je me livre,
Hélas ! au plus cruel ennui,
Quand je songe qu'il me faut vivre
Sans lui !
Quoi ! cette âme que j'ai rêvée,
Que longtemps j'ai cherchée en vain,

Cette âme, je l'avais trouvée
Enfin !

Je l'avais trouvée… ô martyre !
Affreux tourment que j'offre à Dieu !
Je la trouve !… et c'est pour lui dire :
« Adieu ! »
Pourtant, si le Ciel nous protège…
Il était si pur, notre amour !
Peut-être encor le reverrai-je
Un jour.
Oh ! qu'un moment je le revoie,
Qu'un moment j'ose le chérir…
Oui, dussé-je de tant de joie
Mourir !

Eugénie de Guérin

Elle a laissé bien peu de chose
Bien peu de chose en vérité…
Mais un vieux jardin plein de roses
L'accompagne de sa clarté ;
Un vieux château plein de misère,
De noblesse et d'isolement,
S'organise aussi pour lui faire
Un tremblant accompagnement.
Dans les champs et dans la cuisine
Elle aidait tout le monde, — puis,
De ses mains calleuses et fines,
Elle remontait l'eau du puits.
Elle moissonnait, presque belle,
Parmi ses humbles vêtements,
Et tous les vols des tourterelles
L'accompagnaient dans le printemps.

Elle a laissé bien peu de chose :
Quelques lettres et quelques vers…
Mais des instants vécus en prose
Peuvent chanter sur l'univers…

Dans ce jardin rustique où reste
Peut-être un chant de sansonnet,
Elle a laissé son front modeste
Plus pur que le plus pur sonnet…
Plus émouvant qu'une ballade
Qui pâlirait de jour en jour,
Elle a, pour son frère malade,
Laissé son éternel amour…
Elle a, comme une humble élégie
Qui ne compterait pas ses pleurs,
Laissé le Journal de sa vie
Qui ne rime qu'avec son cœur…
Et c'est pourquoi, dans l'air morose
Où ce cœur faible a tant souffert,
Elle a laissé beaucoup de choses
Rien qu'en écrivant quelques vers !

Aux flots revient le navire,
La colombe à ses amours ;
À toi je reviens, ma lyre,
À toi je reviens toujours ;
Dieu, de qui tu viens sans doute,
Te fit la voix de mon cœur,
Et je lui chante, en ma route,
Comme l'oiseau voyageur.
Je compose mon cantique
Du simple chant des hameaux ;
Je recueille la musique
Qu'en passant font les ruisseaux ;
J'écoute le bruit qui tombe
Avec le jour dans les bois,

Le soupir de la colombe,
Et le tonnerre aux cent voix.
J'écoute, quand il s'éveille,
Ce qu'au berceau dit l'enfant,
Ce qu'aux roses dit l'abeille,
Ce qu'aux genêts dit le vent.

J'écoute dans les églises
Ce que l'orgue chante à Dieu,
Quand les vierges sont assises
À la table du Saint lieu.
Âmes du ciel amoureuses,
J'écoute aussi vos désirs,
Et prends des hymnes pieuses
Dans chacun de vos soupirs.

Louise Colet

Elle eut, parmi sa vie errante,
Beaucoup d'amours — chacun le sait —
Mais les deux dates importantes,
Ce fut Flaubert ! ce fut Musset !
Et, quand je la regarde vivre,
Tout le reste m'importe peu :
Et je veux oublier ses livres…
Et je veux oublier ses yeux…
Qu'importe qu'à l'Académie
Elle ait su porter, certain jour,
Une robe de soie unie
Avec des dentelles autour ;
Qu'importe qu'un jour de colère
Elle ait pu lever, sous le ciel,
Sur un critique trop sévère
Un couteau presque criminel.

Qu'importe qu'en ce jour d'alarme
Ce monsieur soit Alphonse Karr ;
Et qu'importe qu'il la désarme
Pour la critiquer plus tard ;

Qu'importe son bureau de cuivre,
Son travail, son salon fleuri,
Et tous les combats qu'elle livre
Et tous les livres qu'elle écrit ?
Il ne reste, en ses mains tremblantes,
Que deux parcelles d'univers,
Que deux minutes importantes :
Ce fut Musset ! ce fut Flaubert !
Rayon d'une étoile éternelle…
Flamme d'un immortel flambeau…
Quoi ! vraiment ! elle a vu, près d'elle,
Vivre Camille et Salammbô !
Dans la pénombre diaphane
Où le miracle se produit,
Elle a vu rire Marianne…
Mourir Madame Bovary…
Ô commencement du mystère !
Ô préface, avant l'avenir,
D'un chef-d'œuvre que l'on voit faire
Et dont on entend le soupir…
Plus rien n'est gris, plus rien n'est sage,
Le rêve a chassé la raison :
Et bientôt ce sont les images
Qui vont courir dans la maison…
Devant le secret qui va naître
Chaque matin semble éternel ;
Le soleil tremble ; et la fenêtre
Ne sait plus où chercher le ciel…

D'une surhumaine présence
L'instant qui passe est habité,

Et chaque minute est immense
Puisqu'on vit dans l'éternité !...
⁂

Louise Colet, comment vous suivre
Dans vos proses et dans vos vers,
Quand je voudrais que tous vos livres
Ne disent que : « Musset !... Flaubert !... »
Car cette lumière infinie
Dont l'univers semblait doré,
Cet air qui sentait le génie,
Deux fois vous l'avez respiré...
Et qu'importe ce que, soi-même,
On pense, on rêve, et l'on attend,
Lorsque, à côté d'un grand poème,
On a vécu quelques instants !

Il est dans le Midi des fleurs d'un rose pâle
Dont le soleil d'hiver couronne l'amandier ;
On dirait des flocons de neige virginale
Rougis par les rayons d'un soleil printanier.
Mais, pour flétrir les fleurs qui forment ce beau voile,
Si la rosée est froide, il suffit d'une nuit ;
L'arbre alors de son front voit tomber chaque étoile,
Et, quand vient le printemps, il n'a pas un seul fruit.
Ainsi mourront les chants qu'abandonne ma lyre
Au monde indifférent qui va les oublier ;
Heureuse, si parfois une âme triste aspire
Le parfum passager de ces fleurs d'amandier.

Si mes larmes tarissent vite,
Si je souris quand j'ai pleuré,
Que le monde accoure ou m'évite
Si mon cœur n'est jamais navré,

Si je suis sereine à l'offense
Comme indifférente à l'encens,

Si j'affronte avec innocence
Ce qui jadis troublait mes sens,
Conjurant les jours de misère,
Si la nuit, seule, en travaillant,
Je porte ma douleur légère
Comme un enfant imprévoyant,
Si contre ceux qui, dans la vie,
Me blessèrent d'un trait cruel,
Mon inimitié fut suivie
De la paix que l'on sent au ciel,
Si le vertige des richesses
Monte vers moi sans m'éblouir
Me souvenant d'autres richesses
Dont aucun or ne fait jouir,
Si chaque grandeur du génie,
Si chaque émotion de l'art,
Si chaque touchante harmonie,
Vient mouiller de pleurs mon regard,
Si les voix de l'intelligence,
Si la nature et la beauté,
Comblent de leur magnificence
Mon opulente pauvreté,
Si l'heure qui succède à l'heure,
Sur mon horizon toujours pur,
Me trouve plus tendre et meilleure,
L'esprit planant d'un vol plus sûr,

C'est que je porte dans mon âme
Un rayon que rien ne pâlit ;
De sa lumière et de sa flamme
Tout s'éclaire et tout s'embellit…
Lampe immortelle qui me veille,
Clarté qui renaît chaque jour
Plus pénétrante que la veille :
Ce rayon, c'est toi, mon amour !

Élisa Mercœur

Lamartine disait : « Cette petite fille
Nous dépassera tous tant que nous sommes… » Quand
Le poète daigna, d'une âme si gentille,
Laisser tomber sur elle un pareil compliment,
Je m'imagine bien que tant de politesse
Exagérait un peu, ce soir-là… Mais, tant pis,
J'aime mieux, pour juger la frêle poétesse,
M'en remettre à ces mots qu'à tout ce que je lis…
Au lieu de la revoir, plus tard, cherchant sans cesse
Des honneurs, des amis, du crédit, de l'argent,
Mécontente de tout : des salons, de la presse,
Des éditeurs ingrats et des lecteurs changeants ;
Au lieu de la revoir, orgueilleuse et malade,
Et mourant de savoir qu'après tant d'insuccès
Son drame le meilleur, sur un Roi de Grenade,
Ne pourra pas entrer au Théâtre Français ;
Au lieu de la revoir, misérable et transie,
Écrivant sans relâche entre quatre murs froids,
Et comprenant enfin que toute poésie
N'est qu'un malheur de plus qui tremble au bout des doigts

Je la revois toujours, dès que je la situe,
Dans un décor qui semble unique sous le ciel :
Il n'y a d'un côté que des fleurs éperdues,
Et, de l'autre, on ne voit qu'un grand lac immortel.
Elle entre, elle sourit… son petit collier brille…
Elle a sa robe blanche et son cœur enfantin…
Et le poète dit : « Cette petite fille
Nous dépassera tous tant que nous sommes… » Rien
Ne me fait oublier la sentence divine…
Et je verrai toujours, dans ce soir enchanteur,
La fillette qu'on présentait à Lamartine :
« Cher Maître, elle a quinze ans. C'est Élisa Mercœur. »

Pourquoi tomber déjà, feuille jaune et flétrie ?
J'aimais ton doux aspect dans ce triste vallon.
Un printemps, un été, furent toute ta vie ;
Et tu vas sommeiller sur le pâle gazon.
Pauvre feuille ! il n'est plus le temps où ta verdure
Ombrageait le rameau dépouillé maintenant.
Si fraîche au mois de Mai ! faut-il que la froidure
Te laisse à peine encore un incertain moment !
L'hiver, saison des nuits, s'avance et décolore
Ce qui servait d'asile aux habitants des cieux ;
Tu meurs… un vent du soir vient t'embrasser encore…
Mais ses baisers glacés pour toi sont des adieux !

Chaque flot tour à tour, soit qu'il sommeille ou gronde,
Emporte chaque esquif où le conduit le sort ;
Et chaque passager, sur l'océan du monde,
S'éloigne, ignorant tout de l'accueil ou du port.
J'ai vu s'enfuir le but de qui pensait l'atteindre ;
J'ai vu ce qu'au sourire il succède de pleurs ;
Combien de purs flambeaux un souffle peut éteindre ;
Ce qu'un baiser du vent peut moissonner de fleurs.

Et j'ai dit : S'il s'éloigne, oublions le nuage ;
Qu'importe le matin notre destin du soir ;
De la tombe au berceau charmons le court passage :
Un moment de bonheur vaut un siècle d'espoir.
Pour chanter, pour aimer, pourquoi toujours attendre ?
Jamais a-t-on vécu deux fois le même jour ?
Et le flot du passé jamais sut-il nous rendre
Un seul de nos moments emportés sans retour ?
Un songe d'avenir trouble la jouissance ;
Ah ! laissons un bandeau pour parure au destin :
Que le malheureux seul existe d'espérance,
S'endorme sur sa chaîne et se dise : À demain !

Qu'importe qu'en un jour on dépense une vie,
Si l'on doit en aimant épuiser tout son cœur,
Et, doucement penché sur la coupe remplie,
Si l'on doit y goûter le nectar du bonheur.
Est-il besoin toujours qu'on achève l'année ?
Le souffle d'aujourd'hui flétrit les fleurs d'hier ;
Je ne veux pas de rose inodore et fanée ;
C'est assez d'un printemps, je ne veux pas d'hiver.
Une heure vaut un siècle alors qu'elle est passée ;
Mais l'ombre n'est jamais une sœur du matin ;
Je veux me reposer avant d'être lassée…
Je ne veux qu'essayer quelques pas du chemin !

Louise Ackermann

Elle n'est pas sentimentale ;
Son regard n'est jamais rêveur ;
Jamais un crépuscule pâle
Ne se rencontre avec son cœur.
D'un vers, elle biffe une rose…
D'un autre, elle efface un aveu…
Je sais bien qu'il y a des choses
Qui plaideront pour elle un peu :
Enfant, parmi les feuilles mortes,
Quand le jardin semble endormi,
Elle s'occupe des cloportes,
Elle interroge les fourmis…
Mais, parmi les vertes brindilles,
Rien d'imprudent ? rien d'ingénu ?…
Et ce cœur de petite fille
Me demeure assez inconnu…
Quoi ! ce jardin est autour d'elle,
Ce vieux jardin mystérieux,

Et ses talons n'ont pas des ailes ?
Le printemps n'est pas dans ses yeux ?

Pour elle, même après la pluie,
Rien ne parfume les sommets ?
Rien n'est bleu ? sa mère l'ennuie…
Nous ne nous entendrons jamais !
Car c'est toujours la même fille
Quittant son foyer, ses deux sœurs
Et le grand jardin de famille,
Pour aller chez un professeur
Parler des langues étrangères
Et connaître des vieux savants…
Elle sait tout… sauf le mystère
Qui se multiplie en rêvant…
Elle ignore qu'on peut connaître
L'éternel dans un soir fleuri…
Je sais bien que j'ai tort, peut-être,
Je sais bien qu'il y a ce cri !
Ce cri magnifique et robuste
Dont l'air a gardé les échos…
Ce cri qui la rend — et c'est juste —
Célèbre avec si peu de mots…
Elle porte, de page en page,
Son magnifique désespoir ;
Et le fracas de son naufrage
Éclate encore au bord du soir…
Elle va, dénonçant les crimes…
Et quand elle ose, d'un pas lent,
Se pencher au bord de l'abîme,
Je sais son immense talent…

J'admire tout haut ces poèmes
Vengeurs d'une inflexible loi ;
Mais après, seule avec moi-même,
Je les sens s'éloigner de moi…

« Louise Ackermann, vous êtes faite
Pour tyranniser l'univers,
Et vous êtes un grand poète,
Mais je suis trop loin de vos vers !
Le faible pays de ma vie
Se déroule autour des ruisseaux ;
Je suis d'une folle patrie
Où l'on cause avec les oiseaux…
Où la musique d'une stance
Rejoint les bouquets de l'été…
Où le rêve a tant d'importance
Qu'il remplace la vérité…
Certainement je vous admire ;
Mais pourquoi, d'un front si lointain,
Ne voulez-vous jamais sourire ?…
Un sourire n'engage à rien.
Croyez-vous donc une seconde
Que le printemps soit un malheur ?
Et que l'on approuve le monde
Parce qu'on regarde une fleur ?
Comme une très petite aurore,
Qui ne veut pas s'appesantir,
Le sourire est peut-être encore
Une manière de souffrir…

Et l'anathème sur les choses
Ne résout pas mieux le destin
Que de respirer une rose
Qui va mourir demain matin !

Mes pleurs sont à moi, nul au monde
Ne les a comptés ni reçus ;
Pas un œil étranger qui sonde
Les désespoirs que j'ai conçus.
L'être qui souffre est un mystère
Parmi ses frères ici-bas ;

Il faut qu'il aille solitaire
S'asseoir aux portes du trépas.
J'irai seule et brisant ma lyre,
Souffrant mes maux sans les chanter ;
Car je sentirais à les dire
Plus de douleur qu'à les porter.

Il est donc vrai ! Je garde en quittant la patrie,
Ô profonde douleur ! un cœur indifférent.
Pas de regard aimé, pas d'image chérie,
Dont mon œil au départ se détache en pleurant.
Ainsi partent tous ceux que le désespoir sombre
Dans quelque monde à part pousse à se renfermer,
Qui, voyant l'homme faible et les jours remplis d'ombre,
Ne se sont pas senti le courage d'aimer.

Pourtant, Dieu m'est témoin, j'aurais voulu sur terre
Rassembler tout mon cœur autour d'un grand amour,
Joindre à quelque destin mon destin solitaire,
Me donner sans regret, sans crainte, sans retour.
Aussi ne croyez pas qu'avec indifférence
Je contemple s'éteindre, au plus beau de mes jours,
Des bonheurs d'ici-bas la riante espérance :
Bien que le cœur soit mort, on en souffre toujours.

I

Regardez-les passer, ces couples éphémères !
Dans les bras l'un de l'autre enlacés un moment,
Tous, avant de mêler à jamais leurs poussières,
Font le même serment :
Toujours ! Un mot hardi que les cieux qui vieillissent
Avec étonnement entendent prononcer,
Et qu'osent répéter des lèvres qui pâlissent
Et qui vont se glacer.
Vous qui vivez si peu, pourquoi cette promesse
Qu'un élan d'espérance arrache à votre cœur,

Vain défi qu'au néant vous jetez, dans l'ivresse
D'un instant de bonheur ?

Amants, autour de vous une voix inflexible
Crie à tout ce qui naît : « Aime et meurs ici-bas ! »
La mort est implacable et le ciel insensible ;
Vous n'échapperez pas.
Eh bien ! puisqu'il le faut, sans trouble et sans murmure
Forts de ce même amour dont vous vous enivrez
Et perdus dans le sein de l'immense Nature,
Aimez donc et mourez !
II
Non, non, tout n'est pas dit, vers la beauté fragile
Quand un charme invincible emporte le désir,
Sous le feu d'un baiser quand notre pauvre argile
A frémi de plaisir.
Notre serment sacré part d'une âme immortelle ;
C'est elle qui s'émeut quand frissonne le corps ;
Nous entendons sa voix et le bruit de son aile
Jusque dans nos transports.
Nous le répétons donc, ce mot qui fait d'envie
Pâlir au firmament les astres radieux,
Ce mot qui joint les cœurs et devient, dès la vie,
Leur lien pour les cieux.
Dans le ravissement d'une éternelle étreinte,
Ils passent entraînés, ces couples amoureux,
Et ne s'arrêtent pas pour jeter avec crainte
Un regard autour d'eux.

Ils demeurent sereins quand tout s'écroule et tombe ;
Leur espoir est leur joie et leur appui divin ;
Ils ne trébuchent point lorsque contre une tombe
Leur pied heurte en chemin.
Toi-même, quand tes bois abritent leur délire,
Quand tu couvres de fleurs et d'ombre leurs sentiers,
Nature, toi leur mère, aurais-tu ce sourire

S’ils mouraient tout entiers ?
Sous le voile léger de la beauté mortelle
Trouver l’âme qu’on cherche et qui pour nous éclôt,
Le temps de l’entrevoir, de s’écrier : « C’est elle ! »
Et la perdre aussitôt,
Et la perdre à jamais ! Cette seule pensée
Change en spectre à nos yeux l’image de l’Amour.
Quoi ! ces vœux infinis, cette ardeur insensée
Pour un être d’un jour !
Et toi, serais-tu donc à ce point sans entrailles,
Grand Dieu qui dois d’en haut tout entendre et tout voir,
Que tant d’adieux navrants et tant de funérailles
Ne puissent t’émouvoir,
Qu’à cette tombe obscure où tu nous fais descendre
Tu dises : « Garde-les, leurs cris sont superflus.
Amèrement en vain l’on pleure sur leur cendre ;
Tu ne les rendras plus ! »
Mais non ! Dieu qu’on dit bon, tu permets qu’on espère ;
Unir pour séparer, ce n’est point ton dessein.
Tout ce qui s’est aimé, fût-ce un jour, sur la terre,
Va s’aimer dans ton sein.

III

Éternité de l’homme, illusion ! chimère !
Mensonge de l’amour et de l’orgueil humain !
Il n’a point eu d’hier, ce fantôme éphémère,
Il lui faut un demain !
Pour cet éclair de vie et pour cette étincelle
Qui brûle une minute en vos cœurs étonnés,
Vous oubliez soudain la fange maternelle
Et vos destins bornés.
Vous échapperiez donc, ô rêveurs téméraires !
Seuls au pouvoir fatal qui détruit en créant ?
Quittez un tel espoir ; tous les limons sont frères
En face du néant.

Vous dites à la Nuit qui passe dans ses voiles :
« J'aime et j'espère voir expirer tes flambeaux. »
La Nuit ne répond rien, mais demain ses étoiles
Luiront sur vos tombeaux.
Vous croyez que l'Amour dont l'âpre feu vous presse
A réservé pour vous sa flamme et ses rayons ;
La fleur que vous brisez soupire avec ivresse :
« Nous aussi nous aimons ! »
Heureux, vous aspirez la grande âme invisible
Qui remplit tout, les bois, les champs de ses ardeurs ;
La nature sourit, mais elle est insensible :
Que lui font vos bonheurs ?

Elle n'a qu'un désir, la marâtre immortelle,
C'est d'enfanter toujours, sans fin, sans trêve, encor.
Mère avide, elle a pris l'éternité pour elle,
Et vous laisse la mort.
Toute sa prévoyance est pour ce qui va naître ;
Le reste est confondu dans un suprême oubli.
Vous, vous avez aimé, vous pouvez disparaître :
Son vœu est accompli.
Quand un souffle d'amour traverse vos poitrines
Sur des flots de bonheur vous tenant suspendus,
Aux pieds de la Beauté lorsque des mains divines
Vous jettent éperdus ;
Quand, pressant sur ce cœur qui va bientôt s'éteindre
Un autre cœur souffrant, forme vaine ici-bas,
Il vous semble, mortels, que vous allez étreindre
L'Infini dans vos bras,
Ces délires sacrés, ces désirs sans mesure
Déchaînés dans vos flancs comme d'ardents essaims,
Ces transports, c'est déjà l'Humanité future
Qui s'agite en vos seins.
Elle se dissoudra, cette argile légère
Qu'ont émue un instant la joie et la douleur ;

Les vents vont disperser cette noble poussière
Qui fut jadis un cœur.
Mais d'autres cœurs naîtront qui renoueront la trame
De vos espoirs brisés, de vos amours éteints,
Perpétuant vos pleurs, vos rêves, votre flamme,
Dans les âges lointains.

Tous les êtres, formant une chaîne éternelle,
Se passent, en courant, le flambeau de l'Amour,
Chacun rapidement prend la torche immortelle,
Et la rend à son tour.
Aveuglé par l'éclat de sa lumière errante,
Vous jurez, dans la nuit où le sort vous plongea,
De la tenir toujours : à votre main mourante
Elle échappe déjà.
Du moins vous avez vu luire un éclair sublime ;
Il aura sillonné votre vie un moment ;
En tombant vous pourrez emporter dans l'abîme
Votre éblouissement.
Et quand il régnerait au fond du ciel paisible
Un être sans pitié qui contemplât souffrir,
Si son œil éternel considère, impassible,
Le naître et le mourir,
Sur le bord de la tombe, et sous ce regard même,
Qu'un mouvement d'amour soit encor votre adieu,
Oui, faites voir combien l'homme est grand lorsqu'il aime,
Et pardonnez à Dieu !

Quel était ton désir et ta crainte secrète ?
Quoi ! le vœu de ton cœur, ta Muse trop discrète
Rougit-elle de l'exprimer ?
Alcée, on reconnaît l'amour à ce langage :
Sapho feint vainement que ton discours l'outrage,
Sapho sait que tu vas l'aimer.

Tu l'entendais chanter, tu la voyais sourire,
La fille de Lesbos, Sapho, qui sur la lyre
Répandit sa grâce et ses feux.
Sa voix te trouble, Alcée, et son regard t'enflamme ;
Tandis que ses accents pénétraient dans ton âme
Sa beauté ravissait tes yeux.
Que devint ton amour ? L'heure qui le vit naître
L'a-t-elle vu mourir ? Vénus ailleurs, peut-être,
Emporta tes vœux fugitifs.
Mais le parfum du cœur jamais ne s'évapore ;
Même après deux mille ans, je le respire encore
Dans deux vers émus et craintifs.

Bel astre voyageur, hôte qui nous arrives
Des profondeurs du ciel et qu'on n'attendait pas,
Où vas-tu ? Quel destin pousse vers nous tes pas ?
Toi qui vogues au large en cette mer sans rives
Sur ta route, aussi loin que ton regard atteint,
N'as-tu vu comme ici que douleurs et misères ?
Dans ces mondes épars, dis ! avons-nous des frères ?
T'ont-ils chargé pour nous de leur salut lointain ?
Ah ! quand tu reviendras, peut-être de la terre
L'homme aura disparu. Du fond de ce séjour
Si son œil ne doit pas contempler ton retour,
Si ce globe épuisé s'est éteint solitaire,
Dans l'espace infini poursuivant ton chemin,
Du moins jette en passant, astre errant et rapide,
Un regard de pitié sur le théâtre vide
De tant de maux soufferts et du labeur humain.

Lorsque le passager, sur un vaisseau qui sombre,
Entend autour de lui les vagues retentir,
Qu'à perte de regard la mer immense et sombre
Se soulève pour l'engloutir
Sans espoir de salut et quand le pont s'entr'ouvre
Parmi les mâts brisés, terrifié, meurtri,

Il redresse son front hors du flot qui le couvre
Et pousse au large un dernier cri.
Cri vain ! cri déchirant ! L'oiseau qui plane ou passe
Au delà du nuage a frissonné d'horreur,
Et les vents déchaînés hésitent dans l'espace
À l'étouffer sous leur clameur.
Comme ce voyageur, en des mers inconnues,
J'erre et vais disparaître au sein des flots hurlants ;
Le gouffre est à mes pieds, sur ma tête les nues
S'amoncellent, la foudre aux flancs.
Les ondes et les cieux autour de leur victime
Luttent d'acharnement, de bruit, d'obscurité ;
En proie à ces conflits, mon vaisseau sur l'abîme
Court sans boussole et démâté.

Mais ce sont d'autres flots, c'est un bien autre orage
Qui livre des combats dans les airs ténébreux ;
La mer est plus profonde et surtout le naufrage
Plus complet et plus désastreux.
Jouet de l'ouragan qui l'emporte et le mène,
Encombré de trésors et d'agrès submergés,
Ce navire perdu, mais c'est la nef humaine,
Et nous sommes les naufragés.
L'équipage affolé manœuvre en vain dans l'ombre ;
L'Épouvante est à bord, le Désespoir, le Deuil ;
Assise au gouvernail, la Fatalité sombre
Le dirige vers un écueil.
Moi, que sans mon aveu l'aveugle Destinée
Embarqua sur l'étrange et faible bâtiment,
Je ne veux pas non plus, muette et résignée,
Subir mon engloutissement.
Puisque, dans la stupeur des détresses suprêmes,
Mes pâles compagnons restent silencieux,
À ma voix d'enlever ces monceaux d'anathèmes
Qui s'amassent contre les cieux.

Afin qu'elle éclatât d'un jet plus énergique,
J'ai, dans ma résistance à l'assaut des flots noirs,
De tous les cœurs en moi, comme en un centre unique,
Rassemblé tous les désespoirs.
Qu'ils vibrent donc si fort, mes accents intrépides,
Que ces mêmes cieux sourds en tressaillent surpris ;
Les airs n'ont pas besoin, ni les vagues stupides,
Pour frissonner, d'avoir compris.

Ah ! c'est un cri sacré que tout cri d'agonie ;
Il proteste, il accuse au moment d'expirer.
Eh bien ! ce cri d'angoisse et d'horreur infinie,
Je l'ai jeté ; je puis sombrer !

Non, ton éternité d'inconscience obscure,
D'aveugle impulsion, de mouvement forcé,
Tout l'infini du temps ne vaut pas, ô Nature !
La minute où j'aurai pensé.

Anaïs Ségalas

Si mes souvenirs sont fidèles,
Il me semble qu'elle est vraiment
La plus grande de toutes celles
Qui n'eurent qu'un petit talent.
Il y a, dans ses poésies,
Mille purs et charmants objets :
De la neige, de l'ambroisie,
Des papillons et des projets ;
Des fleurs, du cristal, de la mousse,
Des serments, des firmaments bleus,
Un grand navire, un petit mousse,
Et des retours, et des adieux…
Mais palpitant sur les paroles

Du modeste panorama,
On voit quelque chose qui vole,
On sent quelque chose qui bat.

Ce quelque chose, c'est une aile…
Ce n'est pas l'aile assurément
De la grande Muse immortelle
Blessant le cœur mortellement,
Ce n'est qu'une aile qui ressemble
— Volant un peu par-ci, par-là —
À l'aile d'un oiseau qui tremble…
Et c'est sans doute pour cela
Qu'au cimetière, sur sa tombe,
On a sculpté, près d'un cyprès,
Deux blanches petites colombes
Qui ne la quitteront jamais !

Amis du paradis, je vous ai vus partir !
La douleur pâlissait vos fronts. Prête à sortir,
Votre âme, travaillant pour se faire un passage,
Donnait de grands coups d'aile… Ô mort ! affreux bourreau,
Tu ne pouvais donc pas, pour délivrer l'oiseau,
Ouvrir plus doucement la cage ?
Que d'amis sont là-haut ! Qu'on doit m'aimer au ciel !
Mon cercle idolâtré du foyer paternel
Se rétrécit… Je vois, autour de l'âtre en flamme,
Plus d'ombres que de corps. Pour retrouver leurs traits,
Je dis au Souvenir, ce peintre des portraits,
De les peindre au fond de mon âme.
Mais vous me restez, vous ! Dieu n'a pas tout chez lui.
J'ai comme deux foyers de famille aujourd'hui :
L'un ici, l'autre au ciel ; chers absents, c'est le vôtre !
Dans ces deux foyers-là je sens qu'on m'aime autant ;
Dans l'un on me retient, et dans l'autre on m'attend…
Et mon cœur va de l'un à l'autre.

Ne me quittez pas, vous ! Je partirais demain
Si vous n'étiez plus là pour me tenir la main !
Le bonheur a toujours un nom de la famille :
Je l'appelais mon père et ma mère autrefois ;
Aujourd'hui, mon ami, le bonheur a ta voix,
Il a ton sourire, ô ma fille !

Duchesse de Rohan

Comme jadis, dans la forêt,
De fleurs et d'étoiles coiffée,
Quand on disait « la bonne Fée »,
Tout le monde la connaissait ;
De même quand partout, sans cesse,
Dans le vacarme des salons,
On disait « la bonne Duchesse »,
Tout le monde savait son nom.
Elle était bonne, bonne, bonne…
Elle ne rencontrait personne
Sans lui désirer du bonheur…
La bonté fut sa Muse exquise :
Et le vers, toujours, quoi qu'on dise,
Se sent des noblesses du cœur.

Ferme ! ferme les yeux pour bien te recueillir,
Pour oublier la terre.
Vole dans l'azur clair ! monte et vas-y cueillir
L'étoile du mystère.
Ferme tes yeux de chair, ouvre ceux de l'esprit
Et regarde ton âme.
Plantes-y l'arbrisseau qui produira le fruit
Que toute soif réclame.
Ne vois que la beauté, la bonté, la valeur,
Et méprise l'offense :

La plus grande vertu, c'est d'avoir sa douleur
Comme unique défense.
Vouloir ne plus entendre et vraiment le pouvoir,
Pardonner à l'envie ;
Oh ! bienfaisant secret, apprendre à ne pas voir
Les laideurs de la vie !

Thérèse Martin

D'abord, sous un ciel qui scintille
D'une incomparable lueur,
Ce fut une petite fille
Qui ressemblait à une fleur.
Son existence pourrait presque
Se chanter comme une chanson
Ou se peindre comme une fresque :
Son père, au soleil d'Alençon,
Réglait les heures de la terre ;
Sa mère avait les doigts légers ;
Car sa mère était dentellière,
Et son père était horloger.
Mais bientôt la sainte famille
Partit pour habiter Lisieux ;
Sous un autre soleil qui brille,
On choisit un autre toit bleu ;
Ce toit, entouré de feuillage,
Avait pour nom « Les Buissonnets » ;
Ce n'était qu'un jardin sauvage :
Le monde, aujourd'hui, le connaît.

C'est là que Thérèse, si douce,
Grandit dans le rêve éternel
Des fleurs, étoiles de la mousse,
Et des étoiles, fleurs du ciel.

Elle cherche dans la verdure
Tous les petits oiseaux mourants,
Les assiste, et, d'une main pure,
Les enterre « honorablement »…
Quoi ! perdre des heures de vie
Pour ensevelir des oiseaux ?
Thérèse savait que l'on prie
Autrement qu'en disant des mots.
À côté d'un vieux banc de marbre
Que le soir changeait de couleur,
Elle dressait, au cœur des arbres,
L'autel qui brûlait dans son cœur ;
Prenant des vers luisants pour cierges,
Et, pour chantre, un bourdon pressé,
Elle invoquait la sainte Vierge…
Mais, bientôt, ce n'est pas assez !
À quinze ans — pâle et si petite,
Ses cheveux sont un manteau d'or —
Elle veut être carmélite !
Mais le Carmel se ferme encor.
Un jour elle se précipite
Jusqu'à l'évêque de Lisieux :
Elle veut être carmélite,
Avec des larmes dans les yeux !

Il hésite… Alors, de sa cape
Enroulant son cœur désolé,
À Rome, elle va voir le Pape
Et se jette en pleurs à ses pieds.
« Que me veut donc cette petite ? »
Dit l'apôtre de Jésus-Christ.
« Elle veut être carmélite ! »
Il hésite… mais tant de cris
Ont troublé le ciel qui palpite…
Jésus dit : « Que veut cette enfant ?

— Elle veut être carmélite ! »
Répond la Vierge en souriant…
Alors, devant la palme verte
D'un archange envoyé du ciel,
La sombre porte s'est ouverte :
Thérèse est entrée au Carmel !
⁂

Ôdouce paix de la prière !
Mais il n'est pas que des douceurs…
La Supérieure est sévère.
Tant mieux ! Souffrir est un bonheur.
Chaque jour, Thérèse est grondée ;
Pour tout : pour un geste tremblant,
Pour un mot, pour une araignée
Oubliée au coin du mur blanc.

Une araignée !… ah ! pourrait-elle
La chasser, elle qui sait, pour
Tisser une toile éternelle,
Ce qu'il faut de soins et d'amour ?
D'ailleurs elle a, de son enfance,
Gardé le culte trois fois saint
Des fleurs, des saisons, des présences,
De tous les ouvrages divins.
Le jour où sa bouche prononce
Le vœu qui doit être éternel,
Elle voudrait, comme réponse,
Quelque présent tombé du ciel ;
« Ah ! Seigneur… » dit-elle, « que n'ai-je
Un vêtement du paradis…
Seule, une robe toute en neige
Serait assez blanche aujourd'hui… »
Et Thérèse, d'un front qui penche
Traversant le parc du Carmel,
Fut habillée en neige blanche

Avant d'arriver à l'autel !

⁂

Petite Sainte qui fut blonde
Afin de mieux nous éclairer,
Elle voulut quitter le monde
Et le monde accourt à ses pieds.

Ainsi qu'une tendre poussière,
Tous les pays veulent venir
Admirer le beau reliquaire
Où dorment tant de souvenirs :
On y voit presque à tous les âges
L'humble rose qu'elle porta,
Et sa robe de mariage
Que la neige même argenta…
On voit l'espargate de toile
Cent fois recousue à son pied
Car son rêve entouré d'étoiles
N'aima rien que la pauvreté…
On voit, sur une très petite
Table dont le pied est tordu,
Son doux couvert de carmélite
(Sans fourchette bien entendu) ;
Et la pauvre petite chaise
Frissonnante d'un tel émoi
Qu'on se demande si Thérèse
N'est vraiment pas morte de froid ?
Son front était couleur de cire…
Ses petits pieds étaient glacés…
Mais elle n'a rien voulu dire
Tant qu'on pouvait la réchauffer…
Ce n'est qu'en mourant que sa gorge
Avoua cette chose à Dieu,
Le matin où le rouge-gorge
Était venu lui dire « adieu »…

D'ailleurs, les bêtes et les choses,
Les soirs de Juin, les fleurs d'été,
L'aimaient… Le parfum de la rose
Ne voulut jamais la quitter.
Et, quand sa jeune âme fleurie
Remonta tout droit vers les cieux,
L'éternel parfum de sa vie
L'accompagna jusqu'au seuil bleu.
Saint Michel et sa grande épée
En demeuraient tout interdits :
« Quoi ?… peut-on s'être parfumée
Pour arriver au paradis ?… »
Traînant ses clefs en ribambelle,
Saint Pierre n'osait pas ouvrir…
Quelle était donc, tout autour d'elle,
Cette odeur qui semblait fleurir ?
Saint Joseph, qui se remémore
Tous les copeaux du bois vermeil,
Pensait : « Le cœur du sycomore
N'avait pas un parfum pareil ! »
Sainte Cécile, toute blême,
Chantait : « Quel est donc ce parfum
Plus doux que la musique même
De ma harpe sous mes doigts fins ? »
Sainte Rose, la Péruvienne,
Disait en cachant son émoi :
« Quelle âme peut, d'où qu'elle vienne,
Sentir la rose mieux que moi ? »

Catherine, au bonnet qui brille,
Soupirait, fronçant le sourcil,
« Je ne serais pas vieille fille
Si j'étais parfumée ainsi !… »
Et les anges, beaucoup moins sages
Devant ce printemps qui passait,

Criaient en poussant les nuages :
« Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ?… »
Alors, Jésus leva la tête ;
Il sentit le parfum d'Avril ;
Et, voyant tout le ciel en fête,
Il dit à son tour : « Qu'y a-t-il ?
Sur le seuil d'amour et de crainte,
Parmi cette grande lueur,
Quelle est cette petite sainte
Que l'on prendrait pour une fleur ?
Comment ce parfum de la terre
A-t-il accompagné ses pas ?
Qui est-elle ? Parlez, Saint Pierre !
— Mais c'est que je ne le sais pas !
À son regard de fleur limpide,
J'ai bien posé la question ;
Mais, Seigneur, elle est si timide,
Qu'elle ne m'a pas dit son nom…
J'ai demandé, pour qu'elle reste,
Le nom dont elle s'appelait ;
Mais, Seigneur, elle est si modeste,
Qu'un peu plus elle s'en allait…

— Ah ! » cria la Vierge à la chaise
En relevant son voile bleu,
« Mais c'est la petite Thérèse…
Et c'est la Rose de Lisieux ! »

Pour supporter l'exil de la terre des larmes,
Il me faut le regard de mon divin Sauveur ;
Ce regard plein d'amour m'a dévoilé ses charmes,
Il m'a fait pressentir le céleste bonheur.
Mon Jésus me sourit, quand vers lui je soupire ;
Alors je ne sens plus l'épreuve de la foi.
Le regard de mon Dieu, son ravissant sourire,
Voilà mon ciel à moi !

Mon ciel est d'attirer sur l'Église bénie,
Sur la France coupable et sur chaque pêcheur,
La grâce que répand ce beau fleuve de vie
Dont je trouve la source, ô Jésus, dans ton cœur.
Je puis tout obtenir lorsque, dans le mystère,
Je parle cœur à cœur avec mon divin Roi.
Cette douce oraison, tout près du sanctuaire,
Voilà mon ciel à moi !
Mon ciel, il est caché dans la petite hostie
Où Jésus, mon Époux, se voile par amour.
À ce foyer divin je vais puiser la vie ;
Et là, mon doux Sauveur m'écoute nuit et jour.
Oh ! quel heureux instant, lorsque dans la tendresse
Tu viens, mon Bien-Aimé, me transformer en toi !
Cette union d'amour, cette ineffable ivresse,
Voilà mon ciel à moi !

Mon ciel est de sentir en moi la ressemblance
Du Dieu qui me créa de son souffle puissant ;
Mon ciel est de rester toujours en sa présence,
De l'appeler mon père et d'être son enfant ;
Entre ses bras divins je ne crains pas l'orage…
Le total abandon, voilà ma seule loi ;
Sommeiller sur son cœur, tout près de son Visage,
Voilà mon ciel à moi !
Mon ciel, je l'ai trouvé dans la Trinité sainte
Qui réside en mon cœur, prisonnière d'amour ;
Là, contemplant mon Dieu, je lui redis sans crainte
Que je veux le servir et l'aimer sans retour.
Mon ciel est de sourire à ce Dieu que j'adore,
Lorsqu'il veut se cacher pour éprouver ma foi ;
Sourire, en attendant qu'il me regarde encore,
Voilà mon ciel à moi !

Ma vie est un instant, une heure passagère,
Ma vie est un moment qui m'échappe et qui fuit,

Tu le sais, ô mon Dieu, pour t'aimer sur la terre,
Je n'ai rien qu'aujourd'hui !
Oh ! Je t'aime Jésus, vers toi mon âme aspire…
Pour un jour seulement, reste mon doux appui ;
Viens régner dans mon cœur, donne-moi ton sourire,
Rien que pour aujourd'hui !

Que m'importe, Seigneur, si l'avenir est sombre,
Te prier pour demain, oh ! non, je ne le puis…
Conserver mon cœur pur, couvre-moi de ton ombre
Rien que pour aujourd'hui !
Si je songe à demain, je crains mon inconstance,
Je sens naître en mon cœur la tristesse et l'ennui ;
Mais je veux bien ; mon Dieu, l'épreuve, la souffrance,
Rien que pour aujourd'hui !
Je dois te voir bientôt sur la rive éternelle,
Ô Pilote divin dont la main me conduit !
Sur les flots orageux guide en paix ma nacelle,
Rien que pour aujourd'hui !
Ah ! laisse-moi, Seigneur, me cacher en ta Face ;
Là je n'entendrai plus du monde le vain bruit,
Donne-moi ton amour, conserve-moi ta grâce,
Rien que pour aujourd'hui !
Près de ton Cœur divin, oubliant ce qui passe,
Je ne redoute plus les traits de l'ennemi.
Ah ! donne-moi, Jésus, dans ton cœur une place,
Rien que pour aujourd'hui !
Pain vivant, Pain du ciel, divine Eucharistie,
Ô mystère touchant que l'amour a produit !
Viens habiter mon cœur, Jésus, ma blanche Hostie,
Rien que pour aujourd'hui !
Daigne m'unir à toi, Vigne sainte et sacrée,
Et mon faible rameau te donnera son fruit,
Et je pourrai t'offrir une grappe dorée,
Seigneur, dès aujourd'hui.

Cette grappe d'amour dont les grains sont les âmes,
Je n'ai pour la former que ce jour qui s'enfuit…
Oh ! donne-moi, Jésus, d'un apôtre les flammes,
Rien que pour aujourd'hui !
Ô Vierge immaculée ! Ô toi la douce Étoile
Qui rayonne Jésus et qui m'unit à Lui,
Ô Mère, laisse-moi me cacher sous ton voile,
Rien que pour aujourd'hui !
Ô mon Ange gardien, couvre-moi de ton aile,
Éclaire de tes feux ma route, ô doux ami !
Viens diriger mes pas, aide-moi, je t'appelle,
Rien que pour aujourd'hui !
Je veux voir mon Jésus, sans voile, sans nuage,
Cependant ici-bas je suis bien près de Lui…
Il ne sera caché son aimable Visage
Rien que pour aujourd'hui !
Je volerai bientôt pour dire ses louanges,
Quand le jour sans couchant sur mon âme aura lui ;
Alors je chanterai sur la lyre des anges
L'éternel aujourd'hui !

Jésus, mon seul amour, au pied de ton calvaire,
Que j'aime, chaque soir, à te jeter des fleurs !
En effeuillant pour toi la rose printanière,
Je voudrais essuyer tes pleurs !

Jeter des fleurs !… C'est l'offrir en prémices
Les plus légers soupirs, les plus grandes douleurs.
Mes peines, mon bonheur, mes petits sacrifices :
Voilà mes fleurs.
Seigneur, de ta beauté mon âme s'est éprise ;
Je veux te prodiguer mes parfums et mes fleurs,
En les jetant pour toi sur l'aile de la brise,
Je voudrais enflammer les cœurs !
Jeter des fleurs, Jésus, voilà mon arme
Lorsque je veux lutter pour sauver les pécheurs.

La victoire est à moi ; toujours je te désarme
Avec mes fleurs !
Les pétales des fleurs caressant ton Visage
Te disent que mon cœur est à toi sans retour.
De ma rose effeuillée, ah ! tu sais le langage
Et tu souris à mon amour…
Jeter des fleurs ! redire tes louanges,
Voilà mon seul plaisir sur la route des pleurs.
Au ciel j'irai bientôt avec les petits anges
Jeter des fleurs !

Jésus, quand je te vois, soutenu par ta Mère,
Quitter ses bras,
Essayer en tremblant sur notre triste terre
Tes premiers pas ;

Devant toi je voudrais effeuiller une rose
En sa fraîcheur,
Pour que ton petit pied bien doucement repose
Sur une fleur.
Cette rose effeuillée est la fidèle image,
Divin Enfant,
Du cœur qui veut pour toi s'immoler sans partage,
À chaque instant.
Seigneur, sur Les autels plus d'une fraîche rose
Aime à briller ;
Elle se donne à toi, mais je rêve autre chose :
C'est m'effeuiller…
La rose en son éclat peut embellir ta fête,
Aimable Enfant !
Mais, la rose effeuillée, on l'oublie, on la jette
Au gré du vent…
La rose, en s'effeuillant, sans recherche se donne
Pour n'être plus.
Comme elle, avec bonheur, à toi je m'abandonne,
Petit Jésus !

L'on marche sans regret sur des feuilles de rose,
Et ces débris
Sont un simple ornement que sans art on dispose.
Je l'ai compris…
Jésus, pour ton amour j'ai prodigué ma vie,
Mon avenir ;
Aux regards des mortels, rose, à jamais flétrie,
Je dois mourir !
Pour toi je dois mourir, Jésus, beauté suprême,
Oh ! quel bonheur !
Je veux en m'effeuillant te prouver que je t'aime
De tout mon cœur.

Sous les pas enfantins, je veux avec mystère
Vivre ici-bas ;
Et je voudrais encor adoucir au Calvaire
Tes derniers pas…

Mes voix me l'ont prédit : me voici prisonnière ;
Je n'attends de secours que de vous, ô mon Dieu !
Pour votre seul amour j'ai quitté mon vieux père,
Ma campagne fleurie et mon ciel toujours bleu ;
J'ai quitté mon vallon, ma mère bien-aimée,
Et, montrant aux guerriers l'étendard de la croix,
Seigneur, en votre nom j'ai commandé l'armée :
Les plus grands généraux ont entendu ma voix.
Une sombre prison, voilà ma récompense,
Le prix de mes travaux, de mon sang, de mes pleurs…
Je ne reverrai plus les lieux de mon enfance,
Ma riante prairie avec ses mille fleurs…
Je ne reverrai plus la montagne lointaine
Dont le sommet neigeux se plonge dans l'azur,
Et je n'entendrai plus, de la cloche incertaine,
Le son doux et rêveur onduler dans l'air pur…

Dans mon cachot obscur, je cherche en vain l'étoile
Qui scintille le soir au firmament si beau !
La feuillée, au printemps, qui me servait de voile,
Lorsque je m'endormais en gardant mon troupeau.
Ici, quand je sommeille au milieu de mes larmes,
Je rêve les parfums, la fraîcheur du matin ;
Je rêve mon vallon, les bois remplis de charmes,
Mais le bruit de mes fers me réveille soudain…
Seigneur, pour votre amour j'accepte le martyre,
Je ne redoute plus ni la mort ni le feu,
C'est vers vous, ô Jésus, que mon âme soupire ;
Je n'ai plus qu'un désir, et c'est vous, ô mon Dieu !
Je veux prendre ma croix, doux Sauveur, et vous suivre,
Mourir pour votre amour, je ne veux rien de plus :
Je désire mourir pour commencer à vivre,
Je désire mourir pour m'unir à Jésus !

Comtesse Anna de Noailles

Elle a, pour que la poésie
Respire mieux en liberté,
À chaque instant donné sa vie ;
Et l'on pourrait plutôt compter,
Dans un désert, les grains de sable,
Les gouttes d'eau dans un torrent,
Que, de ce cœur trop innombrable,
Pouvoir compter les battements.
Elle a, pour embellir la treille,
Le jardin, la maison, le soir,
Dans son regard qui s'émerveille
Laissé monter son désespoir ;
Elle a, d'une âme qui, sans trêve,
Meurt de tout ce qu'elle anima,

Entre le réel et le rêve
Découvert un nouveau climat ;
Elle a, pour qu'enfin il pénètre
Un peu d'air qui soit inconnu,
Ouvert une folle fenêtre
Que l'on n'ouvrira jamais plus ;

Elle a fait courir sur la terre,
Comme deux grandes vérités,
Le comportement du mystère
Et l'emportement de l'été ;
Elle a ressuscité les roses
Qui s'endormaient dans les jardins ;
Elle a débarrassé les choses
De leurs adjectifs anciens…
Hélas ! nulle page future
Ne retrouvera la couleur
De ce grand pays d'aventure
Qui tremblait au fond de son cœur !
Et je pense souvent, je pense
À tout ce qu'elle a dû souffrir
En sentant que son existence,
Celle d'ici, allait finir…
Ah ! quelle épouvante pour elle
Quand elle sentit, un matin,
Qu'il fallait refermer ces ailes
Qui s'ajoutaient à son destin,
Quand elle sentit que les branches
S'éloignaient de ses pâles mains,
Que tous les astres qui se penchent
Ne se pencheraient plus demain,
Et surtout que toutes les choses
Qu'elle aimait tant : le soir, le jour,
Les saisons, les livres, les roses,
L'air, l'intelligence, l'amour.

Quand elle aurait quitté la terre,
N'auraient plus jamais, sous le ciel,
Cette tristesse autoritaire
Qui rejoint le rêve éternel.
Et c'est pendant ces jours de drame
Où, chaque jour, tout l'univers
S'arrachait un peu de son âme,
Qu'elle écrivit ses derniers vers…
Ces vers d'une espèce infinie
Qui semblent, par un double effort,
Parler encore avec la vie,
Déjà parler avec la mort !

Mes livres, je les fis pour vous, ô jeunes hommes,
Et j'ai laissé dedans,
Comme font les enfants qui mordent dans les pommes,
La marque de mes dents.
J'ai laissé mes deux mains sur la page étalées,
Et la tête en avant
J'ai pleuré, comme fait au milieu de l'allée
Un orage crevant.
Je vous laisse, dans l'ombre amère de ce livre,
Mes regards et mon front,
Et mon âme toujours ardente et toujours ivre
Où vos mains traîneront.
Je vous laisse le clair soleil de mon visage,
Ses millions de rais,
Et mon cœur faible et doux, qui eut tant de courage
Pour ce qu'il désirait…
Je vous laisse mon cœur, et toute son histoire,
Et sa douceur de lin,
Et l'aube de ma joue, et la nuit bleue et noire
Dont mes cheveux sont pleins,

Voyez comme vers vous, en robe misérable,
Mon Destin est venu.

Les plus humbles errants, sur les plus tristes sables,
N'ont pas les pieds si nus.
Et je vous laisse, avec son feuillage et sa rose,
Le chaud jardin verni
Dont je parlais toujours, — et mon chagrin sans cause
Qui n'est jamais fini…

Pourtant tu t'en iras un jour de moi, Jeunesse,
Tu t'en iras, tenant l'Amour entre tes bras.
Je souffrirai, je pleurerai, tu t'en iras,
Jusqu'à ce que plus rien de toi ne m'apparaisse.
La bouche pleine d'ombre et les yeux pleins de cris,
Je te rappellerai d'une clameur si forte
Que, pour ne plus m'entendre appeler de la sorte,
La Mort entre ses mains prendra mon cœur meurtri.
Pauvre Amour, triste et beau, serait-ce bien possible
Que, vous ayant aimé d'un si profond souci,
On pût encor marcher sur le chemin durci
Où l'ombre de vos pieds ne sera plus visible ?

Revoir sans vous l'éveil douloureux du printemps,
Les dimanches de Mars, l'orgue de Barbarie,
La foule heureuse, l'air doré, le jour qui crie,
La musique d'ardeur qu'Yseult dit à Tristan ?
Sans vous, connaître encor le bruit sourd des voyages,
Le sifflement des trains, leur hâte et leur arrêt,
Comme au temps juvénile, abondant et secret,
Où, dans vos yeux clignés, riaient des paysages ?
Amour, loin de vos yeux revoir le bord des eaux
Où trempent, azurés et blancs, des quais de pierre,
Pareils à ceux qu'un jour, dans l'Hellas printanière,
Parcoururent Léandre et la belle Héro ?
Voir sans vous, sous la lune assise au haut du cèdre,
La volupté des nuits laiteuses d'Orient,
Et souffrir, le passé au cœur se réveillant,
Les étourdissements d'Hermione et de Phèdre ?

Toujours privé de vous, feuilleter par hasard,
Tandis que l'âcre été répand son chaud malaise,
Ce livre où noblement la Cassandre française
Couche au linceul de gloire et sourit à Ronsard ?
Et, quand l'automne roux effeuille les charmilles
Où s'asseyait le soir l'amante de Rousseau,
Être une vieille, avec sa laine et son fuseau,
Qui s'irrite et qui jette un sort aux jeunes filles ?…
— Ah ! Jeunesse, qu'un jour vous ne soyez plus là,
Vous, vos rêves, vos pleurs, vos rires et vos roses,
Les Plaisirs et l'Amour vous tenant, — quelle chose,
Pour ceux qui n'ont vraiment désiré que cela !…

Parfumés de trèfle et d'armoise,
Serrant leurs vifs ruisseaux étroits,
Les pays de l'Aisne et de l'Oise
Ont encor les pavés du roi.
La route aux horizons de seigle,
De betterave et de blé noir,
A l'air du dix-septième siècle
Avec les puits et l'abreuvoir.
Un pied de roses ou de vigne
Fournit de feuilles les maisons,
Où le soir la lumière cligne
Aux fenêtres en floraison.
Dans les parcs, les miroirs du sable
Reflètent l'ombre du sapin ;
La pelouse est comme une fable
Avec sa pie et ses lapins.
On y voit à l'aube incertaine
Des lièvres rouler dans le thym,
Comme chez Jean de La Fontaine
Quand son livre sent le matin,

— Quand La Fontaine avait sa charge
De maître des eaux et forêts,

Le pré pliait en pente large,
Le bois avait ses bruits secrets ;
Les rivières avaient leurs tanches,
La plaine humide le héron,
Comme aujourd'hui où le jour penche
Son soleil sur les arbres ronds.
Ce soir, cette basse colline
Bleuit au crépuscule long,
Comme quand le petit Racine
Jouait à la Ferté-Milon.
— Ô beaux pays d'ordre et de joie,
Vous ne déchiriez pas le cœur
Comme aujourd'hui où l'homme ploie
Sous votre ardeur et votre odeur.
— Quand Fénelon au temps champêtre
Marchait dans le soir parfumé,
Portant déjà la langueur d'être
Un jour malgré soi-même aimé ;
La lune, le hêtre immobile,
L'eau grave, l'if silencieux,
Entraient dans son rêve tranquille
Et formaient la face de Dieu.
Et quand, après des pleurs de rage,
Les amants entraient au couvent,
Les étangs et les beaux ombrages
Les consolaient des yeux vivants.

Car dans ce temps, haute et paisible,
La Nature, ses bois, ses eaux,
N'avaient pas cette âme sensible
Qui plus tard fit pleurer Rousseau…

J'écris pour que le jour où je ne serai plus
On sache comme l'air et le plaisir m'ont plu,
Et que mon livre porte à la foule future
Comme j'aimais la vie et l'heureuse nature.

Attentive aux travaux des champs et des maisons,
J'ai marqué chaque jour la forme des saisons,
Parce que l'eau, la terre, et la montante flamme
En nul endroit ne sont si belles qu'en mon âme.
J'ai dit ce que j'ai vu et ce que j'ai senti,
D'un cœur pour qui le vrai ne fut point trop hardi,
Et j'ai eu cette ardeur, par l'amour intimée,
Pour être après la mort parfois encore aimée,
Et qu'un jeune homme alors lisant ce que j'écris,
Sentant par moi son cœur ému, troublé, surpris,
Ayant tout oublié des épouses réelles,
M'accueille dans son âme et me préfère à elles…

Allez, je veux rester seule avec les tombeaux ;
Les morts sont sous la terre et le matin est beau,
L'air a l'odeur de l'eau, de l'herbe, du feuillage,
Les morts sont dans la mort pour le reste de l'âge…
Un jour, mon corps dansant sera semblable à eux,
J'aurai l'air de leur front, le vide de leurs yeux,
J'accomplirai cet acte unique et solitaire,
Moi qui n'ai pas dormi seule, aux jours de la terre.
— Tout ce qui doit mourir, tout ce qui doit cesser,
La bouche, le regard, le désir, le baiser,
Être la bouche d'ombre et l'être de silence,
Tandis que le printemps vert et vermeil s'élance
Et monte trempé d'or, de sève et de moiteur !
Avoir eu comme moi le cœur si doux, le cœur
Plein de plaisir, d'espoir, de rêve et de mollesse,
Et ne plus s'attendrir de ce que l'aube naisse !
Être au fond du repos l'éternité du temps !
— D'autres seront alors vivants, joyeux, contents,
Des hommes marcheront auprès des jeunes filles,
Ils verront des labours, des moissons, des faucilles,
La couleur délicate et changeante des mois.
Moi, je ne verrai plus, je serai morte, moi,

Je ne saurai plus rien de la douceur de vivre…
Mais ceux-là qui liront les pages de mon livre,
Sachant ce que mon cœur et mes yeux ont été,
Vers mon ombre vivante et pleine de clarté
Viendront, le cœur blessé de langueur et d'envie,
Car ma cendre sera plus chaude que leur vie…

J'ai tant rêvé par vous, et d'un cœur si prodigue,
Qu'il m'a fallu vous vaincre ainsi qu'en un combat ;
J'ai construit ma raison comme on fait une digue,
Pour que l'eau de la mer ne m'envahisse pas.
J'avais tant confondu votre aspect et le monde,
Les senteurs que l'espace échangeait avec vous,
Que, dans ma solitude éparse et vagabonde,
J'ai partout retrouvé vos mains et vos genoux.
Je vous voyais pareil à la neuve campagne,
Réticente et gonflée au mois de Mars ; pareil
Au lis, dans le sermon divin sur la montagne ;
Pareil à ces soirs clairs qui tombent du soleil ;
Pareil au groupe étroit de l'agneau et du pâtre ;
Et vos yeux, où le temps flâne et semble en retard,
M'enveloppaient ainsi que ces vapeurs bleuâtres
Qui s'échappent des bois comme un plus long regard.
Si j'avais, chaque fois que la douleur s'exhale,
Ajouté quelque pierre à quelque monument,
Mon amour monterait comme une cathédrale
Compacte, transparente, où Dieu luit par moment.

Aussi quand vous viendrez, je serai triste et sage,
Je me tairai, je veux, les yeux larges ouverts,
Regarder quel éclat a votre vrai visage,
Et si vous ressemblez à ce que j'ai souffert…

Nous sommes seuls ; puisque tu m'aimes,
J'aurai peur si je vois tes yeux ;
Évitons la douceur suprême ;

Ne restons pas silencieux.
La terrasse est comme un navire ;
Qu'il fait chaud sur la mer, ce soir !
On meurt de soif, et l'on respire
L'ombre noire du jardin noir.
Les aloès fleuris s'élancent.
Écarte de moi, si tu peux,
Tous ces parfums, tous ces silences,
Qui s'accumulent peu à peu ;
On entend rire sur la place.
Je sens, à tes yeux, que tu crois
Que ce sont des corps qui s'enlacent :
Ce soir, tout est désir pour toi.
L'âcre odeur des filets de pêche
Pénètre l'humble nuit qui dort.
Sur ma main pose ta main fraîche
Pour que je puisse vivre encor…

Le soir baigne d'argent les places de Vérone ;
Les cieux roses et ronds, rayés d'ifs, de cyprès,
Font à la ville une couronne
De tristes et verts minarets.
Sur les ors languissants du palais du Concile,
On voit luire, ondoyer, un manteau duveté ;
Les pigeons amoureux, dociles,
Frémissent là de volupté.
L'Adige, entre les murs de brique qu'il reflète,
Roule son rouge flot, large, brusque, puissant.
Dans la ville de Juliette
Un fleuve a la couleur du sang !
— Ô tragique douceur de la cité sanglante,
Rue où le passé vit sous les vents endormis :
Un masque court, ombre galante,
Au bal des amants ennemis.
Je m'élance, et je vois ta maison, Juliette !

Si plaintive, si noire, ainsi qu'un froid charbon.
C'est là que la fraîche alouette
T'épouvantait de sa chanson !

Que tu fus consumée, ô nymphe des supplices !
Que ton mortel désir était fervent et beau
Lorsque tu t'écriais : « Nourrice,
Que l'on prépare mon tombeau !
« Qu'on prépare ma tombe et mon funèbre somme,
Que mon lit nuptial soit violet et noir,
Si je n'enlace le jeune homme
Qui brillait au verger ce soir !… »
— Auprès de ta fureur héroïque et plaintive,
Auprès de tes appels, de ton brûlant tourment,
La soif est une source vive,
La faim est un rassasiement.
Hélas ! tu le savais, qu'il n'est rien sur la terre
Que l'invincible amour, par les pleurs ennobli ;
Le feu, la musique, la guerre,
N'en sont que le reflet pâli !
— Ma sœur, ton sein charmant, ton visage d'aurore,
Où sont-ils, cette nuit où je porte ton cœur ?
La colombe du sycomore
Soupire à mourir de langueur…
Là-bas un lourd palais, couleur de pourpre ardente,
Ferme ses volets verts, sous le ciel rose et gris ;
Je pense au soir d'automne où Dante
Écrivit là le Paradis ;
La céleste douceur des tournantes collines
Emplissait son regard à l'heure où, las, pensifs,
Les anges d'Italie inclinent
Le ciel délicat sur les ifs.

Mais que tu m'es plus chère, ô maison de l'ivresse,
Balcon où frémissait le chant du rossignol,
Où Juliette qui caresse

Suspend Roméo à son col !
Ah ! que tu m'es plus cher, sombre balcon des fièvres,
Où l'échelle de soie en chantant tournoyait,
Où les amants, joignant leurs lèvres,
Sanglotaient entre eux : « Je vous ai ! »
— Que l'amour soit béni parmi toutes les choses,
Que son nom soit sacré, son règne ample et complet ;
Je n'offre les lauriers, les roses,
Qu'à la fille des Capulet !

L'air brûle, la chaude magie
De l'Orient pèse sur nous,
Nous périssons de nostalgie
Dans l'éther trop riche et trop doux.
On entrevoit un jardin vide
Que la paix du soir inclina ;
Et, là-bas, la mosquée aride
Couleur de cendre et de grenat.

La dure splendeur étrangère
Nous étourdit et nous déçoit ;
Je me sens triste et mensongère :
On n'est pas bon loin de chez soi.
Ce ciel, ces poivriers, ces palmes,
Ces balcons d'un rose de fard,
Comme un vaisseau dans un port calme,
Rêvent aux transports du départ.
Ah ! comme un jour brûlant est vide !
Que faudrait-il de volupté
Pour combler l'abîme torride
De ce continuel été !
Des œillets, lourds comme des pommes,
Épanchent leur puissante odeur ;
L'air, autour de mon demi-somme,
Tisse un blanc cocon de chaleur…
Dans la chambre en faïence rouge

Où je meurs sous un éventail,
J'entends le bruit, qui heurte et bouge,
Des chèvres rompant le portail.
— Ainsi, c'est aujourd'hui dimanche,
Mais, dans cet exil haletant,
Au cœur de la cité trop blanche,
On ne sent plus passer le temps ;
Il n'est des saisons et des heures
Qu'au frais pays où l'on est né,
Quand sur le bord de nos demeures
Chaque mois bondit, étonné.

Cette pesante somnolence,
Ce chaud éclat palermitain
Repoussent avec indolence
Mon cœur plaintif et mon destin ;
Si je meurs ici, qu'on m'emporte
Près de la Seine au ciel léger,
J'aurai peur de n'être pas morte
Si je dors sous les orangers…

Les vivants se sont tus, mais les morts m'ont parlé,
Leur silence infini m'enseigne le durable.
Loin du cœur des humains, vaniteux et troublé,
J'ai bâti ma maison pensive sur leur sable.
— Votre sommeil, ô morts déçus et sérieux,
Me jette, les yeux clos, un long regard farouche ;
Le vent de la parole emplit encor ma bouche,
L'univers fugitif s'insère dans mes yeux.
Morts austères, légers, vous ne sauriez prétendre
À toujours occuper, par vos muets soupirs,
La race des vivants, qui cherche à se défendre
Contre le temps, qu'on voit déjà se rétrécir ;
Mais mon cœur, chaque soir, vient contempler vos cendres,
Je ressemble au passé et vous à l'avenir.

On ne possède bien que ce qu'on peut attendre :
Je suis morte déjà, puisque je dois mourir…

à M. Jean Rostand.

D'où sommes-nous venus ? quel est l'ancêtre étrange,
L'agreste, inconscient et lascif animal,
Qui, séparant un jour le bien d'avec le mal,
Fit naître en nous l'angoisse et la pudeur de l'ange ?
À quel moment du temps, comme en quelle saison,
Le désir, qui guidait ses gambades heureuses,
Fit-il place à l'ardeur pensive et langoureuse
Et fixa-t-il en nous la solide raison ?
Habitant des forêts ou bien des mers fécondes,
Sombre aïeul séculaire, endormi sans remords,
Par qui nous connaissons le plaisir et la mort,
À travers la douleur infuse dans le monde,
Je songe à tes yeux prompts, à tes gais appétits,
À tes crimes prudents, peureux et nécessaires,
Et je lève mon front, hanté de paradis
Vers la nue où jamais tes vœux ne se posèrent.

Le plaisir, plein de connaissance,
Dans son présomptueux élan,
Mêle à sa joueuse puissance
L'adresse des cœurs violents.

Il sait par la chair et par l'âme,
Ce que recèle l'univers.
Rien ne lui nuit, rien ne le blâme,
Les secrets lui sont découverts.
Il est solennel et frivole,
Il peut se vanter sans erreur.
Que l'on moque l'oiseau qui vole,
Si l'on méprise le bonheur !
Son allégresse perspicace,
Sans interroger l'horizon,

Court et repose dans l'espace.
Toujours le plaisir a raison.
— Mais, gagnante silencieuse,
Qui s'avance, l'œil triste et coi,
Altière et pourtant soucieuse,
La douleur ne sait pas pourquoi…

Que crains-tu de quitter, moribonde enfantine ?
Le temps n'aurait pas su changer ton pas dansant,
Et l'étrange vigueur incluse dans ton sang
Eût fait sonner en toi d'éternelles matines.
Se peut-il que tu sois fidèle à l'univers ?
D'où te viendrait cette humble et coupable constance ?
Ton souffle est emmêlé aux fastes bleus et verts
D'un monde qu'étonnait ta sage turbulence.

Ferme tes larges yeux naïfs et renseignés ;
Sois solitaire enfin comme les nobles îles,
Étends paisiblement tes mains d'aspect fragile,
Mais par qui le destin se sentait empoigné
Et renversait vers toi son front aux fortes franges ;
Et laisse à ce dur sol où souffrent quelques anges,
Qui maintiendront le feu dont s'embrasait ton cœur,
Son trop peu de désir et son trop peu d'honneur !

Quand le sort semble dur et franc
Et que la jeunesse s'efforce,
Comme la sève sous l'écorce,
À dominer le corps souffrant,
Périr paraît inique et lâche ;
On s'acharne à la dure tâche,
Comme un travailleur dans le rang.
J'ai craint d'avoir tort en mourant.

Mon fils, tenez-vous à ma robe,
Soyez ardent et diligent.

Déjà le matin luit, le globe
Est beau comme un lingot d'argent.

C'est de désir que ma main tremble,
Venez avec moi dans le vent :
Nous aurons quatre ailes ensemble
Et boirons le soleil levant.
Nous aurons l'air d'aller en guerre
Pour le bonheur, pour le plaisir,
Pour conquérir toute la terre
Et son ciel qu'on ne peut saisir.
Qu'importe votre frêle mine
Et mes pas souvent hésitants,
Si les brises de Salamine
Gonflent mes vêtements flottants !
Je serai la Victoire blanche
Tendue au flanc d'un coteau grec.
Le vent nous irrite et nous penche,
Mais on marche plus vite avec.
Retenez-vous à mon écharpe.
Vous êtes mon fils : il faut bien
Que vos cheveux, comme une harpe,
Jettent un chant éolien.
Vous avez dormi dans mon âme.
Il faut que votre être vermeil
S'émeuve, s'irrite, se pâme…
Combattez avec le soleil.
L'air frappera votre visage.
Avancez, joyeux, furieux :
L'important n'est pas d'être sage,
C'est d'aller au-devant des dieux.

Ah ! que, durant toute ma vie,
Je puisse voir à mes côtés
Lutter votre âme ivre, ravie,
Vos bras, vos genoux exaltés.

Et le jour où je serai morte,
Vous direz à ceux qui croiront
Que j'ai poussé la sombre porte
Qui mène à l'empire âpre et rond :
« Je l'ai laissée au bord du monde
Où l'espace est si bleu, si pur.
Elle semblait vive et profonde
Et voulait caresser l'azur.
» Je n'ai pas eu le temps de dire :
« Que faites-vous ? » Le front vermeil,
Je l'ai vue errer et sourire
Et s'enfoncer dans le soleil. »

Renée Vivien

On peut, au bord d'une avenue,
Voir un triste petit jardin
Mêlant, dans une ombre inconnue,
L'oubli, la mort, et le dédain.
On n'y voit plus, près de la porte,
Que le fantôme du passé,
On n'y voit que des feuilles mortes
Sur un désespoir effacé.
Les bosquets n'ont plus de brindilles…
L'hiver a repris les chemins…
Or, un soir, qu'à travers les grilles
Je cherchais, devant le jardin,
À comprendre pourquoi, sans trêve,
Il gardait, dans l'air printanier,
Comme un parfum de mauvais rêve,
J'aperçus un vieux jardinier.
J'attendis un instant qui tremble
Et je lui demandai soudain :

« Quel est ce jardin qui ne semble
Plus savoir qu'il est un jardin ?
A-t-il eu des réveils d'aurore ?
Des fleurs ? des étoiles du soir ?
Il me répondit : « Je l'ignore.
Je n'ai vu que son désespoir :

Car les jardins sont très sensibles…
Ce fut un jardin malheureux ;
Jamais il ne lui fut possible
D'être un peu rose, vert, ou bleu ;
Car la dame aux douleurs secrètes
Qui l'habita dans le passé,
N'aimait rien que les violettes… »
Je m'écriai : « Oui ! oui ! je sais… »
Il dit encor des mots sans suite ;
Puis il disparut dans la nuit…
Et moi, j'aurais voulu plus vite
Quitter ce jardin défleuri ;
Mais, comme un émouvant vacarme
Entre la plainte et le soupir,
Des vers plus tristes que des larmes
M'entouraient pour me retenir.
. . . . . .
On peut, au bord d'une avenue,
Voir un mystérieux séjour
Gardant, dans une ombre inconnue,
Le secret d'un drame d'amour.
Et, quand je repense à ce drame,
Tour à tour je revois soudain :
Le livre éternel, la pauvre âme,
Et le triste petit jardin !

Ô Lune chasseresse aux flèches très légères,
Viens détruire d'un trait mes amours mensongères !
Viens détruire les faux baisers, les faux espoirs,

Toi dont les traits ont su percer les troupeaux noirs !
Toi qui fus autrefois l'Amie et la Maîtresse,
Incline-toi vers moi, dans ma grande détresse ;
Dis-moi que nul regard n'est divinement beau
Pour qui sait contempler le grand regard de l'eau !...
Ô Lune, toi qui sais disperser les mensonges,
Éloigne le troupeau serré des mauvais songes !
Et, daignant aiguiser l'arc d'argent bleu qui luit,
Accorde-moi l'espoir d'un rayon dans la nuit !
Ô Lune, toi qui sais rendre l'âme à soi-même,
Dans sa vérité froide, indifférente et blême...
Ô toi, victorieuse adversaire du jour,
Accorde-moi le don d'échapper à l'amour !

Le jour se glisse tel qu'un mauvais animal
À travers mes vitraux pour surprendre mon mal.
Le jour se glisse, ainsi qu'un serpent s'insinue
Dans mes regards... Il entre et voit mon âme nue.
Il voit la vérité de mon trop grand amour,
Ô jour maudit parmi tous les jours... Mauvais jour !

Maudit sois-tu jusqu'à la limite lointaine
Des temps, toi qui surpris ma colère et ma haine !
Maudit, toi qui sus voir, de tes yeux clairs, ô Jour,
L'affreuse immensité de mon terrible amour !

Mystérieux, amer et terrible, ô mon cœur,
Éloigne enfin de toi la haine et la rancœur !
Sache combien est grand ce bienfait qu'on te donne
De pouvoir pardonner, ô mon cœur, et pardonne !
Ne garde plus l'amer souvenir des joies dues !
Et qu'il soit comme un mot effacé sur les nues !
Sois léger et sois doux comme l'ombre d'une aile,
Ô mauvais cœur, tenace et méchant et fidèle !
Ô mon cœur, exhalant dans un vaste soupir
Le pardon retenu, sache enfin t'attendrir !

Parmi les lys fanés je songe que c'est toi
Qui me fis le plus grand chagrin d'amour, Venise !
Tu m'as trahie autant qu'une femme et conquise
En me prenant ma force, et mon rêve et ma foi.

...Je ne cherche plus rien dans Venise : l'ivresse
Des beaux palais n'est plus en moi ; le chant banal
Des gondoliers me fait haïr le Grand Canal,
Et je n'espère plus aimer la Dogaresse.
Voici mon mal : il est négligeable et profond.
Rendue indifférente à la beauté que j'aime,
J'erre, portant le deuil éternel de moi-même,
Parce que je n'ai pas de lauriers à mon front.

Sous la protection humble des violettes
Je remets les soupirs et les douleurs muettes
Qui viennent m'assiéger ce soir... Ce trop beau soir !...
Dans cet effondrement du final désespoir
Leur parfum est semblable aux prières des Saintes...
Ô fleurs entre les fleurs ! Ô violettes saintes !
Lorsque enfin, en un temps, s'arrêtera mon cœur
Las de larmes, et tout enivré de rancœur,
Qu'une pieuse main les pose sur mon cœur !
Vous me ferez alors oublier, Violettes !
Le long mal qui sévit dans le cœur des poètes...
Je dormirai dans la douceur des violettes.

Voici la porte d'où je sors...
Ô mes roses et mes épines !
Qu'importe l'autrefois ? Je dors
En songeant aux choses divines...
Voici donc mon âme ravie,
Car elle s'apaise et s'endort
Ayant, pour l'amour de la Mort,
Pardonné ce crime : la Vie.

Sabine Sicaud

Douze ans… Une petite fille…
Un jardin… du soleil… des fleurs…
Et chaque instant léger qui brille
Semble rimer avec bonheur.
L'oiseau vient boire à la fontaine…
Le soir s'endort sur un glaïeul…
La poupée, oubliée à peine,
Reste encor là sur un fauteuil…
Et, pris par une âme charmante
Qui palpite avec l'univers,
Les fleurs, les animaux, les plantes
Viennent d'eux-mêmes dans les vers.
Treize ans… Sur la nature tendre,
Elle penche son cœur tremblant…
Mais pourquoi veut-elle comprendre
Tant de choses, déjà ?… Treize ans…
Pourquoi cette angoisse si forte
Pour tout ce qui meurt dans les bois ?
Le fruit tombé… la feuille morte…
Est-ce un pressentiment ?… Pourquoi

Interroge-t-elle les choses
Avec des mots illimités ?
Croit-elle un instant que les roses
Lui répondront la vérité ?…
Quinze ans… l'âge de Juliette…
L'âge où l'amour est sans péché…
Pauvre petite âme inquiète,
Sens-tu comme une ombre approcher ?
Tu t'éloignes de la nature
Qui trembla si près de ton cœur…
Et pourtant ta courte aventure
Ressemble à celle de ses fleurs…

Ainsi qu'une fleur infinie
Sous un soleil trop épuisant,
Brûlée à ton propre génie,
Tu meurs !... et tu n'as que quinze ans !

Souffrance je vous hais...
.....
Vous êtes lâche, injuste, criminelle, prête
Aux pires trahisons ! Je sais
Que vous serez mon ennemie infatigable
Désormais... Désormais, puisqu'il ne se peut pas
Que le plus tendre parc embaumé de lilas,
Le plus secret chemin d'herbe folle ou de sable
Permette de vous fuir ou de vous oublier.
Chère ignorance en petit tablier,
Ignorance aux pieds nus, aux bras nus, tête nue
À travers les saisons, ignorance ingénue
Dont le rire tintait si haut, Mon Ignorance,
Celle d'Avant, quand vous m'étiez une inconnue,
Qu'en a-t-on fait, qu'en faites-vous, vieille Souffrance ?
Vous pardonner cela qui me change le monde ?
Je vous hais trop ! Je vous hais trop d'avoir tué
Cette petite fille blonde
Que je vois comme au fond d'un miroir embué...
Une autre est là, pâle, si différente !

Vous laissez tomber vos mains rouges,
Vigne vierge, vous les laissez tomber,
Comme si tout le sang du monde était sur elles.
À leur frisson, toute la balustrade bouge,
Tout le mur saigne,
Ô vigne vierge... Tout le ciel est imbibé
D'une même lumière rouge.
C'est comme un tremblement d'ailes pourpres qui tombent
D'ailes d'oiseaux des Îles, d'ailes
Qui saignent... C'est la fin d'un règne,

(Ou quelque chose de plus simple infiniment ?)
Ce sont les pieds palmés de hauts flamands
Ou de fragiles pattes de colombes
Qui marchent dans l'allée.
(Où vont-elles, si rouges ?)
Leurs traces étoilées
Rejoignent l'Autre vigne où l'on vendange.
Si rouge, est-ce déjà le sang des cuves pleines ?
Ah ! simplement, la fête des vendanges,
Simplement, n'est-ce pas ?
Et pourtant que vos mains sont tremblantes ? Leurs veines
Se rompent une à une. Tant de sang…
Et cette odeur si fade, étrange.
Ces mains qui tombent d'un air las,
Ô vigne vierge, d'un air las et comme absent,
Ces mains abandonnées…

(Lady Macbeth n'eut-elle pas ce geste
Après avoir frotté la tache, si longtemps ?)
Mains qui se crispent, mains qui restent
En lambeaux rouges sur octobre palpitant,
Dites, oh ! dites, chaque année
Êtes-vous les mains meurtrières de l'automne ?
Ou, chaque année,
Sans rien qui s'en émeuve, ni personne,
Des mains assassinées
Qui flottent au fil rouge de l'Automne ?…

L'Oustalet est vide.
Il est éventré l'on ne sait pourquoi.
La guerre des hommes
était loin d'ici.
Les vents du pays
Sautaient par-dessus comme des cabris
Sans même effleurer son toit de joubarbes.
Et le feu du ciel, qu'aurait-il puni

dans ces quatre murs couleur de cigale ?
Un pauvre foyer couleur de souris
Mourut en secret sous la crémaillère.
Peut-être un passant, le temps d'une averse,
rêva-t-il hier de le ranimer ?
Peut-être les dieux nous attendent-ils ?
Le chemin s'arrête,
au bord du ravin…
N'est-ce pas l'odeur de ces violettes
dont tu te souviens ?

Colette

Votre œuvre, ô très grande Colette,
Lorsque j'y pense m'apparaît,
Dans l'ombre, bleue et violette
Comme une émouvante forêt ;
Sur le seuil, où des hirondelles
Passent et repassent encor,
On voit un chien aux yeux fidèles,
Une chatte aux prunelles d'or ;
Et, dès que l'on entre — ô mystère !
Ô redoutable vérité ! —
Toutes les choses de la terre
Sont là, comme elles ont été…
Mais, sur elles, vole sans trêve
Quelque chose comme un rayon,
Et l'on comprend que c'est un rêve
Qui vole comme un papillon…
Ce n'est pas un rêve un peu ivre
Avec un voile déchiré,
C'est un beau rêve qui veut vivre :
Un rêve bien équilibré.

Un rêve palpitant de vie ;
Et, sous le rire ou le frisson,
La prose devient poésie
Sans s'occuper de la chanson.

Lorsqu'on s'entoure de sublime,
Une cadence importe peu…
Les vers, ce n'est pas ce qui rime,
C'est quelque chose de bien mieux.
Votre style au vivant mystère
Va beaucoup plus loin que les mots,
Puisqu'il fit parler, sur la terre,
Les âmes et les animaux…
La Retraite sentimentale
Rend-elle pas l'air plus léger ?
Avec la Vagabonde pâle
N'avons-nous pas tous voyagé ?
Y a-t-il, dans notre mémoire,
Un personnage favori
Qui puisse dépasser la gloire
Un peu terrible de « Chéri » ?…
C'est, chaque fois, dans vos ouvrages,
Un nouveau chef-d'œuvre qui naît,
On retient tous vos personnages
Comme on retiendrait un sonnet…
Et, parmi le gris de la vie,
Vous nous dispensez sans compter
Votre robuste poésie
Qui rime avec la Vérité !

je fais mon portrait ? Patience :

« Vous me demandez de venir passer une huitaine de jours chez vous, c'est-à-dire auprès de ma fille que j'adore. Vous qui vivez auprès d'elle, vous savez combien je la vois rarement, combien sa présence m'enchante, et je suis touchée que vous m'invitiez à venir la voir. Pourtant, je n'accepte-

rai pas votre aimable invitation, du moins pas maintenant. Voici pourquoi : mon cactus rose va probablement fleurir. C'est une plante très rare, que l'on m'a donnée, et qui, m'a-t-on dit, ne fleurit sous nos climats que tous les quatre ans. Or, je suis déjà une très vieille femme, et, si je m'absentais pendant que mon cactus rose va fleurir, je suis certaine de ne pas le voir refleurir une autre fois…

« Veuillez donc accepter, Monsieur, avec mon remerciement sincère, l'expression de mes sentiments distingués et de mon regret. »

Ce billet, signé « Sidonie Colette, née Landoy », fut écrit par ma mère à l'un de mes maris, le second. L'année d'après, elle mourait, âgée de soixante-dix-sept ans.

Au cours des heures où je me sens inférieure à tout ce qui m'entoure, menacée par ma propre médiocrité, effrayée de découvrir qu'un muscle perd sa vigueur, un désir sa force, une douleur la trempe affilée de son tranchant, je puis pourtant me redresser et me dire : « Je suis la fille de celle qui écrivit cette lettre, — cette lettre et tant d'autres, que j'ai gardées. Celle-ci, en dix lignes, m'enseigne qu'à soixante-seize ans elle projetait et entreprenait des voyages, mais que l'éclosion possible, l'attente d'une fleur tropicale suspendait tout et faisait silence même dans son cœur destiné à l'amour. Je suis la fille d'une femme qui, dans un petit pays honteux, avare et resserré, ouvrit sa maison villageoise aux chats errants, aux chemineaux et aux servantes enceintes. Je suis la fille d'une femme qui, vingt fois désespérée de manquer d'argent pour autrui, courut sous la neige fouettée de vent crier de porte en porte, chez des riches, qu'un enfant, près d'un âtre indigent, venait de naître sans langes, nu sur de défaillantes mains nues… Puissé-je n'oublier jamais que je suis la fille d'une telle femme qui penchait, tremblante, toutes ses rides éblouies entre les sabres d'un cactus sur une promesse de fleur, une telle femme qui ne cessa elle-même d'éclore, infatigablement, pendant trois quarts de siècle… »

Maintenant que je me défais peu à peu et que dans le miroir peu à peu je lui ressemble, je doute que, revenant, elle me reconnaisse pour sa fille, malgré la ressemblance de nos traits… À moins qu'elle ne revienne quand le jour poind à peine, et qu'elle ne me surprenne debout, aux aguets sur un

monde endormi, éveillée comme elle fut, comme souvent je suis, avant tous…

Avant presque tous, ô ma chaste et sereine revenante ; mais je ne pourrais te montrer ni le tablier bleu chargé de la provende des poules, ni le sécateur, ni le seau de bois… Debout avant presque tous, mais sur un seuil marqué d'un pas nocturne, mais demi-nue dans un manteau palpitant hâtivement endossé, mais les bras tremblants de passion et protégeant — ô honte, ô cachez-moi — une ombre d'homme, si mince…

— Écarte-toi, laisse que je voie, me dirait ma très chère revenante… Ah ! n'est-ce pas mon cactus rose qui me survit, et que tu embrasses ? Qu'il a singulièrement grandi et changé !… Mais, en interrogeant ton visage, ma fille, je le reconnais. Je le reconnais à ta fièvre, à ton attente, au dévouement de tes mains ouvertes, au battement de ton cœur et au cri que tu retiens, au jour levant qui t'entoure, oui, je reconnais, je revendique tout cela. Demeure, ne te cache pas, et qu'on vous laisse tous deux en repos, toi et lui que tu embrasses, car il est bien, en vérité, mon cactus rose, qui veut enfin fleurir. »

Gérard d'Houville

Malgré ces éternels « Trophées »
Qui posaient sur son front d'enfant,
Depuis l'âge où l'on croit aux fées
Cent vingt-deux sonnets triomphants ;
Malgré la gloire opiniâtre
De ces métalliques sonnets,
Malgré celui de Cléopâtre,
Malgré celui de Du Bellay ;
Malgré les adjectifs splendides,
Et les rimes que l'on connaît,
Et malgré le « vent intrépide »
Et les « galères qui fuyaient »…

Et malgré d'autres vers de fête
Qui l'entourèrent certains jours
D'une musique si parfaite
À l'âge où l'on croit à l'amour ;
Malgré d'autres vers magnifiques
Qui, près de son cœur féminin,
Chantèrent les nobles musiques
Des « Jeux Rustiques et Divins » ;

Malgré tous les rythmes agiles
Et toutes les couleurs des mots,
Malgré les « Médailles d'Argile »
Et malgré la « Cité des Eaux »…
Chaque fois que je pense à elle,
Je revois d'abord, brusquement,
La grâce un peu surnaturelle
Qui flotte autour de ses romans…
Puis j'entends la tendre cadence
De ses vers aux parfums de fleur
Où le cœur a tant de présence,
Où l'amour a tant de pudeur…
Ce n'est pas ma faute… J'oublie
Tout ce qui n'était qu'autrefois…
Parmi les instants de sa vie
Je n'entends que sa propre voix…
Et, malgré tout ce qui rayonne
Et l'environne tout autour,
C'est elle — qu'elle me pardonne ! —
Que je préférerai toujours !

Lorsqu'il fait chaud, et que je suis songeuse et seule,
Je pense à vous,
Vous dont je ne sais rien, je rêve, ô mes aïeules,
À vos yeux doux.
Grand'mères mortes, et jadis des ingénues
Aux bras si frais,

Jeunes et tendres, et que je n'ai pas connues
Même en portraits,
Qui vivaient autrefois, toutes petites filles
Aux longs cheveux
Dans une sucrerie, en un coin des Antilles
Voluptueux.
La chaleur trop ardente entr'ouvrait les batistes
Sur leur sein blanc,
Elles se balançaient, paresseuses et tristes,
En s'éventant.
Leurs yeux se reposaient de la lumière vive,
Joyeux de voir
Le visage lippu d'une esclave furtive
Luisant et noir.

Les bons nègres rieurs dansaient des nuits entières
Leurs bamboulas,
Ou bien chantaient des chants parmi les cafeyères,
Calins et las.
Protégeant votre teint pâle sous la mantille,
Et délicat,
Vous savouriez dans les vergers la grenadille
Et l'avocat.
En rêve sous les transparentes moustiquaires
Vous revoyiez
Le vieil aïeul voguant vers l'or des îles claires
Sur ses voiliers.
Les papillons étaient plus grands que votre bouche
Et que les fleurs
Qu'illuminait le vol du rapide oiseau-mouche
Tout en lueurs.
La nuit se parfumait d'astres et de corolles,
Et, peu à peu,
Vous regardiez s'ouvrir au ciel, belles créoles !
Des fleurs de feu.

Ah ! songiez-vous alors, nocturnes et vivantes,
Qu'un temps viendrait
Où rien de vos beautés aux grâces indolentes
Ne resterait ?
De tout ce qui fut vous, nulle petite trace
N'a subsisté,
Pas même un pauvre toit sous lequel votre race
Ait habité.

Tout est mort, ruiné, dispersé ; les allées
N'existent plus
Qui menaient aux maisons, en marbre frais dallées
Pour les pieds nus.
Par la grande liane et les forêts sauvages
Tout est repris !
Et les flots tièdes qui mirèrent vos visages
Se sont taris.
Pas même un livre usé que j'aime et je manie
Ne fut à vous,
Et l'île où vous jouiez à Paul et Virginie
Sous les bambous,
Si je pouvais la voir splendide et différente,
En aucun lieu
Je ne retrouverais votre mémoire errante
Dans l'air trop bleu.
Sous quel oubli profond, lointain et solitaire
Gît votre cœur,
Ce cœur qui m'a légué sa flamme héréditaire
Et sa langueur ;
Ce cœur qui verse en moi quelques gouttes rougies
D'un sang vermeil,
Et qui m'aurait transmis toutes vos nostalgies
Loin du soleil,
Si je n'évoquais pas les beautés éternelles
D'un ciel brûlant,

Du fond magique et noir de tes larges prunelles,
Ô mon enfant !

Aux Eaux Douces d'Asie, en un vert paysage
D'arbres et d'eau,
J'ai deviné souvent plus d'un tendre visage
Sous le réseau
Des voiles transparents qui recouvrent la joue
Et les cheveux,
Mais laissent voir le rêve éternel qui se joue
Au fond des yeux.
Dans vos caïques peints, mystérieuses ombres,
J'aimais vous voir,
Sous les arbres plus frais, et sur les flots plus sombres,
Glisser le soir,
À l'heure où quelquefois le jour mourant prolonge
Son bel adieu,
Peut-être au fil de l'eau, peut-être au fil du songe,
Funèbre ou bleu.
Ô chers jours disparus ! du fond de ma mémoire
À votre tour
Venez ! dans notre barque irréellement noire,
Ô charmants jours !

Vous, dont j'ai vu jadis la grâce tout entière,
Moments divins
Qui ne me montrez plus qu'une forme étrangère,
Des gestes vains ;
Aux eaux douces du songe où longuement s'attarde
Notre langueur,
Fantômes incertains, lorsque je vous regarde
Avec douleur,
Écartez les linceuls qui me cachent votre âme
Sous tant de plis ;
Car le temps, vieux tisseur, a mêlé dans leur trame
Beaucoup d'oublis.

Souvenirs ! souvenirs ! arrachez tous ces voiles
Longs et nombreux,
Ou ne me montrez plus, décevantes étoiles,
Vos tristes yeux !
. . . . . .
Mais, sur l'onde où déjà le charme de cette heure
Est effacé
La rame qu'on relève, et qui s'égoutte, pleure
L'instant passé !

Au fond du crépuscule vert
Le croissant de la lune a l'air
D'un coquillage,
Et nacré, courbe, lisse et clair
Polit les conques de la mer
À son image.

Àquelle oreille dans la nuit,
Lune triste ! se plaint et luit
Mystérieuse,
Votre voix pareille à ce bruit
Houleux qui s'enfle, et qui remplit
La conque creuse ?
Divine lune, ta rumeur
Voudra-t-elle bercer mon cœur
Qui se lamente ?
Verse à mon rêve ta lueur
Ainsi qu'à la nocturne fleur
L'arbre et la plante !
Le pin léger, noir et vibrant
Garde encor ton étrange chant
Sous son écorce ;
Harmonieux, sombre et mouvant,
Ton murmure, il le livre au vent,
Ô lune torse !
Je garderai dans mes cheveux

Ta verte rumeur si tu veux,
Toi qui pour plages
As le ciel rose ou ténébreux,
Comme les grèves sont les cieux
Des coquillages.
Et comme la plainte du pin
Imite le soupir marin
D'une spirale,
Mes vers répéteront sans fin
Ton écho paisible et serein,
Ô Lune pâle !

Ne vous plaignez pas trop d'avoir un cœur trop sombre,
Vos yeux seront plus beaux quand vous aurez pleuré.
Il naîtra de vos pleurs, il va croître à votre ombre
Quelque lys inconnu qu'on n'a pas respiré.
Ne vous plaignez pas trop d'avoir été crédule
Et d'avoir cru sans fin ce qui ne vit qu'un jour,
Car vous comprendrez mieux le grave crépuscule
Qui saigne comme un cœur qu'a délivré l'amour.
Ne vous plaignez pas trop de la douleur divine ;
Ceux-là qui sont heureux n'ont pas bien écouté
Le battement sacré dont s'enfle leur poitrine ;
Ceux-là qui sont heureux, ils n'ont pas existé !
Ne vous plaignez pas trop de cette amère étude,
Vous contemplerez mieux ce qui passe et se perd…
Et vous saurez enfin, sœur de la solitude,
Goûter le soir qui meurt dans un jardin désert !

Lucie Delarue-Mardrus

Dans l'Asie et l'Arabie
Et l'Égypte aux fleuves verts,
Dans la Perse aux nuits fleuries,

Dans le sable du désert,
Ou dans sa campagne blonde
— Normandie au ciel léger —
Dans tous les pays du monde,
Elle a beaucoup voyagé.
Les souvenirs, les visages,
Tout parle dans ses écrits :
Les pays de ses voyages
Et l'odeur de son pays.
Petites filles et femmes,
Amour, désespoirs, dangers…
Dans tous les pays de l'âme,
Elle a beaucoup voyagé.
Déjà son œuvre est classique…
Mais elle y veut joindre encor
Des sculptures, des musiques,
Des portraits et des décors…
Et, communiquant sans trêve
L'immortel au passager,
Dans tous les pays du rêve
Elle a beaucoup voyagé.

L'odeur de mon pays tenait dans une pomme.
Je l'ai mordue avec les yeux fermés du somme,
Pour me croire debout dans un herbage vert.
L'herbe haute sentait le soleil et la mer,
L'ombre des peupliers y allongeait des raies,
Et j'entendais le bruit des oiseaux, plein les haies,
Se mêler au retour des vagues de midi.
Je venais de hocher le pommier arrondi,
Et je m'inquiétais d'avoir laissé ouverte,
Derrière moi, la porte au toit de chaume mou…
Combien de fois, ainsi, l'automne rousse et verte
Me vit-elle, au milieu du soleil et, debout,
Manger, les yeux fermés, la pomme rebondie

De tes prés, copieuse et forte Normandie ?…
Ah ! je ne guérirai jamais de mon pays !
N'est-il pas la douceur des feuillages cueillis
Dans leur fraîcheur, la paix et toute l'innocence !
Et qui donc a jamais guéri de son enfance ?…

L'ombre d'un grand nuage est sur l'eau comme une île.
L'estuaire est plus beau qu'aucune fiction.
La vieille navigation
Bat des ailes parmi la ville.
Après les toits salés commence le grand foin,
Et les fermes sont là dans le bleu des herbages.
L'odeur des pommes vient de loin
Se joindre au goudron des cordages.
Je n'ai pas vu la fin de mes ravissements,
Honfleur tout en ardoise où pourtant je suis née,
Ô ville riche d'éléments,
Nombreuse, bien assaisonnée.
Sont-ce tes toits vieillots qui se pressent si fort,
Ta petite marine et ta campagne verte
Que je chéris, ou bien ton port
Qui te fait toujours entr'ouverte ?
Rien que de bon, de pur, pour cette ville-ci !
Moi qui suis pour jamais vouée à la chimère,
Je l'aime simplement, ainsi
Qu'on aime son père et sa mère.

Toi que j'aime, je t'aime encor mieux, ma maison,
Dans le silence et l'or de l'arrière-saison.

Pleine de style, à toi, témoin du Dix-Huitième,
Ton esprit d'autrefois reste notre esprit même.
Nous comprenons très bien quand l'horloge de bois
À chaque heure du jour donne encor de la voix.
Nous comprenons très bien quand le lent crépuscule
Envahit l'horizon de sa rouge macule.

Nous comprenons très bien, quand un cor, dans le soir,
Sonne les siècles morts de tout son désespoir.
Nous comprenons très bien quand, sur les nuits trop claires,
Se détachent en noir nos tilleuls séculaires.
Oui, si quelqu'un frappait à nos petits carreaux,
Il faudrait que ce fût un ancien héros.
Je l'imagine à l'heure intime des bougies,
Alors que dans nos cœurs naissent des élégies.
Ce serait un jeune homme abstrait, couleur d'éther,
Et j'ouvrirais sans peur, disant : « Entrez, Werther ! »

La figure de proue allongée à l'étrave,
Vers les quatre infinis, le visage en avant
S'élance ; et, magnifique, enorgueilli de vent,
Le bateau tout entier la suit comme une esclave.

Ses yeux ont la couleur du large doux-amer.
Mille relents salins ont gonflé ses narines,
Sa poitrine a humé mille brises marines,
Et sa bouche entr'ouverte a bu toute la mer.
Lors de son premier choc contre la vague ronde,
Quand, neuve, elle quitta le premier de ses ports,
Elle mit, pour voler, toutes voiles dehors,
Et ses jeunes marins criaient : « Au nord du monde ! »
Ce jour la mariait, vierge, avec l'Inconnu.
Le hasard, désormais, la guette à chaque rive,
Car, sur la proue aiguë où son destin la rive,
Qui sait quels océans laveront son front nu ?
Elle naviguera dans l'oubli des tempêtes
Sur l'argent des minuits et sur l'or des midis,
Et ses yeux pleureront les havres arrondis
Quand les lames l'attaqueront comme des bêtes.
Elle saura tous les aspects, tous les climats,
La chaleur et le froid, l'Équateur et les pôles ;
Elle rapportera sur ses frêles épaules
Le monde, et tous les ciels aux pointes de ses mâts.

Et toujours, face au large où neigent des mouettes,
Dans la sécurité comme dans le péril,
Seule, elle mènera son vaisseau vers l'exil
Où s'en vont à jamais les désirs des poètes ;
Seule, elle affrontera les assauts furibonds
De l'ennemie énigmatique et ses grands calmes ;
Seule, à son front, elle ceindra, telles des palmes,
Les souvenirs de tant de sommeils et de bonds.

Et quand, ayant blessé les flots de son sillage,
Le chef coiffé de goëmons, sauvagement,
Elle s'en reviendra comme vers un aimant
À son port, le col ceint des perles du voyage,
Parmi toutes les mers qui baignent les pays,
Le mirage profond de sa face effarée
Aura divinement repeuplé la marée
D'une ultime sirène aux regards inouïs.

⁂

…J'ai voulu le destin des figures de proue
Qui tôt quittent le port et qui reviennent tard.
Je suis jalouse du retour et du départ
Et des coraux mouillés dont leur gorge se noue.
J'affronterai les mornes gris, les brûlants bleus
De la mer figurée et de la mer réelle,
Puisque, du fond du risque, on s'en revient plus belle,
Rapportant un visage ardent et fabuleux.
Je serai celle-là, de son vaisseau suivie,
Qui lève haut un front des houles baptisé,
Et dont le cœur, jusqu'à la mort inapaisé,
Traverse bravement le voyage et la vie.

Àtravers la douceur de tes jeunes jardins,
Je m'avance vers toi, Tunis, ville étrangère.
Je te vois du haut des gradins
De ta colline d'herbe et de palmes légères.

Tu es si blanche, au bord de ton lac, devant moi !
Je m'étonne du bleu de ton ciel sans fumées,
J'imagine, à te voir, des heures parfumées
D'encens, de rose sèche et de précieux bois.
Avant toi, j'ai connu d'autres villes du monde,
Villes d'Europe avec la lance dans le flanc,
Villes du Nord, villes qui grondent
Et qui ne savent rien de ton chaud manteau blanc.
Avant toi, j'ai connu ma ville capitale :
Elle éparpille à tous son rire éblouissant ;
Mais, noire sur son fleuve pâle,
Quel secret filtre, au soir, de ses soleils de sang !
Avant toi, j'ai connu ma ville de naissance,
Ma petite ville si loin,
Dans sa saumure et dans son foin,
Qui sent la barque et les grands prés, qui sent l'absence.
Maintenant, devant toi, blanche et couchée au bord
De ton lac, ô cité du milieu de ma vie,
Je pense avec peur, sans envie,
Qu'existe quelque part la ville de ma mort.
Et c'est rêvant ainsi sous les palmes légères
De ta colline aux verts gradins,
Que je descends vers toi, Tunis, ville étrangère,
À travers la douceur de tes jeunes jardins.

Soirs d'Alger, soirs d'Alger sur la berge où tout bouge.
Sur les mille reflets agités dans le bleu
Du port, les quais, les mâts à cordages nerveux
Et les paquebots noirs avec leurs tuyaux rouges,

Soirs d'Alger, plus n'est seul l'Islam essentiel,
Mais dans ce grouillement d'Europe à dures faces,
Quelle rédemption se répand sur les races
Avec le soir, le tiède soir tombé du ciel ?...

Avec les lointains bleus de mer et de platanes
D'un parc enchevêtré comme dans les albums,
Sur ce mur de géraniums,
Je vois deux paons mener leurs robes de sultanes.
Je songe à des récits de jeune prince ailé,
De dame enchantée et fatale.
Que j'aime, de verre filé,
Ces oiseaux surmontés d'une aigrette royale !
Chère enfance passée, ô contes de Perrault !
Ces deux paons verts suivis d'incomparables traînes,
Sont-ce deux dernières marraines,
Dans ces géraniums et sous ce beau sureau ?...

J'aime, en Alger, devant la mer, cette Kasbah,
Son quartier culotté comme une vieille pipe
Et son conteur traînant une sublime nippe
Où l'Islam ancien subsiste et se débat.
Il parle. Pas un seul, parmi la foule blanche
Qui l'écoute, avec de grands yeux, assise en rond,
N'aperçoit la beauté de sa main sur sa hanche
Ni l'éclair fugitif qui traverse son front.

Mais dans son grave calme ou dans sa frénésie
La race, se trouvant chez soi, se sent si bien
Que parfois tel Arabe en loques qui n'a rien,
Tend ses pauvres deux sous à cette poésie.

Les beaux pigeons de l'ancienne Mégara
Que voici dans le plein soleil et en grand nombre,
Reviennent sur le sol, d'où leur vol s'effara,
Rejoindre, blancs, l'exact pigeon noir de leur ombre.
Dis ? verrons-nous, tant il fait bleu, tant il fait beau,
Et parce que nos cœurs hantés sont remplis d'elle,
Au milieu des roucoulements et des coups d'aile
Passer le spectre inexprimable, — Salammbô ?...

Nous respirions la nuit de rose et de gingembre
Et les cires en pleurs des chandelles fondant,
Quand, nuageuse un peu par le vent de novembre,
Flottait, pleine, la lune, au ciel du Ramadan.
Nous aimions qu'insistât si fort une flûte aigre
Et les coups indécents du contretemps d'ici ;
Ombre portée au mur, nous aimions les deux nègres
Compositeurs, forgeant tout ce tapage-ci,
Karakouz, papillon de nuit, ombre chinoise
Se démenant au fond de son théâtre étroit,
Jetant autour de lui, selon ce qu'il déguise,
Une profusion de rires ou d'effroi.

Guêpes, nous visitions la nuit de sucrerie,
Les gâteaux étagés où penche un œillet vrai.
L'Arabie en plis blancs nous regardait de près
Sans nous voir, les yeux longs et noirs de rêverie.
— Prononcez Orient, prononcez ce mot-ci,
Vous autres qui toujours pensez aux trois rois mages !
Pour nous, de chair et d'os et d'aujourd'hui, voici
Que nous vivons dans l'or des très vieilles images.
La ville autour de nous poursuit sans rien savoir
Sa coutume. Elle boit, mange, prie et se farde,
Et nous sentons, perdus dans l'Islam et le soir,
Toute l'Europe au fond de nos yeux qui regarde.

— Absente, te voici ? D'où viens-tu donc ?
Absente, te voici ? D'où viens-tu donc— De loin.
— Et qu'as-tu fait ?
— Et qu'as-tu fait— Je ne sais plus.
— Et qu'as-tu fait Je ne sais— Et qui t'amène ?
— Toi, pays ! ton odeur de goudron et de foin.
— Ne rapportes-tu rien ? Ni l'amour ni la haine ?
— Rien.
Rien.— Quel est ton trésor ?
Rien. Quel est ton trésor ?— L'amour qu'on a pour moi.

— Tes yeux sont si changés ! Qu'as-tu vécu ?
Tes yeux sont si changés ! Qu'as-tu vécu ?— La vie.
— Cœur glacé ! Quelle est donc aujourd'hui ton envie ?
Qu'attends-tu ?
Qu'attends-tu— Le hasard.
Qu'attends-tu Le hasard.— N'as-tu donc nul émoi ?

— Si ! te revoir, ô mon pays !
Si ! te revoir, ô mon pays— Pourquoi ?
Si ! te revoir, ô mon pays — Pourquoi— Je t'aime.
— Qu'y a-t-il donc en moi qui te touche ?
Qu'y a-t-il donc en moi qui te touche ?— Moi-même.

Intarissable lait de velours blanc qui sors
Des vaches de chez nous aux mamelles gonflées,
Lait issu de nos ciels mouillés, de nos vallées,
De nos herbages verts et de nos pommiers tors,
Je pense en te buvant à ces bonnes nourrices,
Trésor très précieux entre les bestiaux,
Je revois les beaux yeux tranquilles des génisses,
Les taches de rousseur sur le blanc de leur dos.
Je crois connaître en toi le goût des paysages
Traversés de soleils couchants et de matins,
Si bleus sous le duvet de prune des lointains
Et parfumés de fleurs, de fruits et de fourrages.
Louange à toi, beau lait généreux qui jaillis !
En vérité je bois avec toi mon royaume
Riche en clochers à jour et riche en toits de chaume,
Louange ! car je bois avec toi mon pays,
Mon cher pays, le seul où mon cœur se retrouve
Chez lui, sans plus songer à revendiquer rien,
Mon cher pays, le seul où je me sente bien
Comme un petit contre sa mère qui le couve.

Louange à toi, beau lait, ô mon lait maternel !
Donne-moi la vigueur qui menait mes aînées.

Puisses-tu me nourrir encor bien des années
Avant l'ennui profond du repos éternel.

Notre-Dame de Grâce, ô vétuste patronne
Des pêcheurs et des matelots,
Dame de bois et d'or à la belle couronne
Qui loges au-dessus des flots,
Veuille à jamais bénir, tout au bas de la côte,
Honfleur, ma ville aux deux clochers,
Qui descend jusqu'au bas de la mer basse ou haute
Parmi de grands filets séchés.
Voici le petit pont et ses bassins verdâtres,
Sa lieutenance d'autrefois,
Ses maisons à pignons dont s'effritent les plâtres
Entre leurs poutrelles de bois.
Voici les bateaux bruns, usés un peu, qu'allège
Leur voile, aile de goéland,
Rivés le long des quais dans l'éternel relent
Des goudrons et bois de Norvège.
Voici tout grisonnants, coiffés de leurs bonnets
De laine tricotée et vieille,
Ces pêcheurs que depuis trois cents ans tu connais,
Portant l'anneau d'or à l'oreille.

Voici les matelots, mousses et débardeurs,
Tous gens de roulis et de houles,
Et, de même, voici les poissardes leurs sœurs,
Et celles qui cueillent les moules.
Tout ce peuple salé lève vers toi les yeux,
C'est lui qui te nomma sa reine,
Sainte Vierge de mer, madone un peu sirène,
Toi, son unique merveilleux.
Certes, on le sait bien, ces gens-là sont ivrognes,
D'alcool leur cœur est saturé,
Mais n'es-tu pas, Marie, au-dessus de leurs trognes,
Ce qui reste d'un peu doré ?

Dans l'orage hurlant ou sur la mer muette,
Gardienne de jour et de nuit,
Aux côtés de la barque, invisible mouette,
N'es-tu pas celle qui les suit ?
Et ne savent-ils pas, au milieu des bourrades,
Penser à quelque humble ex-voto,
Et, quand ils vont sombrer, loin des ports et des rades,
Te promettre un petit bateau ?
Vois ! leur reconnaissance encombre ta chapelle,
Plaques de marbre, cierges droits,
Et ces barques qu'ils font, longues comme deux doigts,
Joujoux de bois et de ficelle.
Tout cela pour orner tes deux pieds triomphants,
T'arrive du fond des naufrages.
Toute l'immense mer avec ses grandes rages
T'honore en ces cadeaux d'enfants.

C'est pourquoi sois-leur douce, ô Dame maritime !
Garde-leur l'amour puéril
Que tous ils ont pour toi, naïvement intime,
Dans la misère et le péril.
Patronne des marins, l'existence est si dure…
Sois toujours celle d'autrefois,
Et protège et bénis toujours dans sa verdure
Honfleur, la ville de guingois.

Aux tournants troubles de la Seine, mes chalands,
Avec leurs mariniers blonds et roux à l'arrière,
Défilent sous mes yeux, à la remorque, lents,
Un pot de fleurs à leurs fenêtres batelières.
J'aime à les regarder, bien chargés, bien fournis,
Ils sont assis sur leur reflet quand ils s'arrêtent,
Et l'eau douce vient caresser comme une bête
Et faire respirer leurs beaux ventres vernis.
La Seine de Paris, sans verdure et sans grève,
Je voudrais la quitter pour m'en aller comme eux,

— Passant au fil de l'eau par Rouen et la Hève, —
Regagner l'estuaire avec son cap brumeux.
Car ils vont jusqu'au bout de ma Seine normande,
Et moi, certains soirs lourds ou certains matins clairs,
Je sens, rien qu'à les voir, que mon âme demande
Quelque chose… Et je suis en peine de la mer.

Je donne rendez-vous, dans l'avenir lointain,
À ceux qui liront mes poèmes.
Car j'y aurai laissé, morte, mes moelles mêmes,
À l'écart de mon temps que je n'ai pas atteint.
Ces générations invisibles encore
Que porte déjà dans ses reins
L'enfance d'aujourd'hui, candide et frêle flore,
Seront plus près de moi que mes contemporains.
Ceux-ci, que détournait ma présence réelle
Nonobstant jeunesse et beauté,
Seront restés, devant mes immenses coups d'aile,
Froids, et comme frappés de morne cécité.
En vain aurai-je été, dans mon ombre anxieuse,
La femme même de mes vers.
J'aurai brûlé pour eux comme une humble veilleuse.
Leurs yeux à mon soleil ne se sont pas ouverts.
Je désespère d'eux maintenant, ayant l'âge
Où le destin s'est accompli.
AMEN ! De tous ceux-là détournant mon visage,
Je chante dans l'ivresse amère de l'oubli.
Comprendrez-vous jamais, races pas encor nées,
Parmi quoi j'aurai mes amis,
Tout l'élan, tout l'espoir, tout l'amour que j'ai mis
Dans ces heures de foi que je vous ai données ?

Marie Noël

Dans les notices que j'ai lues
Sur cette muse au voile bleu
Qui semble habiter dans la nue
Et n'en descendre que fort peu,
J'ai — parmi de vives louanges
Sur son œuvre de pureté —
Trouvé cette réserve étrange :
« Elle n'a que peu de métier. »
Peu de métier… J'ai lu la phrase
Qui s'étalait tranquillement ;
Et j'ai crié, comme en extase :
Ô magnifique compliment !
Ô pur et rassurant éloge
Que l'on ferait sur une fleur…
Peu de métier… Je m'interroge :
Je crois que rien n'est plus flatteur.
Et ne doit-il pas, au contraire,
Dépasser tout ce qu'on peut voir,
Le métier charmant qui peut faire
Semblant de ne pas en avoir !…

Ô Marie Noël, sur la route
Où tu vas si près des oiseaux,
Ne trouble pas avec un doute
La certitude des ruisseaux ;
Ô chère âme parfois sublime
Entre tes cloches et tes fleurs,
Dans le Dictionnaire des rimes
N'aventure jamais ton cœur.
Garde ton cœur dans ta poitrine
Et, si tu voulais un conseil,
N'interroge que Marceline
Dans le songe de ton sommeil.

Ton œuvre, que le ciel protège,
Est si blanche qu'on croit plutôt
Que, ton encre, c'est de la neige
Et que tes vers tombent d'en haut…
Et c'est par cette grâce étrange
Que — dans les environs du ciel —
Quand tu parles avec les anges,
Cela semble tout naturel !

Connais-moi si tu peux, ô passant, connais-moi !
Je suis ce que tu crois et suis tout le contraire :
La poussière sans nom que ton pied foule à terre,
Et l'étoile sans nom qui peut guider ta foi.
Je suis et ne suis pas telle qu'en apparence :
Calme comme un grand lac où reposent les cieux,
Si calme qu'en plongeant tout au fond de mes yeux,
Tu te verras en leur fidèle transparence…
— Si calme, ô voyageur… Et si folle pourtant !
Flamme errante, fétu, petite feuille morte
Qui court, danse, tournoie et que la vie emporte
Je ne sais où mêlée aux vains chemins du vent. —
Sauvage, repliée en ma blancheur craintive
Comme un cygne qui sort d'une île sur les eaux,
Un jour, et lentement à travers les roseaux
S'éloigne sans jamais approcher de la rive…
— Si doucement hardie, ô voyageur, pourtant !
Un confiant moineau qui vient se laisser prendre
Et dont tu sens, les doigts serrés pour mieux l'entendre,
Tout entier dans ta main le cœur chaud et battant. —
Forte comme en plein jour une armée en bataille
Qui lutte, saigne, râle et demeure debout ;
Qui triomphe de tout, risque tout, souffre tout,
Silencieuse et haute ainsi qu'une muraille…

— Faible comme un enfant parti pour l'inconnu
Qui s'avance à tâtons de blessure en blessure

Et qui parfois a tant besoin qu'on le rassure
Et qu'on lui donne un peu la main le soir venu.
Ardente comme un vol d'alouette qui vibre
Dans le creux de la terre et qui monte au réveil,
Qui monte, monte, éperdument jusqu'au soleil,
Bondissant, enflammé, téméraire, fou, libre !…
— Et plus frileuse, plus, qu'un orphelin l'hiver,
Qui tout autour des foyers clos s'attarde, rôde
Et désespérément cherche une place chaude
Pour s'y blottir longtemps sans bouger, sans voir clair.
Chèvre, tête indomptée, ô passant, si rétive
Que nul n'osera mettre un collier à son cou,
Que nul ne fermera sur elle son verrou,
Que nul hormis la mort ne la fera captive…
— Et qui se donnera tout entière pour rien,
Pour l'amour de servir l'amour qui la dédaigne,
D'avoir un pauvre cœur qui mendie et qui craigne
Et de suivre partout son maître comme un chien. —
Connais-moi ! connais-moi ! Ce que j'ai dit, le suis-je ?
Ce que j'ai dit est faux — Et pourtant c'était vrai ! —
L'air que j'ai dans le cœur est-il triste ou bien gai ?
Connais-moi si tu peux. Le pourras-tu ?… Le puis-je ?…
Quand ma mère vanterait
À toi son voisin, son hôte,
Mes cent vertus à voix haute
Sans vergogne, sans arrêt ;

Quand mon vieux curé qui baisse
Te raconterait tout bas
Ce que j'ai dit à confesse…
Tu ne me connaîtras pas !
Ô passant, quand tu verrais
Tous mes pleurs et tout mon rire,
Quand j'oserais tout te dire
Et quand tu m'écouterais,

Quand tu suivrais à mesure
Tous mes gestes, tous mes pas,
Par le trou de la serrure…
Tu ne me connaîtras pas !
Et quand passera mon âme
Devant ton âme, un moment,
Éclairée à la grand'flamme
Du suprême jugement,
Et quand Dieu comme un poème
La lira toute aux élus,
Tu ne sauras pas lors même
Ce qu'en ce monde je fus…
. . . . . .
Tu le sauras si rien qu'un seul instant tu m'aimes !

Mon bien-aimé s'en fut chercher l'amour
Dès le matin parmi les fleurs écloses.
Pour le trouver il effeuillait les roses
Couleur du soir, de l'aurore et du jour.
Mon bien-aimé n'a pas trouvé l'amour.

Je l'attendais, pâle et grise lavande,
Et tout mon cœur embaumait son chemin.
Il a passé… j'ai parfumé sa main,
Mais il n'a pas vu mes yeux pleins d'offrande.
Mon bien-aimé s'en fut chercher l'amour
Au verger mûr quand midi l'ensoleille.
Pour le trouver il goûtait la groseille,
La pomme d'or, la pêche, tour à tour…
Mon bien-aimé n'a pas trouvé l'amour.
Je l'attendais, fraise humble à ses pieds toute,
Et mon sang mûr embaumait son chemin.
Hélas ! mon sang n'a pas taché sa main.
Il a marché sur moi, suivant sa route.
Vent du ciel ! Vent du ciel ! éparpille mon cœur !
Je n'en ai plus besoin. Ô brise familière,

Perds-le ! Dessèche en moi ma source, éteins ma fleur,
Ô vent, et dans la mer va jeter ma poussière !

Au mois de mai j'avais le cœur si grand
Que pour l'emplir je me suis en allée
Cherchant l'amour sans savoir quelle allée,
Pour le rencontrer, quel chemin on prend…
Rouge-gorge, au fond du bois incolore,
Au bout des sentiers dont il te souvient,
Du printemps, sais-tu s'il en reste encore ?
L'hiver vient…

J'allais, j'allais. Où trouver de l'amour ?
Au bas de la côte, au faîte, derrière ?
Au fond du bois, au bout de la rivière ?
Ici, là-bas, à ce prochain détour ?…
Rouge-gorge, au fond du bois incolore,
Au bout des sentiers dont il te souvient,
De l'été, sais-tu s'il en reste encore ?
L'hiver vient…
Quand je le vis, je n'osai pas à temps
M'en approcher ou lui faire une avance ;
Je l'attendais ouvrant mon cœur immense…
Il n'est tombé qu'une goutte dedans…
Rouge-gorge, au fond du bois incolore,
Au bout des sentiers dont il te souvient,
Du soleil, sais-tu s'il en reste encore ?
L'hiver vient…
Est-ce là tout, cette goutte, est-ce tout ?
Je voudrais bien recommencer l'année,
La goutte d'eau qui m'était destinée,
Je voudrais bien la boire encore un coup…
Rouge-gorge, au fond du bois incolore,
Au bout des sentiers dont il te souvient,
Des feuilles, sais-tu s'il en reste encore ?
L'hiver vient…

Est-ce bien tout ? Peut-être, dans un coin
Que j'oubliai, peut-être avant la neige,
Un peu d'amour encor le trouverai-je,
Peut-être ici, peut-être un peu plus loin…

Rouge-gorge, au fond du bois incolore,
Au bout des sentiers dont il te souvient,
Du bonheur, sais-tu s'il en reste encore ?
L'hiver vient…

Nous étions deux sœurs chez nous :
La laide et la belle.
L'une avait les yeux si doux
Que tous après elle
Couraient sans savoir pourquoi.
Sa sœur, l'autre… c'était moi.
Qu'est-ce que nous ferons,
Ma douce, ma jolie ?
Qu'est-ce que nous ferons ?
Va, nous nous aimerons.
Elle avait cent jolis airs :
Un timide, un tendre,
Des tristes, des gais, des fiers,
Cent regards pour prendre
L'amour dans les cœurs tout bas…
Mais moi, je ne savais pas.
Qu'est-ce que nous ferons,
Ma douce, ma jolie ?
Qu'est-ce que nous ferons ?
Va, nous nous aimerons.

Elle avait quatre beaux temps
Pour se plaire au monde :
L'hiver, l'été, le printemps,
L'automne à la ronde,
Pressés d'arriver chacun…

Mais moi, je n'en avais qu'un.
Qu'est-ce que nous ferons,
Ma douce, ma jolie ?
Qu'est-ce que nous ferons ?
Va, nous nous aimerons.
Elle avait deux paradis :
L'air des matins roses
Pour sa joie et le logis
Aux fenêtres closes
Pour son bonheur au soir brun…
Mais moi, je n'en avais qu'un.
Qu'est-ce que nous ferons,
Ma douce, ma jolie ?
Qu'est-ce que nous ferons ?
Va, nous nous aimerons.
Tant d'amis l'avaient d'amour
Toute enveloppée,
Qu'elle était, la nuit, le jour,
Sans cesse occupée
À n'en oublier aucun…
Mais moi, je n'en avais qu'un.
Qu'est-ce que nous ferons,
Ma douce, ma jolie ?
Qu'est-ce que nous ferons ?
Va, nous nous aimerons.

Lui, c'était lui mon été,
Ma terre fleurie,
Lui, mon soleil, la bonté
Unique en ma vie !
C'était lui mon Paradis !
Le seul !… Elle me l'a pris.
Qu'est-ce que nous ferons,
Ma douce, ma jolie ?
Qu'est-ce que nous ferons ?

Va, nous nous aimerons.
C'est pour lui seul que j'osais
Me laisser sourire,
En lui je me reposais.
J'aimais me redire
Tout bas ses mots attendris.
C'est fini… Tu me l'as pris.
Qu'est-ce que nous ferons,
Ma douce, ma jolie ?
Qu'est-ce que nous ferons ?
Va, nous nous aimerons.
Sans son cœur, avec mon cœur,
Maintenant que faire ?
Haïr ? Attendre, ô ma sœur,
Que le vent contraire
Jette ton bonheur à bas ?
Te haïr !… je ne peux pas.
Qu'est-ce que nous ferons,
Ma douce, ma jolie ?
Qu'est-ce que nous ferons ?
Va, nous nous aimerons.

Ôtoi qui sans le savoir
De mon mal es cause,
Est-ce que je puis te voir,
Ma petite rose,
Sans t'aimer aussi ?… Pourtant,
De te voir je souffre tant !
Qu'est-ce que nous ferons,
Ma douce, ma jolie ?
Qu'est-ce que nous ferons ?
Va, nous nous aimerons.
Chère grâce, dis, pourquoi
Es-tu si jolie ?
Ah ! qu'il ait assez de moi,

Qu'il t'aime et m'oublie,
Ce n'est que juste !... Et pourtant,
Faut-il que je souffre tant !
Qu'est-ce que nous ferons,
Ma douce, ma jolie ?
Qu'est-ce que nous ferons ?
Va, nous nous aimerons.
Aimons-nous bien, aimons-nous,
Je suis assez forte
Pour souffrir un peu pour vous.
Ce n'est rien... Qu'importe,
Quand vous serez trop joyeux,
Que je détourne les yeux.
Qu'est-ce que nous ferons,
Ma douce, ma jolie ?
Qu'est-ce que nous ferons ?
Va, nous nous aimerons.

Vous voir, le cœur apaisé,
J'y suis mal habile.
Mais t'aimer, le cœur brisé,
Ce m'est plus facile.
Va, peut-être aime-t-on mieux
Avec des pleurs dans les yeux.
Qu'est-ce que nous ferons,
Ma douce, ma jolie ?
Qu'est-ce que nous ferons ?
Va, nous nous aimerons.

Mes vers, venez, mes vers, amusons-nous ensemble.
Vous êtes pour moi seule et nous avons congé.
C'est moi qui vous le dis. Je suppose que j'ai
Le droit de vous le dire un peu si bon me semble.
Venez ! Qu'est-ce qui dit que mon cœur de ce soir,
Ce nid tout palpitant de jeunes mots qui bouge,

Est au maître d'école et pour son encre rouge
Et qu'il faut proprement en extraire un devoir ?

Qu'est-ce qui croit qu'autour d'un laurier de poètes
En pot, nous allons tondre et sarcler mon printemps
Et que pour contenter trois vieux — s'ils sont contents !
Je vais mettre en pâté pour eux mes alouettes ?
Qu'est-ce qui croit, l'imbécile, que c'est pour lui
Cette musique en moi qui se gonfle, ce fleuve
Brusquement répandu de grâce toute neuve ?
Mon cœur, qu''est-ce qui croit que c'est le bien d'autrui ?
Mes vers, laissons dehors ces gens-là. Je veux rire
Et chanter et pleurer pêle-mêle avec vous.
Écoutez-moi, répondez-moi, poursuivons-nous
Comme de chers enfants pleins d'amour à se dire.
Je suis tellement seule… Ah ! mes vers, je sais bien
Que le Destin qui sert tant de gens à la ronde
Ne peut pas donner du bonheur à tout le monde…
Quand j'arrivai, sans doute il ne lui restait rien.
Voyez, tous les chemins qui mènent à mon âme
Sont déserts. Si quelqu'un d'aventure y passa,
Il est toujours resté plus ou moins en deçà
De l'ombre où j'ai ma source, et mon trouble, et ma flamme.
Et j'ai beau m'y fier, nul espoir à présent,
Parmi tant de tendresse enfin désabusée,
N'est assez fort le soir quand ma force est usée
Pour soulever de dessus moi le temps pesant.
Je suis toute petite et n'ai pas de grand'mère
Qui m'encourage au seuil des heures quand j'ai peur
Et de ses vieilles mains ramène sur mon cœur
Le duvet tremblotant d'une pauvre chimère ;

Pas une guérisseuse au chant calme, un ami,
Un seul dont les pas clairs rassurent ma nuit sombre ;
Pas un cœur sûr, profond, comme un berceau dans l'ombre :
Où laisser le fol mien tomber tout endormi ;

Pas un vrai maître auquel abandonner ma vie
Comme une charge obscure et de peu de valeur
Pour qu'il tire à son gré du bonheur, du malheur,
De ce dépôt qu'une ignorante lui confie ;
Pas d'époux hardiment entré dans tous mes vœux
Qui traverse mon mal avec moi dans la brume
Et change tout d'un coup mon destin d'amertume
En effleurant du bout de ses doigts mes cheveux.
Nul amour ne me reste où mon âme abondante
Ait pu répandre un peu sa douceur qui coulait.
Je n'ai pas de petit à qui donner le lait
De ma jeunesse mûre, attiédie et fondante.
Ô mes vers que voilà si plaintifs et si doux,
Puisque le Créateur ne m'a pas fait de joie,
Venez, vous que du moins à mon aide il envoie,
Je me veux inventer un bonheur avec vous.
Venez !... Vous, vous serez, paisibles, la grand'mère
Qui rassemble autour d'elle aussitôt qu'il fait noir
Mes songes inquiets et les emmène voir
Les fleurs d'un conte bleu hors de la nuit amère.
Venez !... Vous, vous serez, vous gais, vous ingénus
Qui ne prévoyez rien, les petits camarades
Qui bousculent un beau matin mes pensers fades
Pour courir au soleil le front et les pieds nus.

Venez !... Vous, vous serez, naïfs, la bonne femme
Qui va cueillir, l'été, des simples dans les champs,
Des mauves, du plantin et qui connaît des chants
Pour arrêter le feu de la fièvre dans l'âme.
Venez !... Vous, vous serez l'enfant sur mes genoux
Que j'allaite en secret, que je berce en cachette,
Et vous... Oh ! vous !...l'époux en qui mon cœur se jette...
— Peut-être un plus réel n'est-il pas aussi doux, —
Venez !... Soyez-moi, tous, mes amis ! Mon cœur cède
Au poids de sa tendresse. Avant qu'il soit perdu,

Venez, recueillez-le, vite, mes vers, à l'aide !
Il se rompt. Comme un fruit trop mûr il s'est fendu.
Entourez-moi… J'avais dans l'âme une fontaine
Que je ne peux plus contenir. Sa douce voix
A roulé sur la mousse en fleur, son eau lointaine
A caressé la violette au fond des bois ;
Les ailes des oiseaux y bougent, l'ombre y passe,
Puis le soleil, puis l'ombre ; elle emporte les cieux,
Tantôt pleine du bleu sans bornes de l'espace,
Tantôt du brusque noir d'un nuage anxieux ;
Elle fuit… Les ramiers qui s'envolent par couples
Y laissèrent ce soir tomber un duvet doux.
Entourez-moi, mes vers, tendez-moi vos mains souples
Et je la répandrai toute vive sur vous.
Vous retiendrez le bond de mes sources intimes
Encor mouvant dans vos paumes aux bords étroits,
Et laisserez couler mon cœur entre vos rimes
Comme de l'eau courante et pure entre les doigts.

Longtemps… longtemps… longtemps… depuis que je suis
J'ai dans l'ombre, sans fin, préparé dans mon cœur
— Ai-je fini ? Le soir m'a toute environnée —
J'ai préparé dans mon cœur toute la journée
Une place pour le bonheur.
Est-elle prête ? Là, j'ai caché des paroles
Que je n'ai pas encore dites, non vraiment,
Elles sont pour parler trop douces et trop folles.
Un soir… — en attendant j'en use de frivoles —
Je les retrouverai je ne sais pas comment.
Là, je garde un silence où je serai surprise
Un soir, je ne sais où, brusquement par l'Amour.
Un silence où longtemps j'entendrai qu'il me brise,
Un silence où tremblant lui aussi qui m'a prise,
Il m'entendra me perdre en lui seul pour toujours.
J'ai là… j'ai conservé s'il en veut mon enfance,

Son rire neuf — il n'a guère servi — ses yeux
Que l'heure belle étonne et son cœur sans défense
Qui va s'abandonner sans rien peser d'avance,
Un peu prompt, un peu fou, d'un mouvement joyeux.
J'ai là ses yeux naïfs, ses élans, sa folie
Qui rebrousse chemin, soudain prise de peur,
S'enfuit, se laisse prendre et tout le reste oublie.
Et là-dedans, mêlée, une mélancolie
Prête à pleurer, la sotte ! au plus doux du bonheur.

Et j'ai là — je suis sage aussi — de la lumière
Pour nos chemins de nuit, même un peu de raison,
Pas trop mais presque assez pour passer la première
Quand il fera plus noir que l'ombre coutumière,
Si le bonheur hésite un soir dans la maison.
. . . . . .
Suis-je prête ? J'attends et je ne sais que faire
En attendant pour lui qui tarde. Il va venir.
Je vais, je viens, je vais, cherchant ce qu'il préfère,
Pour rassembler en moi de quoi le satisfaire
Tout le long de notre avenir.
Et je songe en allant et venant, et j'invente
Mille secrets tout neufs pour recevoir l'Amour
Dans ma pauvre demeure et des soins de servante
Pour qu'il s'y trouve bien à jamais, moi vivante.
Et n'en cherche pas d'autre un jour.
J'ourle la toile à points tout petits pour qu'il aie
Mon beau linge ; pour lui, je réveille au matin
La bonne humeur de la maison luisante et gaie ;
J'en chasse tout le gris, je range, je balaye,
Je cueille une rose au jardin.
J'apprête les repas pour qu'un jour il y goûte ;
Je choisis à son goût ma robe d'aujourd'hui ;
Si j'apprends des chansons, c'est pour qu'il les écoute :
Je retiens en passant le beau de chaque route

Pour y repasser avec lui.
Qu'il vienne avec sa charge et son deuil ! j'ai de l'aide
Pour son travail, et pour ses rêves de l'espoir ;
Pour son œuvre, la foi ; pour son mal, un remède.
Et du cœur plus que lui si jamais son cœur cède.
Pour porter nous deux son devoir.

Et puis, ô mon Amour — car tant d'amour est vaine
Et je n'ai rien de plus que moi pour vous l'offrir —
Si d'être aimée, un jour, je ne vaux plus la peine,
J'aurai… d'humble pardon j'ai déjà l'âme pleine.
Déjà j'en commence à mourir.
Suis-je prête ?… Ah ! j'ai beau lui préparer sa joie,
Tout me manque ! Beauté, charme, esprit, je n'ai rien,
Ô mon Dieu, que ne puis-je avant qu'il ne me voie
Me changer pour une autre ou tant faire qu'il croie
Par moments que je lui plais bien.
Suis-je prête ?… Le soir autour de moi frissonne.
J'ai filé de la joie en mon cœur tout le jour…
Qui s'en doute ? Personne. Ah ! tant mieux ! Pour personne
— Passez gens : pour vous tous voilà ma voix qui sonne —
Je n'ai d'âme que pour l'amour.
. . . . . .
L'Amour… Ah ! le temps fuit et me laisse ! La veille
Dans un lendemain vide est tombée. Et je vais
Toute seule et pourtant avant d'être si vieille,
J'avais quelque douceur… Je crois que j'en avais.
L'Amour n'aura pas su comme j'étais charmante.
S'il avait su ! Jamais il n'a vu ma beauté,
Il n'a pas même regardé de mon côté.
Tout est perdu de moi qui n'étais rien qu'aimante.
Tout est perdu, ce que je suis et ce que j'ai,
Comme de l'eau qui n'a personne pour la boire,
Comme un morceau de pain que nul n'aura mangé.
Et voilà qu'il me reste une âme dérisoire

Pleine d'un don immense et lourd sans rien donner,
Et de soumission sans maître ; qui déborde
D'amour hors de l'Amour et de miséricorde,
Hélas ! sans avoir rien au monde à pardonner.
Il me reste ce chant de trop que nul n'écoute.
Tout est perdu de moi, tout mon travail secret.
Tant pis pour moi, tant pis ! Mais comme j'ai regret
Que tant de joie échappe à ce cœur seul en route,
Celui que j'attendais et qui loin s'en alla,
S'égare et comme il peut à tous les vins s'enivre
Mais qui n'a pas trouvé de bonheur de quoi vivre,
Et qui pleure, et qui saigne, et mon cœur était là !
Et c'en est un pareil qu'il cherche, qu'il réclame…
C'est ma faute, ô mon Dieu ! je l'ai trop bien caché.
Je n'ai jamais bien su moi-même où. J'ai péché,
Mon Père ! Nul n'aura profité de mon âme.
Ah ! du moins pour mourir demain en sûreté,
Que n'ai-je offert à Vous ce pauvre amour sans armes,
Ces soins, ce bondissant sacrifice, ces larmes,
Au bout cela m'eût fait beaucoup de sainteté.
Mais je n'ai rien cherché qu'à me faire jolie
Au fond du cœur pour le plaisir de mon époux
Et ne pensant qu'à lui n'ai songé guère à Vous.
Et toute ma vertu pour rien n'est que folie ;
Et je ne vous rendrai quand Vous tendrez les mains
Aux fruits de mes saisons qu'un inutile charme,
Et j'aurai peur de Vous si rien ne Vous désarme
Lorsque Vous pèserez ce vide et mes jours vains.

Ah ! Père Créateur qui jugerez ma cause,
Souvenez-Vous alors doucement du plaisir
Qu'un jour Vous eûtes à créer d'un seul désir
Le bleu de Votre ciel, cette inutile chose,
Les bêtes à Bon Dieu qui ne servent à rien
Qu'à réjouir le bord des feuilles, le col rose

Des liserons oiseux, le parfum de la rose
Qui s'exhale et se perd sans faire d'autre bien.
Et cette voix de rossignol dans la nuit close.
. . . . . .
Assez, Jeanne qui pleure.
Assez, assez, assez !
Ton cœur m'ennuie, assez ! Je bâille. À tout à l'heure !
Jean qui rit, mon cousin, me menez-vous danser ?

Dansons la Capucine…
Que le bonheur est doux !
J'en vois chez la voisine
Mais ce n'est pas pour nous.
Mes vers, dansons la ronde,
Mes vers jeunes et fous,
Je n'ai plus rien au monde
Que le plaisir de vous.

Ma peine solitaire
Crie à remplir le soir.
Chantons, faisons-la taire,
Dansons dans mon cœur noir.
Dansons, tonton, tontaine,
Chantons un air vermeil
Qui vous prend et vous mène
D'un saut en plein soleil.
Dans mon cœur, hors du monde,
Voici le mois de Mai !…
— Dansons une seconde
Comme si c'était vrai —
En moi l'azur se lève
Loin de mon sort obscur,
— Vite dansons en rêve
Comme si c'était sûr —
Dansons, chansons légères,
En rond. Donnez vos mains,

Cueillons les passagères
Musiques des chemins.
Entrez tous dans la danse,
Jours tendres, jeunes mois,
Enlacez en cadence
Vos souffles à ma voix.
Mars, entre ! Je t'attrape,
Espiègle ! Vert cabri
Qui de l'hiver l'échappes,
Trop las d'être à l'abri.

Entrez, Avril la folle
Qui rit entre ses pleurs,
Mai dont le cœur s'envole
Dans le pollen des fleurs ;
Entrez ! Sur la pelouse,
Dansez, mois gais, mois purs…
Mais le reste des douze
Est trop vieux ou trop mûr…
Entrez les enfantines
Minutes du matin
Qui tournez argentines
Au fond d'un vieux jardin ;
Entrez, naïves heures,
Vos nattes dans le dos…
Mais va-t'en, toi qui pleures,
Jeunesse, le cœur gros.
Entrez, les téméraires
Espoirs, d'un saut trop prompt,
Comme des petits frères
Qui se cognent le front ;
Entre, timide joie,
Comme avec sa douceur,
Son col frêle qui ploie,
Une petite sœur ;

Entrez, cousins, cousines,
Jeux, cris, rires légers ;
Entrez, voisins, voisines,
Plaisirs, beaux étrangers.

Sautons dans l'herbe brune
Ou rose avec le vent,
Et sautons dans la lune
Si nous passons devant !
Si quelqu'un nous rencontre,
Giroflé, Girofla,
Dans la lune et nous montre
Qu'il faut sortir de là ;
Si ce garde champêtre
Interroge nos chants,
Gai ! Nous l'enverrons paître
Le trèfle de ses champs.
Si quelque effroi circule
Dans l'ombre tout à coup,
Menons au crépuscule
La ronde au nez du loup.
Dansons ! Si la fortune
Nous rejoint par ici,
Dansons ! De l'importune,
Qui de nous a souci ?
Si la gloire elle-même
Rit à côté de nous,
Dansons mes vers, je n'aime
Que courir après vous.
Mais si l'amour qui passe
Nous surprend à baller…
Chut ! Laissez-le de grâce
À mi-voix me parler.

Dors maintenant, dors… Détache de ton âme
Ses pensers volants, le bruit du jour, sa flamme.

Laisse le temps s'en retirer tout bas…
Hier n'est plus, ce soir n'est rien, demain n'est pas.
Dors, ne crains rien, dors… Ce n'est rien que la vie
Rien… cette minute expirante et suivie
Déjà d'une autre. Enfant, quels vains effrois !
On n'endure jamais qu'un moment à la fois.
Dors, ne tourne pas ton cœur pâle en arrière.
Dors, ne penche pas en avant ta lumière.
Fol est qui souffre au delà de l'instant :
Le malheur d'aujourd'hui n'en demande pas tant.
Dors, n'attends rien, dors… Prends ce que Dieu te donne
Dors, laisse en aller l'amour qui t'abandonne.
Aime toujours. Va, pauvre enfant peureux,
On n'a pas besoin de bonheur pour être heureux.
Va, tout ira bien, dormons… Après, qu'importe ?
Je vois du soleil sur le seuil de la porte
De quoi poser le pied pour un seul pas.
Pour le second… il est trop tôt, ne cherche pas.
Dors, la paix sur nous sera bientôt levée.
Dors, la Mort sera tout à l'heure arrivée.
Laisse-toi porter par le temps qui court.
Il sait la route, dors… Vivre et mourir est court.

Quand il est entré dans mon logis clos,
J'ourlais un drap lourd près de la fenêtre,
L'hiver dans les doigts, l'ombre dans le dos…
Sais-je depuis quand j'étais là sans être ?…
…Et je cousais, je cousais, je cousais…
— Mon cœur, qu'est-ce que tu faisais ?
Il m'a demandé des outils à nous ;
Mes pieds ont couru, si vifs dans la salle,
Qu'ils semblaient, si vifs, si légers, si doux,
Deux petits oiseaux caressant la dalle…
…De-ci, de-là, j'allais, j'allais…
— Mon cœur, qu'est-ce que tu voulais ?

Il m'a demandé du beurre, du pain,
— Ma main en l'ouvrant caressait la huche —
Du cidre nouveau… J'allais, et ma main
Caressait les bols, la table, la cruche…
…Deux fois, dix fois, vingt fois je les touchais…
— Mon cœur, qu'est-ce que tu cherchais ?

Il m'a fait sur tout trente-six pourquoi.
J'ai parlé de tout : des poules, des chèvres,
Du froid et du chaud, des gens… et ma voix
En sortant de moi caressait mes lèvres…
…Et je causais, je causais, je causais…
— Mon cœur, qu'est-ce que tu disais ?
Quand il est parti, pour finir l'ourlet
Que j'avais laissé, je me suis assise…
L'aiguille chantait, l'aiguille volait,
Mes doigts caressaient notre toile bise…
…Et je cousais, je cousais, je cousais…
— Mon cœur, qu'est-ce que tu faisais ?

Mais si tu veux, mon Dieu, que pour d'autres je dise
La chanson du bonheur, la plus belle chanson,
Comment ferai-je, moi qui ne l'ai pas apprise ?
Je n'en inventerai que la contrefaçon.
Donne-moi du bonheur s'il faut que je le chante,
De quoi juste entrevoir ce que chacun en sait,
Juste de quoi rendre ma voix assez touchante,
Rien qu'un peu, presque rien, pour savoir ce que c'est.

Un peu — si peu — ce qui demeure d'or en poudre
Ou de fleur de farine au bout du petit doigt,
Rien, pas même de quoi remplir mon dé à coudre…
Pourtant de quoi remplir le monde par surcroît.
Car pour moi qui n'en ai jamais eu l'habitude,
Un semblant de bonheur au bonheur est pareil,
Sa trace au loin éclairera ma solitude

Et je prendrai son ombre en moi pour le soleil.
Donne-m'en ! Ce n'est pas, mon Dieu, pour être heureuse
Que je demande ainsi de la joie à goûter,
C'est que, pour bercer l'homme en la cité nombreuse,
La nourrice qu'il faut doit savoir tout chanter.
Prête-m'en… Ne crains rien, à l'heure de le rendre,
Mes mains pour le garder ne se serreront pas,
Et je te laisserai, Seigneur me le reprendre
Demain, ce soir, tout de suite, quand tu voudras…

Rosemonde Gérard

Elle ne sait que peu de chose,
On pourrait dire presque rien ;
Rien… quelques noms de quelques roses,
Et pas un seul mot de latin.
Juste assez de philosophie
Pour fixer, d'un regard pareil,
La sévérité de la vie
Et l'indulgence du soleil.
Dédaignant les biens de la terre,
Elle est d'un indicible orgueil ;
Mais elle arrive la première
Pour admirer un écureuil…
L'été, rien qu'avec des cerises,
L'émerveille au point de pâlir ;
Mais tout le temps elle se brise
Le cœur avec des souvenirs…
Car elle a — ne sachant que vivre
Toujours sur un tremblant destin —
Une âme qui d'un rien s'enivre
Mais ne se console de rien.

Comme une glorieuse histoire
Qui retombe en torrents de pleurs,
Elle traîne, dans sa mémoire,
Des anciens morceaux de bonheur.
Elle aime les ciels chimériques,
Mais pas les voyages lointains ;
Elle ne croit qu'aux Amériques
Qu'on découvre dans un jardin…
Elle comprend le bruit des ailes
Et le silence des instants ;
Elle jure qu'une hirondelle
Suffit à faire le printemps…
Quand on parle, on croit qu'elle écoute,
Mais elle n'entend pas un mot ;
Pour la raison qu'elle est, sans doute,
Plus distraite que le ruisseau…
Quand on passe, on croit la connaître,
Mais on ne la rejoint jamais ;
Pour la raison qu'elle est, peut-être,
Plus sauvage que la forêt…
Pour sûr, elle n'est pas méchante…
Mais je ne crois pas, franchement,
Qu'elle soit très intelligente :
L'intelligence, c'est plus grand.
Elle n'a rien qu'une petite
Flamme qui fait, par-là, par-ci,
L'effet d'un rayon qui palpite,
Puis, tout s'éteint et c'est fini…

Manquant tout à fait de méthode
Et de logique, elle sait mieux
Suivre le rêve que la mode,
L'infini que l'avantageux…
Elle n'a jamais su sourire
Sous la brise d'un éventail ;

Elle ne veut jamais écrire
Sur une table de travail…
Elle écoute, sur chaque rive,
Le bleu plus que la vérité ;
Elle ne croit pas qu'on écrive
Avec l'encre sur le papier…
Au lieu de lire, dans les livres,
Tout ce qui serait sérieux,
Elle ne pense qu'à poursuivre
Ce qu'on peut lire dans des yeux…
Au lieu de chercher, dans des pages,
Des sujets d'art ou de roman,
Elle cherche, sur des visages,
Toujours des sujets de tourment…
Elle n'a pas voulu grand'chose
De tout le monde extérieur :
Un peu de travail qui repose…
Un peu de chanson pour le cœur…
Et, ne faisant que, sans mesure,
Frémir à tort et à travers,
Supposant, folle créature,
Que c'est ainsi qu'on fait des vers,

Et, toujours mélangeant ensemble
L'impossible avec le réel,
Elle croit qu'un instant qui tremble
Peut faire un poème éternel !

Quand je n'étais encore au monde qu'une enfant
Qui vivait au jardin et croyait au feuillage,
J'allais souvent revoir, dans un jardin vivant,
Tous ces perroquets bleus qui font tant de tapage.
Je suivais, sur le bord d'un ruisseau palpitant,
Le canard mandarin, cet arc-en-ciel qui nage ;
Et, lorsque je tendais du pain à l'éléphant,
Je lui tendais mon cœur encor bien davantage.

Le singe était partout ; l'ours était dans un coin ;
Sur un petit rocher méditait le pingouin ;
Le monde était absent du rêve qui m'effleure.
Je respirais un chant. Je comprenais un cri.
Et puis, je rapportais quelque lilas fleuri…
Et je n'ai pas beaucoup changé depuis cette heure !

Enfance, merveilleuse ronde
Où le plaisir vous prend la main ;
Minute enchantée où le monde
Semble tenir dans un jardin ;

Aucun souci ne nous effleure ;
La pendule en marbre rosé
N'est rien que la maison de l'heure,
Et l'heure sert à s'amuser ;
Tout parle… tout chante… tout brille…
Le travail lui-même est un jeu ;
L'air est tendre ; et, quand on s'habille,
La robe est un nuage bleu ;
Toute la vie est occupée
Entre les rêves les plus beaux :
Dedans, il y a les poupées,
Dehors, il y a les oiseaux ;
La journée est une lumière
Qui, le soir seulement, pâlit ;
Et, le soir, on fait sa prière,
À genoux sur un petit lit ;
Une fatigue merveilleuse
Vous prend dans des bras enchantés ;
L'avenir sourit ; la veilleuse
Répand sa laiteuse clarté ;
Au pays léger des surprises,
On voyage toute la nuit,
N'ayant qu'une longue chemise
Tombant sur des pieds trop petits ;

La vie est encore lointaine
Tout au bout d'un rose chemin ;
On sait, si l'on a quelque peine,
Que tout s'arrangera demain…

Car, venant à peine de naître,
On croit, parmi l'air sans détour,
Que le bonheur, par la fenêtre,
Entre en même temps que le jour !

à ma Mère.

Ivory, cher petit village,
Où ma mère, au bord d'un ruisseau,
Regardait son jeune visage
Et causait avec les oiseaux ;
Ivory, doux coin de nature,
Où ma mère, au bord d'un jardin,
Apprenait le chant, la couture,
Et tous les gestes de ses mains ;
Ivory, douceur infinie,
Où ma mère, au bord des soirs frais,
Avec son beau nom de « Sylvie »,
Semblait posséder la forêt ;
Ivory, village qui brille
Au bord de tous mes souvenirs,
Lorsque j'étais petite fille
Encor si loin de l'avenir…

Quand, sur une carte de France,
Ce petit nom m'apparaissait,
Il me paraissait plus immense
Que tout ce qui l'environnait ;
Quelle ville aux mille lumières
Pouvait dépasser, dans mon cœur,
L'humble paysage où ma mère
Faisait tant de bouquets de fleurs ?

D’ailleurs, elle eut toujours, ensuite,
Ce talent grave et parfumé :
Avec deux ou trois marguerites,
Quelques lys à demi fermés,
Avec quelques roses vermeilles
Et quelques herbes du gazon,
Elle faisait une merveille
Qui respirait dans la maison.
Son âme avait toutes les grâces ;
Elle lisait peu de romans,
Mais, plein de la saison qui passe,
Son cœur instinctif et charmant
Savait mettre, au bord de la vie
Dans des bouquets roses et verts,
Mille fois plus de poésie
Que je n’en mettais dans des vers !

Quand je repense à toi, je pense :
Quelle douceur ! quelle bonté !
Et, dans toute ton existence,
Quelle sainte simplicité !
Et, cependant, ta simple vie
Eut bien des pages de roman :
Ton frère, un soir, pour la Turquie,
Sans savoir pourquoi ni comment,
S’embarqua. Lorsque je remonte
Vers mes plus lointains souvenirs,
Comme un personnage de conte
Je le vois, dans l’ombre, partir ;
Il était venu vers neuf heures
Et disparaissait aussitôt,
Ayant encombré la demeure
De fleurs, d’adieux et de gâteaux…
Il y eut beaucoup d’autres choses
Que tu ne m’expliquas jamais…

Car, avec tout le monde, on cause
Mieux qu'avec ceux que l'on aimait ;

Quelle pudeur ainsi fait taire
Ceux qui s'adorent ici-bas ?
Moi, je ne t'interrogeais guère,
Et tu ne me répondais pas ;
Il y avait, dans ta pensée,
Bien des rêves, bien des regrets…
Mais, sous ta paupière baissée,
Tout s'éteignait comme un secret.
D'ailleurs, fuyant tout ce qui brille,
N'ayant que ton cœur dans ta voix,
Tu parlais peu de ta famille,
Tu ne parlais jamais de toi ;
Et quand, tremblante d'allégresse,
J'appris, par un hasard je crois,
Que tu étais la propre nièce
Du grand philosophe Jouffroy,
Tu semblas comme anéantie
Par mon cri d'admiration,
Tant ta charmante modestie
S'alarmait du moindre rayon.
Parfois, le soir, sous une lampe
(Où sans cesse tu m'apparais),
Rien qu'à la pâleur de ta tempe
On devinait que tu pleurais ;
Ah ! tes yeux, d'un si pâle charme,
Quels bleus ils mettaient sous un toit !…
Ils n'expliquaient jamais leurs larmes,
Ils ne parlaient pas plus que toi.

Mais, dans leur flamme nostalgique,
On devinait, sans qu'il soit dit,
Un souvenir d'amour tragique
Dont ils demeuraient agrandis !

Àqui ressemblais-tu ? D'où venait le mystère
Qui faisait palpiter tes immenses cheveux ?
À qui ressemblais-tu ? Qui donc eut, sur la terre,
Tant de triste douceur dans des yeux aussi bleus ?
À qui ressemblais-tu ? Quand on me le demande,
Je ne vois sur personne un ciel aussi pesant…
Peut-être que tu ressemblais à Mélisande
Quand tu n'avais encor que quatorze ou quinze ans.
Tes cheveux si longs qui tentaient la brise,
Déchirant un soir mon cœur qui se brise,
À travers les murs ont pris leur essor ;
Des cheveux si longs c'est presque des ailes…
Ah ! pardonne-moi — douleur éternelle —
De t'avoir perdue et de vivre encor !

à mes Fils.

Si je fais un jour la folie,
Ô mes deux petits bien-aimés,
De m'en aller, toute pâlie,
La main froide et les yeux fermés :
Si, dénouant quatre bras tendres
Qui sont des colliers de bonheur,
Je suis assez folle pour prendre
La voiture avec trop de fleurs ;
Si vous sentez pencher votre âme
Sous un danger noir qui descend,
Comme on voit frissonner la flamme
Qu'un papillon couche en passant ;
Si la maison, lorsque l'on sonne,
À toujours ses bons yeux carrés,
Mais si, dans la maison, personne
Ne vous attend quand vous rentrez ;

Si la même horloge balance
Toujours son tendre balancier,

Mais si personne ne s'élance
Quand vous tombez dans l'escalier ;
Si la même rose de haie
Semble un bonjour quotidien,
Mais si personne ne s'effraie
Quand près de vous passe un gros chien ;
Si la table a le même charme
Pour offrir les fruits et le pain,
Mais si personne ne s'alarme
Quand vous dites : « Je n'ai pas faim ! »
Si le feu au bois plein d'écume
Vous réchauffe toujours les doigts,
Mais si personne ne l'allume
Avant que vous disiez : « J'ai froid ! »
Si personne ne voit, la veille,
Votre pâleur du lendemain ;
Si personne ne vous réveille
Pour vous demander : « Dors-tu bien ? »
Si, tout autour de vous, sans cesse,
Vous n'entendez plus la chanson
De ce cœur tremblant de tendresse
Qui brûlait par petits frissons ;
Si c'en est fini de ces gestes
Dont je vous serrais ici-bas ;
Si, de mon amour, il ne reste
Qu'un peu de crêpe à votre bras ;

Si l'on vous mène avec mystère
Vers un jardin sans promeneurs
Où l'on voit, à genoux par terre,
Des gens qui parlent à des fleurs ;
Ah ! ne me laissez pas trop seule,
Entre les deux cyprès trop noirs…
L'Été vient. Déjà quatre meules
Sèchent dans la splendeur du soir ;

La chaleur entr'ouvre les portes ;
Les fleurs entrent dans la maison…
Ne me laissez pas, toute morte,
Loin de vous et de la saison ;
Qu'encore un peu je participe
À tout cela que j'aimais tant :
Le matin, le soir, les tulipes,
Les rosiers, l'herbe, le beau temps !
Qu'encore un peu je puisse faire,
Ainsi mêlée à l'avenir,
Partie, en vous, de l'atmosphère,
Par l'image et le souvenir…
C'est assez, sous l'herbe fleurie,
De mes yeux fermés à jamais :
Ouvrez du moins, sur votre vie,
Les yeux légers de mes portraits.
C'est bien assez que l'on oublie
Mon pauvre cœur précipité :
Donnez à mes photographies
La permission de rester.

Laissez se nouer une ronde,
Autour de vous, sous le grand toit,
De toutes ces pâles secondes
Qui furent des instants de moi.
Elles auront, sur votre route,
Des yeux reconnaissants et doux.
Cherchez-les bien. Prenez-les toutes,
Et placez-les autour de vous.

⁂

Celle où, tenant une coquille,
Je ne suis, dans un petit rond,
Qu'une toute petite fille
Aux cheveux levés sur le front ;
Et celle où, tenant une rose,

Je pense, les yeux éblouis,
À des miraculeuses choses
Que je ne sais plus aujourd'hui ;
Celle où je lis un livre énorme ;
Celle où je cours contre le vent ;
Celle où je porte l'uniforme
Dominicain de mon couvent ;
Celle où, l'œil tourné vers la tempe
Et prise en un mince fourreau,
J'ai presque l'air d'être une estampe
Japonaise d'Outamaro ;

Et celle où, dans la dentelle
Qui bouffe en toilette de bal,
J'ai l'air d'être une demoiselle
Sur une image d'Épinal ;
Celle où j'ai des boucles d'oreilles ;
Celle où je tiens dans mes deux bras
Vos deux têtes presque pareilles,
Cheveux bouclés et cheveux plats ;
Celle où j'ai beaucoup de fourrure,
Celle où j'ai beaucoup de chagrin ;
Celle où j'ai changé de coiffure,
Celle où j'ai changé de jardin ;
Celle en gris, qui tourne la tête,
Et celle en noir qui vous sourit ;
Celle, sous des pois de voilette,
Au coin d'un faubourg de Paris ;
Celle à quinze ans près d'un grand arbre ;
Celle à six ans près d'un cerceau ;
Celle sur le perron de marbre
D'où s'enfuit Jean-Jacques Rousseau ;
Et celle, si drôle et si pâle,
Qui fut, à l'ombre du Mont-Blanc,
Faite, dans des carreaux de châle,

Par un photographe ambulant !
⁂

Que toutes ces pauvres images,
Qui représentent de leur mieux
Tous mes rêves et tous mes âges,
Restent toujours devant vos yeux !

Ne les laissez pas sous les pages
D'un gros album rouge et doré,
Puisqu'ils n'avaient, tous ces visages,
Qu'un seul cœur pour vous adorer !
Ne les enfermez pas, de grâce,
Dans un tiroir à souvenirs ;
Les portraits enfermés s'effacent :
C'est leur manière de mourir.
Laissez-les tous dehors ! Qu'ils voient
Vos pas, vos gestes, et vos jeux !
Comment les verraient-ils sans joie ?
Ils regardent avec mes yeux.
Laissez-les dehors ! Qu'ils entendent
Vos deux voix ! Laissez-les dehors !
Qu'à vos murs toujours ils suspendent
De l'amour, de l'amour encor !
Et si, de voir de moi, sans cesse,
Tous ces regards, tous ces profils,
Fait, de vos chers cœurs de tendresse,
Montez trop de pleurs à vos cils,
Si, morte, je mets sur vos vies
Quelque trop déchirant émoi,
Embrassez mes photographies,
Brûlez tout… puis oubliez-moi !

Quand je vois ces beaux jours de joie et de lumière
Où le soleil a l'air d'être plus près de nous,
Où le lézard, glissant sur une chaude pierre,

Semble dire : « Il fait bon se chauffer, chauffez-vous » ;
Quand je vois rayonner la tiédeur rose et gaie,
L'enchantement léger d'un merveilleux matin,
Je me glisse au milieu de la classe, et j'essaie
D'interrompre un moment la leçon de latin.
Et je dis : « C'est affreux, par ce temps magnifique,
De pencher sur un livre un visage vermeil,
Et l'analyse a tort de s'appeler logique
Qui prive les enfants d'une heure de soleil ;
Les leçons de calcul, d'histoire et de grammaire
Me semblent aujourd'hui des colloques de fous,
Et le lézard qui boit des rayons sur sa pierre
A bien l'œil de quelqu'un qui se moque de nous ;
Tous les jours où le ciel est bleu sont des dimanches ;
Le latin, c'est très bien quand il fait mauvais temps,
Mais, quand tous les oiseaux dansottent sur les branches,
Laissons dans les jardins courir tous les enfants ! »

« Madame », me répond le professeur sévère,
« Peu m'importe les yeux que le lézard fera
Ou qu'un moineau sautille autour des primevères…
Nous devons préparer le Baccalauréat. »
Le baccalauréat, mon petit garçon tendre !
Le baccalauréat ! Mais tu n'as que douze ans !
Et ne croirait-on pas, vraiment, à les entendre,
Qu'un baccalauréat, c'est plus que le printemps ?
Non ! non ! viens avec moi ! Laisse cet affreux thème !
Le baccalauréat, nous le préparerons
Parmi le trèfle en fleur !… Est-il un seul problème
Qui vaille d'avoir vu danser des moucherons ?
Viens ! nous conjuguerons la beauté des tulipes !
Et, tout en regardant les glycines fleurir,
Nous oublierons complètement les participes :
Participes passés, présents et à venir !
Nous oublierons le cours des fleuves de Touraine,

Et le nombre des habitants de Saint-Omer,
Et la raison pourquoi cette Mer Caspienne
Ne communique pas avec une autre mer !
Laisse ce théorème auquel tu fais la moue.
Viens ! nous multiplierons trois fleurs par cinq moutons
Le résultat sera du rose sur ta joue…
Ce qu'il faut démontrer, c'est que nous nous aimons :
Ce qu'il faut démontrer, c'est que, sous un mélèze,
On est bien mieux assis qu'auprès d'un encrier ;
Et qu'on doit préférer l'arbre à la catachrèse,
Les feuilles de bouleaux aux feuilles de papier.

Ce qu'il faut démontrer c'est que, dans la montagne,
Tous les petits sentiers sentent le serpolet.
Viens ! laisse Romulus et laisse Charlemagne,
Viens attendrir ton âme et durcir ton mollet !
Tant mieux si l'encre Antoine a séché sur ta page !
Laisse jusqu'à demain ces problèmes affreux
Où toujours les meuniers font d'injustes partages
Pour nous faire tromper sur le nombre des bœufs.
Laisse tous les profils sinistres de l'algèbre !
Le soleil, sur le sol, jette en dessins charmants
Des peaux de léopard, de panthère et de zèbre
Que l'arbre fait trembler d'un divin tremblement…
Laisse donc ton pupitre et viens voir la nature !
Considère de quels jambages éternels
Les peupliers ont su, sans la moindre rature,
Inscrire leurs grands fronts sur la pâleur du ciel.
Au lieu de la gothique, et la ronde, et l'anglaise,
Regarde l'écriture ardente des sommets :
Le croissant qui commence ouvre la parenthèse,
Deux feuilles en tombant ferment les guillemets.
Alphabet de lumière ! Admirable cortège !
Les lettres sont des fleurs, des arbres, des ruisseaux ;
Quand Dieu veut mettre un blanc, il fait tomber la neige…

Pour mettre plusieurs points, il met plusieurs oiseaux !
Et si plus tard il faut que, dans quelque Sorbonne,
Un examinateur, te montrant l'escalier,
Gronde : « La version n'était pas assez bonne
Pour qu'on fasse de vous, jeune homme, un bachelier » ;

Tu lui diras : « Monsieur, il se peut qu'en grammaire
Je ne sois pas très fort ; mais interrogez-moi
Sur le rose que prend tout un champ de bruyère
À l'heure où la première étoile s'aperçoit ;
En latin, mon cerveau peut avoir des lacunes ;
Mais interrogez-moi — car, là, je suis très fort —
Sur le bleu qui descend par les rayons de lune
Et transforme en boutons d'argent les boutons d'or.
J'ignore un peu le grec ; mais je sais l'harmonie
Qui tremble entre l'oiseau, le nuage et la fleur…
Car ma mère, monsieur, avait cette manie
De fermer notre livre et d'ouvrir notre cœur ! »

Du temps que, sur les eaux, toutes choses vivantes
Vivaient dans l'Arche de Noé :
Les femmes, les bergers, les animaux, les plantes,
On eut besoin d'un messager ;
D'un messager discret, aventureux et sage,
Qui puisse voler et monter
Plus haut que l'horizon, la brise et le nuage,
Jusqu'au Seigneur d'éternité.
L'Aigle se proposa : « Non ! ton aile est méchante, »
S'écria Noé… « Je suis sûr
Qu'elle épouvanterait les étoiles tremblantes
Qui gardent la porte d'azur. »

Le Hibou s'avança : « Ce n'est pas ton affaire,
Pauvre bête au pénible vol,
Car le soleil t'aveuglerait de sa lumière…
— Alors, moi ? » dit le Rossignol ;

« Toi ? » dit Noé, « hélas ! le moindre clair de lune
Réveillerait ton chant divin.
Et, grisé de musique au bord de la nuit brune,
Tu perdrais toujours ton chemin.
Non ce qu'il me faudrait, ce n'est pas ton délire,
Ni les ailes de l'alcyon ;
Ce n'est qu'un messager modeste, et qui n'attire
Aucunement l'attention. »
À ces mots, un petit oiseau couleur de terre
Vint devant lui se présenter :
« Je n'ai », dit-il, « ni rang, ni ruse, ni mystère,
Mais j'ai ma bonne volonté ;
Donnez-moi le message, et, dans quelques secondes,
J'aurai pu passer sans péril ;
Je suis l'oiseau le plus ordinaire du monde :
Choisissez-moi ! — Ainsi soit-il ! »
Fit Noé, lui donnant le message céleste :
« Pars, mon petit Martin-Pêcheur ;
Nous t'attendons ici, dans ce bateau qui reste
Éternellement voyageur. »
Et le Martin-Pêcheur, sortant par la fenêtre,
S'élança dans le jour nacré,
Parmi cet air lavé de pluie et que, peut-être,
Personne n'avait respiré.

Il monta ! Il monta ! chargé de son message
Qu'il se répétait tout le temps ;
Il traversa l'éclair, la brise, le nuage,
Volant toujours, toujours montant ;
Mais lorsqu'il eut touché la voûte sans mélange
Du vrai ciel où demeure Dieu,
Il ne put, n'ayant pas les poumons d'un archange,
Respirer un air aussi bleu ;
Et, son cœur étouffé comme au milieu des ronces,
Il retomba fou de clarté,

N’ayant pas eu le temps d’attendre la réponse
Qu’il espérait tant rapporter !
Il revit l’arche… Il frappe à la fenêtre… On ouvre…
« Toi ? » dit Noé… « Que tu es beau !
Quel est ce manteau bleu, si bleu, qui te recouvre ?
— Mais non, je n’ai pas de manteau.
— Un manteau merveilleux ! éblouissant de charme !
— Comment ? » fit le Martin-Pêcheur.
« Ah ! » dit Noé, tombant à genoux, tout en larmes…
C’est la réponse du Seigneur ;
Car je le suppliais ardemment… Et nous eûmes
La preuve d’un sort éternel,
Lorsqu’il daigna ce soir m’envoyer, sur tes plumes,
Un vrai petit morceau de ciel. »
Le Déluge cessa. Tout refleurit sur terre :
Les saisons, les nuits et les jours ;
Et tous les cœurs humains de nouveau s’approchèrent
Du feu, de l’orgueil, de l’amour…

Mais le Martin-Pêcheur, le messager céleste,
Garda l’éternel manteau bleu
Afin que nous sachions que, seul, un cœur modeste
Peut parfois s’approcher de Dieu.

Seigneur, pardonnez-moi. Parmi l’avoine grise,
J’ai trop aimé les soirs, les fleurs, et les fourmis ;
Je préférais, aux lys d’argent de votre église,
Ceux, dans les sentiers frais, que vous-même aviez mis.
Seigneur, pardonnez-moi. Parmi l’heure indécise,
J’ai pris l’astre du ciel pour un doute éclairci ;
Et, d’un cœur plus penché que le clocher de Pise,
J’ai pris le ver luisant pour une étoile aussi.
Comment pouviez-vous donc écouter ma prière
Quand, par une fenêtre, un parfum de bruyère
Suffisait pour troubler mon cœur qui palpitait ?
Seigneur, chaque printemps dictait la parabole

De mon âme si grave et pourtant si frivole…
Et je n'ai su prier qu'en mots que j'inventais !

Ô Passé, miroir bleuâtre
Qu'il ne faut pas trop pencher ;
Pauvre drame de théâtre
Qu'on ne peut plus retoucher…
Le jardin avait des arbres
Qui, tous, fleurissaient soudain ;
Et les fleurs jonchaient les marbres
Qui logeaient dans le jardin.
Quel enchantement demeure
Dans le parc extasié ?
Est-ce le parfum d'une heure ?
Ou le parfum d'un rosier ?
Quel est ce rêve ineffable,
Qui se cache au coin d'un bois ?
Est-ce une lettre, une fable ?
Ou le refrain d'une voix ?
Un agneau couleur de neige
Passe dans l'air étonné
En disant : « Comment l'aurais-je
Su si je n'étais pas né ?… »
Chaque souvenir ressemble
À l'instant qui lui fait mal…
Quel est ce tulle qui tremble ?
C'est une robe de bal.

La valse qui veut renaître
S'aventure en chancelant…
Fallait-il à la fenêtre
Pencher un cœur si brûlant ?
La rose qu'on croyait morte
Vient de refleurir soudain…
Fallait-il ouvrir la porte
Qui donnait sur le jardin ?

Les minutes les plus folles
Font danser des coins de ciel…
Fallait-il, sur des paroles,
Construire un rêve éternel ?
Dans l'ombre de la mémoire
Quel désordre et quel danger !
C'est un peu comme une armoire
Que l'on voudrait mieux ranger…
Fallait-il, sur cette route,
Suivre un vent passionné ?…
Non, peut-être… Mais, sans doute,
Peut-il être pardonné,
Le cœur à la tendre écorce
Qui, du matin jusqu'au soir,
Fit, avec sa faible force,
Tout ce qu'il pouvait pouvoir !

C'est la saison divine et fraîche
Où l'on croit tout ce qu'on vous dit ;
L'air est bleu comme une dépêche,
Le ciel bleu comme un paradis ;
Le saule défend que l'on pleure ;
Le soleil dit : « N'allez jamais
Chercher midi à quatorze heures » ;
Les petits arbres des sommets
Semblent rangés par des archanges
Sur une table de gazon ;
Chaque oranger a dix oranges,
Chaque village a dix maisons ;
Dans l'arbre une voix infinie
Ne va durer que quelques jours ;
Les cigales ont du génie ;
La rose est la fleur de l'amour ;
Les plus méchants barreaux des grilles
Ont des sourires de jasmin ;

L'école des petites filles
Donne sept ans au vieux chemin ;

Le ciel tendre n'a pas un voile ;
Les peupliers ce soir pourront
Chanter la romance à l'étoile
Qu'ils touchent presque avec leur front ;
La lumière n'a pas un masque,
Et la campagne dit : « Vraiment,
Il n'y a que ce pays basque
Qui soit si triste et si charmant… »
Demain la fête d'Espelette
Vendra ses raisins andalous ;
Si la montagne est violette
C'est que le vent vient d'Itxassou…
Quelle douceur ! quelle faiblesse !
Un insecte miraculeux
Prétend qu'à jamais on le laisse
Dormir au fond d'un iris bleu ;
L'ortie a rentré tous ses ongles ;
Dans l'herbe qui monte aux genoux
On lit Le livre de la Jungle
Au milieu des gueules-de-loup ;
La couleuvre, dans les pervenches,
N'est plus qu'un collier endormi ;
On se confie aux moindres branches ;
Les animaux sont des amis ;
Le soleil aux balcons s'attarde ;
Les maisons ne sont plus soudain
Que des images qu'on regarde,
Car on habite les jardins ;

Un chant tremblant comme un mensonge
Passe au loin dans le soir tombant.
Les cœurs s'embarquent sur les songes…
Un manteau reste sur un banc…

Et tous les ciels, toutes les roses,
Prennent, pour mieux nous attendrir,
Cet aspect déchirant des choses
Qui deviendront des souvenirs !

Tu ne peux pas m'aimer rien que pour mes cheveux,
Qui sont de la couleur, à peu près, des châtaignes,
Ni parce que, vivant au jardin, ils s'imprègnent
D'un peu de parfum vert qui vient des arbres bleus ;
Tu ne peux pas m'aimer parce que, sur la route,
Je marche en récitant deux mille vers par cœur,
Ni parce qu'à présent je connais presque toutes
Les espèces d'oiseaux, d'insectes, et de fleurs.
Hélas, savoir rêver n'est pas encor grand'chose,
Et savoir avoir lu n'est presque rien du tout ;
Tu ne peux pas m'aimer parce qu'au mois d'août
Tout me semble arrêté par le parfum des roses.
Tu ne pourrais vraiment m'aimer, oui, toi qui m'aimes,
Que pour mon cœur… hélas, mon cœur, le connais-tu ?
Je ne le connais pas exactement moi-même :
C'est toujours au-dessus de moi qu'il a battu.

Àquoi donc accrocher ta tendresse éperdue
Qui veut bien me tenir pour traverser les jours ?
La forme est imparfaite et l'âme est inconnue…
Aime-moi donc pour rien. Cela seul est l'amour !

Tu dis : « Quelle heure est-il ?… » et, d'un cri amoureux,
Je répondis : « Mais il est l'heure que tu veux.
L'heure que tu voulais sera celle qui sonne ! »
Alors, tu t'écrias : « Ô trop tendre Personne,
Je ne marque pas l'heure avec ma volonté.
Quelle heure est-il ?…
Quelle heure est-il ?…— J'ai répondu la vérité :
Puisque, lorsque tu dors, c'est la nuit éternelle ;
Puisque, lorsque tu veux qu'un beau jour ait des ailes,

On s'aperçoit soudain qu'on est au lendemain ;
Puisque, parfois, tu n'as qu'à me presser la main,
Pour verser l'infini dans une humble seconde ;
Puisque, lorsque tu pars, je sens trembler le monde ;
Puisque, quand tu reviens de n'importe où, j'entends
Même au cœur de l'hiver tous les chœurs du printemps ;
Puisque, si tu le veux, je souris et je pleure ;
Et, puisque brusquement ce ne serait plus l'heure
Que de mourir si tu me refusais tes bras,
Il est donc, tu vois bien, l'heure que tu voudras !

Lorsque je ne serai plus là pour rien entendre,
Plus là pour être faible, exagérée et tendre,
Plus là pour être moi, avec tous mes défauts,
Mes petites fureurs et mes talons trop hauts
Qui trébuchent toujours sur l'escalier de pierre ;
Lorsque mes veux, domptés enfin par mes paupières,
Habiteront le soir qui n'a pas de matin ;
Lorsqu'il ne restera, de mon humble destin,
Qu'une ombrelle d'avril, un manchon de décembre,
Et, peut-être, traînant encor par une chambre,
La manière dont je prononçais certains mots ;
Quand tout le monde aura, même les animaux,
Et même mes deux chiens qui ne me quittent guère,
Oublié que je fus si vivante naguère
Et, lorsque je courais, comme nous allions loin ;
Quand je ne prendrai plus le beau ciel à témoin ;
Quand je ne pourrai plus m'entendre avec les roses,
Ni préférer injustement les vers aux proses,
Ni parler des romans que je n'ai jamais lus ;
À l'heure du couchant, quand je ne pourrai plus
Marcher jusqu'aux genoux dans la traînante brume ;
Lorsque mon âme aura, pauvre petite plume,
Volé très haut, plus haut que tout ce que l'on voit ;
Quand je ne pourrai plus avoir chaud, avoir froid,

Être encore quelqu'un qui va, qui vient, qui passe ;
Quand je ne pourrai plus regarder dans la glace,
Non mon visage à moi qui m'intéresse peu,
Mais ceux-là vers lesquels tournent toujours mes yeux ;
Quand on n'entendra plus dans le grand vestibule
— Petit grelot qui tinte ou qui tintinnabule —
Le bruit qui me suivait ou qui me précédait
De ces clefs que dix fois chaque jour je perdais ;
Quand je serai partie, en un flottant mystère,
Bien loin de tout cela, si doux, qui fut la terre :
Saisons, frissons, chansons, désirs et souvenirs,
Gaîté de s'en aller, douceur de revenir,
Prairie où l'on mordille une feuille de menthe,
Amusement de mettre une robe charmante ;
Quand j'aurai tout quitté : la douceur du vallon,
Le fleuve, ce ruban ! le vent, ce violon !
Tout ce qu'on prend dans la clarté d'un paysage,
Tout ce qu'on met de soi sur un autre visage ;
Quand je n'aurai plus rien, plus rien de tout cela ;
Quand j'aurai tout quitté, l'écho qui me parla.
— Toujours du même avis que moi, par politesse ! —
Quand mon nom aura pris la tranquille tristesse
Que prenaient brusquement, dans le plus fol été,
Ces logis qu'un départ laissait inhabités ;
Quand je serai plus loin que la dernière lande ;
Quand je serai partie, un soir, sans qu'on entende
Même le petit cri que font en s'éloignant
Mes souliers dans le soir..., ô vous que j'aimais tant,
Regardez doucement la page de ma vie.
Ne vous rappelez plus ce qu'il faut qu'on oublie.
Ne m'accusez pas trop quand je serai trop loin
Pour répondre. Oubliez que je n'avais besoin,
Pour rêver, que de voir un jet d'eau qui tournoie.
Oubliez la couleur trop vive de ma joie

Chaque fois qu'un chapeau, dans un carton fleuri,
Par le chemin de fer arrivait de Paris.
Oubliez ce qui fut médiocre ou frivole,
La puérilité, souvent, de mes paroles,
Et mes yeux quelquefois un peu trop bohémiens
Quand je riais par terre assise entre mes chiens !
Et si — n'étant, hélas, qu'une pauvre âme humaine —
J'ai pu, distraitement, vous faire un peu de peine,
Songez que sûrement ce ne fut pas exprès ;
Et songez que là-bas, entre les deux cyprès,
Que là-bas, dans le coin du petit cimetière,
Sous les fleurs, et sous les feuilles, et sous la terre,
Éternellement seuls, éternellement froids,
Sans jamais d'autres doigts pour les serrer, mes doigts,
Mes pauvres doigts à la tendresse terminée,
Qui sans cesse tournaient dans l'air de vos journées
Comme un vol éperdu de blancs petits bourdons,
Seront toujours croisés pour demander pardon !

Des oiseaux dans le ciel, se cognaient à des cloches ;
Nous montions la montagne à même les genêts ;
La France était divine et l'Espagne était proche ;
Tu dis : « Montons encor. » Nous fûmes au sommet.
Nous étions au-dessus de tout le paysage…
Je voulus, de mon front, rejeter mes cheveux,
Mais c'était, souviens-toi, la boucle d'un nuage
Qui venait un instant de me voiler les yeux.

Le jour tombait d'en haut. D'en bas montaient des ondes ;
Et je sentais, si près du ciel, si loin du monde,
Qu'il allait y avoir — il y eut en effet —
Des paroles venant de notre âme profonde…
Car tu me dis : « En bas, tu n'étais pas si blonde. »
Et moi je répondis : « Ne descendons jamais ! »

Beauté divine des nuages…
Ah ! comment dire la couleur
De ce miraculeux voyage
Qui mêla mon cœur à ton cœur !
C'était rose, royal, champêtre,
Éternel, — et même enfantin.
C'était ce que le soir, peut-être,
Pense en regardant le matin.
Sous tant de clarté, le cœur doute ;
La joie est une angoisse aussi.
On croyait prendre sur la route,
Vers le bonheur, des raccourcis.
Le ciel est bleu, la mer est basse.
De loin je regarde et je vois
Un merveilleux passant qui passe…
Ce passant merveilleux, c'est toi !

De loin je te photographie
Dans un petit verre carré.
C'est bien toi. Jamais de ma vie
Je ne t'ai autant adoré.
C'est toi !… Tu parles… Tu respires…
Tu vas, et tu viens, et tu vis…
Tu t'assieds sur un banc pour lire
Le petit journal du pays.
Je marche dans l'eau sur la plage
Pour te rejoindre à l'horizon ;
Tous les bateaux sont en voyage ;
Nous revenons vers les maisons,
Vers les jardins, vers les musiques ;
Le vent ferme son éventail.
Ô les ravissantes boutiques !
L'une est le Palais du corail.
Mes yeux soulignent de tendresse
Le moindre geste que tu fis ;

Sur nos pas, les magasins dressent
Des espaliers de fruits confits ;
L'Église a des vieilles statues ;
Nos ombres tremblent sur le sol ;
Tous les rêves sont dans la rue…
Tous les oiseaux sont espagnols…
Leur cantate n'est pas surprise
De se poser sur des genêts…
Quelle douceur… Comment la brise
Savait-elle que tu m'aimais ?…

Ah ! que la promenade est brève
Quand c'est toi qui la proposas…
Il y eut de tout dans ce rêve :
Des silences, des mimosas,
Un chapeau qui, pour mieux te plaire,
S'ajoutait un voile argenté ;
Et l'éternel vocabulaire
Que l'amour seul sait inventer.
…Mais la vie, hélas, va trop vite,
Le matin touche le tantôt…
Comme en tes bras je suis petite,
Quand tu me passes mon manteau.
Mon cœur, fou de tendresse, tremble
Comme la plume d'un bambou…
Et je t'aime tant qu'il me semble
Que tu ne m'aimes plus du tout !

On roule vivement sur la route sans tache.
La blanche église sonne… où donc est le sonneur ?
On croise de grands chars de foin, d'où l'on arrache
Des brins, car il est dit que ça porte bonheur.
On traverse à présent la place du village.
Les petits magasins s'allument peu à peu.
L'épicier resplendit. Un enfant, d'un air sage,
Emporte un grand paquet dans un gros papier bleu.

Le village est passé. La route est infinie.
À droite, près du fleuve, un beau pin d'Italie
Tend vers la prime étoile un large bouquet noir.
Une maison, qui sur la route encor s'attarde,
A l'air de se cacher derrière un chien de garde…
— Et je ne t'ai jamais aimé comme ce soir !

Je t'adore ! et je veux le dire au jardinier !
À la pluie ! au soleil ! je veux que tout le sache :
La biche en liberté et la chèvre à l'attache,
Et tous les hannetons de tous les marronniers !
Je veux le dire aux gens qui passent sur la route ;
À tous les fins graviers qui craquent sur le sol ;
Que vous en soyez sûrs, Buissons ; que tu n'en doutes
Jamais, Cerisier pâle où vient le rossignol.
Je veux le dire aux fleurs, aux feuilles de dentelle,
Aux pointes des cyprès, aux bordures de buis ;
À ce maçon tout blanc qui rentre avec sa pelle ;
À cet enfant qui porte un pain plus grand que lui ;
À ce petit rocher qui goutte à goutte pleure ;
À cette femme en noir qui conduit trois mulets ;
À ce reflet qui plonge au fond du lac ; à l'heure
Qu'il est à la pendule ; au beau temps qu'il a fait.

Je veux le dire à ce noir nuage qui laisse
Tomber ce reflet noir dont le jardin a froid…
Je t'adore ! et je veux le dire à ma tristesse,
Pour qu'emplissant mon cœur elle sache pourquoi.
Je t'adore ! et je veux le dire à ma paupière
Afin qu'elle le dise à mes yeux endormis ;
Je veux le dire à ce vieil escalier de pierre,
Pour qu'il le dise encore à toutes les fourmis ;
Je veux le dire aux dahlias, aux giroflées,
Aux blancs géraniums, aux phlox incarnadins, —
Afin que mon secret, tournant à chaque allée,
Fasse en moins d'un instant tout le tour du jardin ;

À travers le jardin, la forêt, la prairie,
Et la fraîcheur des nuits, et la chaleur des jours,
Comme un ruban passant dans une broderie,
Je glisserai partout le bleu de mon amour.
Je veux le dire à l'hirondelle, et je veux qu'elle
Aille le dire au toit, et que le toit moussu
Le redise au vieux mur, et le mur à l'échelle,
Et l'échelle à celui qui montera dessus ;
Je veux le dire aux fils tremblants du télégraphe,
Pour que ces fils tremblants le disent aussitôt
À ce petit hibou qui chaque soir s'agrafe,
Immobile, au sommet pointu de ce poteau ;
Je veux que ce hibou sache que je t'adore,
Pour, lorsqu'elle viendra, qu'il le dise à la nuit,
Que la nuit, en partant, le redise à l'aurore,
Et que demain le sache aussi bien qu'aujourd'hui !

Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs,
Au mois de Mai, dans le jardin qui s'ensoleille,
Nous irons réchauffer nos vieux membres tremblants ;
Comme le renouveau mettra nos cœurs en fête,
Nous nous croirons encor de jeunes amoureux,
Et je te sourirai, tout en branlant la tête,
Et nous ferons un couple adorable de vieux ;
Nous nous regarderons, assis sous notre treille,
Avec de petits yeux attendris et brillants,
Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs.
Sur le banc familier, tout verdâtre de mousse,
Sur le banc d'autrefois, nous reviendrons causer.
Nous aurons une joie attendrie et très douce,
La phrase finissant souvent par un baiser ;
Combien de fois, jadis, j'ai pu dire : « Je t'aime ! »
Alors, avec grand soin, nous le recompterons,

Nous nous ressouviendrons de mille choses, même
De petits riens exquis dont nous radoterons ;
Un rayon descendra, d'une caresse douce,
Parmi nos cheveux blancs, tout rose, se poser,
Quand, sur notre vieux banc tout verdâtre de mousse,
Sur le banc d'autrefois, nous reviendrons causer.

Et, comme chaque jour je t'aime davantage,
— Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain —
Qu'importeront alors les rides du visage
Si les mêmes rosiers parfument le chemin.
Songe à tous les printemps qui, dans nos cœurs, s'entassent ;
Mes souvenirs à moi seront aussi les tiens ;
Ces communs souvenirs toujours plus nous enlacent
Et sans cesse entre nous tissent d'autres liens ;
C'est vrai, nous serons vieux, très vieux, faiblis par l'âge,
Mais plus fort chaque jour je serrerai ta main,
Car, vois-tu, chaque jour je t'aime davantage :
Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain
Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs,
Au mois de Mai, dans le jardin qui s'ensoleille,
Nous irons réchauffer nos vieux membres tremblants ;
Comme le renouveau mettra nos cœurs en fête,
Nous nous croirons encore aux heureux jours d'antan,
Et je te sourirai, tout en branlant la tête,
Et tu me parleras d'amour en chevrotant ;
Nous nous regarderons, assis sous notre treille,
Avec des yeux remplis des pleurs de nos vingt ans…
Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs !

Épilogue

Il en est bien d'autres encore
Dont je voudrais encor parler :
Âmes d'orage, âmes d'aurore,
Cheveux d'ombre, cheveux de blés ;
Solitude dans la campagne,
Mondanité dans le soleil…
Le rêve qui les accompagne
N'est jamais tout à fait pareil.
Il a bien, comme tous les rêves,
Des surprises et des clartés ;
Mais l'un n'a que des ailes brèves,
L'autre va vers l'éternité.
Et, dans une vapeur confuse,
Je les vois sur un beau chemin,
Comme un doux cortège de Muses,
Se tenant presque par la main.
Guirlande de notre mémoire,
Elles vont entre les buissons :
Chacune disant son histoire,
Chacune chantant sa chanson !

Voici Marie Dauguet, si pure
Et puissante, Marie Dauguet
Dont le cœur peignit la nature
Comme le pinceau de Courbet.
J'en vois tout autour de la plaine ;
L'une venant quand l'autre part…
Isabelle Sandy… Hélène
Seguin… puis Hélène Picard.
Et là, parmi les anémones,
Qui donc chante, les yeux fermés ?
Bertha Galeron de Calonne,
C'est vous, cœur deux fois parfumé,

Qui brillez sans voir la lumière…
Et là, comme une sage fleur,
C'est Jeanne Perdriel-Vaissière
Qui tremble autour de son bonheur…
Et qui donc sut naître, comme Ève,
Dans un verger qui fleurira ?
Vérité qui ressemble au rêve,
C'est bien vous, Amélie Murat…
Et qui donc refusa de suivre
Tous les petits sentiers battus ?
Qui donc a voulu, dans un livre,
S'éloigner des rythmes connus ?
Qui donc a voulu que la rime
À la fin du vers abdiquât ?
Marie Krysinska, cœur intime,
C'est vous… Mais, Marie Krysinska,

Retrouvant le secret murmure
De votre cœur étrange et doux
Et dépassant votre écriture,
Tous vos vers riment malgré vous !
Entre les arbres en colonne,
J'en vois encor de toute part :
Je vois Marie-Paule Salonne…
Je vois Marie-Louise Dromart…
Que de frissons sous le feuillage…
Cœur du soir ou cœur du matin…
Et je vois Cécile Sauvage…
Et je vois Cécile Perrin…
J'en vois partout… Et j'en vois jusque
Là-bas, au bord du ciel léger :
Et voici Berthe de Puybusque ;
Harlette Gregh et Lys Berger…
. . . . . .
Pardon ! Pardon ! si j'en oublie…

J’en vois encor sur le chemin ;
Et des livres de poésie
Resplendissent entre leurs mains.
Ah ! je voudrais les garder toutes
Dans ce jardin que je construis,
Car, si parfois je les écoute,
Je les entends mieux aujourd’hui.
Elles ont formé sous la nue
Une chaîne aux vivants chaînons.
Même, il y a des inconnues
Dont on ignore tous les noms…

Je veux que la plus effacée,
La plus oubliée aujourd’hui,
Sente, un instant, que ma pensée
À côté d’elle me conduit,
Et sache, la pauvre petite,
Qu’en terminant j’écris tout bas
— Comme une fleur qu’on ressuscite —
Son nom, que je ne connais pas !

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Muses_fran%C3%A7aises_%28G%C3%A9rard%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.